BnF Gallica

Élias Portolu / Grazia Deledda ; roman traduit de l'italien par G. Hérelle

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Deledda, Grazia (1871-1936). Auteur du texte. Élias Portolu / Grazia Deledda ; roman traduit de l'italien par G. Hérelle. 1903.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

GRAZIA
DELEDDA

Elias Portolu

16°
25541

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

100

A mon excellent
petit élève -
Margte Wright

Elias Portolu

0200390169486
T
1284
LA VOIE PAR LES LIVRES

Elias Portolu

Roman

Traduit de l'italien par

G. Hérelle

Par

Grazia Deledda

(Prix Nobel de littérature 1926)

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE PRÊT NATIONALE

Nelson
Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

1928

16°
25341
44792
BIBL. CENT. DE PRÊT

Première édition italienne
d' « Elias Portolu » :
1903.

160
2534

ELIAS PORTOLU

> Toutes les fois qu'un homme convoite quelque chose d'une façon désordonnée, il est pris aussitôt d'une inquiétude intérieure.
>
> De là vient que souvent il éprouve de la tristesse lorsqu'il s'en éloigne, et que même il s'irrite à la légère, si quelqu'un lui fait obstacle.
>
> Mais a-t-il obtenu ce qu'il convoitait ? Aussitôt le reproche de sa conscience l'accable, parce qu'il a obéi à sa passion, qui ne peut lui donner la paix qu'il cherchait.
>
> *Imitation de Jésus-Christ*, I, 6.

I

DES jours heureux approchaient pour la famille Portolu, de Nuoro. Elias, le fils cadet, qui purgeait une condamnation dans un pénitencier du continent, allait rentrer à la fin d'avril ; et ensuite Pietro, l'aîné des trois garçons, se marierait.

On se disposait à fêter ce double événement. On avait rebadigeonné la maison, préparé le pain et le vin[1]. Il semblait qu'Elias regagnât le foyer comme un étudiant en vacances ; et ce n'était pas sans une sorte d'orgueil que ses parents, une fois terminée la disgrâce de leur fils, s'apprêtaient à le recevoir.

Enfin arriva le jour attendu si impatiemment, surtout par Zia Annedda[2], la mère, une petite femme placide, blanche, un peu sourde, qui aimait Elias plus que tous ses autres enfants. Le frère aîné, Pietro, qui était laboureur, Mattia, le plus jeune frère, et Zio Berte, le père, qui étaient pâtres, revinrent de la campagne. Mattia et Pietro se ressemblaient beaucoup ; l'un et l'autre étaient bas de taille, robustes, barbus, avec une face cuivrée et de longs cheveux noirs. Zio Berte Portolu, — le vieux renard, comme on l'appelait, — était bas de taille, lui aussi, avec une fameuse chevelure noire très emmêlée qui retombait jusque sur ses yeux rouges et malades, et qui, près des oreilles, venait se confondre avec

[1] Dans beaucoup de villages sardes, on fait usage d'un pain qui se conserve plusieurs semaines sans se gâter. Pour les fêtes, on en prépare d'une autre qualité, qui reste frais plusieurs jours.

[2] En Sardaigne, on donne le nom de *zio* et de *zia* (oncle, tante) à tous les hommes et à toutes les femmes du peuple qui sont d'un âge un peu avancé.

une longue barbe noire non moins emmêlée. Par-dessus des vêtements assez sales, il portait une espèce de houppelande sans manches, en peau de mouton noir, dont la laine était tournée en dedans ; et, parmi toute cette fourrure noire, on n'apercevait que deux énormes mains rouge bronze et, au milieu du visage, un gros nez pareillement rouge bronze.

Vu la solennité de la circonstance, Zio Portolu se lava les mains, la figure, et il demanda un peu d'huile d'olive à Zia Annedda. Il se servit de cette huile pour oindre copieusement ses cheveux, qu'il démêla ensuite avec un peigne de bois, non sans pousser des exclamations arrachées par la douleur dont cette opération était la cause.

— Que le diable vous peigne ! disait-il à ses cheveux, en se tordant la tête. La toison des brebis est moins emmêlée que vous !

Finalement, il vint à bout de l'entreprise. Puis, il se fit avec beaucoup de soin une petite tresse sur la tempe droite, une autre sur la tempe gauche, une troisième sous l'oreille droite, une quatrième sous l'oreille gauche. Après quoi, il huila et peigna sa barbe.

— Faites-vous-en deux autres encore ! dit Pietro en riant.

— Ne vois-tu pas que j'ai l'air d'un jeune marié ? s'écria Zio Portolu.

Et il se mit aussi à rire. Il avait un rire caractéristique, un peu contraint, qui ne faisait pas remuer un poil de sa barbe.

Zia Annedda marmotta quelque chose : car il ne lui plaisait pas que ses fils manquassent de respect à leur père. Mais Zio Berte lui jeta un regard de désapprobation et la rembarra :

— Qu'est-ce que tu dis ? Laisse rire les enfants : ils sont à l'âge où l'on s'amuse, eux. Pour nous, l'amusement est fini.

Cependant, l'heure arriva où Elias, ramené à Nuoro dès la veille au soir, mais retenu encore cette nuit-là en prison, devait être rendu à la liberté. Plusieurs parents et un frère de la jeune fille fiancée à Pietro se rendirent chez les Portolu ; et ils prirent tous ensemble le chemin de la prison, pour recevoir Elias lorsqu'il sortirait. Zia Annedda demeura seule au logis, avec les poules et le petit chat.

La maisonnette, pourvue d'une cour intérieure, donnait sur une ruelle défoncée, non pavée, qui descendait à la grande route. Immédiatement après un petit mur broussailleux qui, d'un côté, bordait la ruelle, il y avait des jardins regardant la grande route et la vallée. On se

serait cru à la campagne. Un arbre étendait gracieusement ses branches par-dessus la haie et prêtait à la ruelle un charme pittoresque. Le massif granitique de l'Orthobene et les montagnes bleues d'Oliena fermaient l'horizon.

Zia Annedda était née et avait vieilli dans ce coin rempli d'air pur ; et peut-être devait-elle à cela d'être restée candide et pure comme une enfant de sept ans. D'ailleurs, tout le voisinage était habité par d'honnêtes gens, par des filles qui fréquentaient l'église, par des familles aux mœurs simples et droites.

De temps à autre, Zia Annedda quittait la cuisine, s'en allait jusqu'à la porte cochère, jetait un rapide coup d'œil à droite et à gauche, puis rentrait. Les voisines aussi attendaient le retour du prisonnier, debout sur le pas de leurs portes ou assises sur les rustiques bancs de pierre adossés contre le mur. Le chat de Zia Annedda observait, à la fenêtre.

Tout à coup, un bruit de pas et de voix se fit entendre au loin. Une voisine traversa la ruelle en courant, avança la tête dans l'entre-bâillement de la porte cochère.

— Les voici ! les voici ! cria-t-elle à Zia Annedda.

La petite vieille accourut, plus blanche que

d'habitude, et toute tremblante. Quelques instants après, un groupe de paysans fit irruption dans la ruelle ; et Elias, très ému, s'élança vers sa mère, se pencha, l'embrassa.

— Dans cent ans une autre disgrâce, dans cent ans une autre disgrâce[1] ! murmura Zia Annedda, les larmes aux yeux.

Elias, grand et svelte, sans barbe, avait le visage clair, la peau fine, les cheveux noirs coupés ras, les yeux d'un bleu verdâtre. Le long séjour en prison lui avait pâli les mains et la face.

Presque toutes les voisines se pressèrent autour de lui, écartant les paysans qui l'accompagnaient ; et elles lui serraient les mains, répétaient :

— Dans cent ans une autre disgrâce !

— Dieu le veuille ! répondait-il.

Enfin ils entrèrent à la maison. Le chat, qui à l'approche des paysans s'était déjà retiré de la fenêtre pour se réfugier sur l'escalier intérieur, sauta en bas d'épouvante, courut à droite et à gauche, puis se cacha.

— *Musci, musci*[2] ! se mit à glapir Zio Portolu. Qu'est-ce qui te prend ? Que diable as-tu ? Est-

[1] Façon indirecte de souhaiter à quelqu'un bonheur et longue vie.

[2] « Minet, minet. »

ce que tu n'as jamais vu de chrétiens ? Sommes-nous des assassins, pour que les chats eux-mêmes se sauvent de nous ? N'aie pas peur, *musci* : nous sommes de braves gens, de galants hommes.

Le vieux renard avait une irrésistible envie de crier, de bavarder ; et il disait des choses qui n'avaient pas le sens commun.

Une fois tout le monde assis dans la cuisine, tandis que Zia Annedda versait à boire, Zio Portolu s'empara du cousin Jacu Farre, un bel homme rouge et gras qui respirait avec lenteur ; et il ne lui laissa plus un moment de repos.

— Les vois-tu ? criait-il à Jacu, en le tirant par la basque de sa capote et en lui indiquant ses fils. Les vois-tu, mes fils ? Trois tourtereaux ! Et forts, et sains, et jolis ! Les vois-tu, tous en ligne? Les vois-tu ?... Maintenant qu'Elias est de retour, nous serons comme quatre lions : une mouche même n'osera pas nous toucher ! Moi aussi, tu sais, moi aussi je suis fort... Ne me regarde pas de cette façon-là, Jacu Farre ; je me fiche de toi, comprends-tu !... Mon fils Mattia était ma main droite ; maintenant, Elias sera ma main gauche. Et Pietro, mon petit Pietro, mon Prededdu, ne le vois-tu pas ? C'est une fleur ! Il a semé dix quarts d'orge, huit

quarts de froment et deux quarts de fèves[1]. Eh! eh! s'il veut se marier, il a de quoi entretenir sa femme convenablement. Ce n'est pas la récolte qui lui manquera. Mon Prededdu, c'est une fleur! Ah! mes fils! Il n'y en a pas d'autres comme mes fils, à Nuoro!

— Euh! euh! fit Jacu Farre, en gémissant presque.

— Euh? euh? Qu'est-ce que tu veux dire avec ton « euh! euh! », Giacomo Farre? Je mens, peut-être? Trouve-moi donc trois autres gars comme les miens, honnêtes, laborieux, robustes! Ce sont des hommes, mes fils, ce sont des hommes!

— Et qui te dit que ce soient des femmes?

— Des femmes! des femmes! s'écria Zio Portolu en mettant ses larges mains sur la panse de son cousin. Mais c'est toi, gros ventre de commode, c'est toi qui es une femme! C'est toi, et non mes fils! Tu ne les vois donc pas?

Et il se tournait avec adoration vers les trois jeunes gens.

— Tu ne les vois donc pas? Est-ce que tu es aveugle? Des tourtereaux...

Zia Annedda passa, le verre dans une main et

[1] Le *quart*, mesure de capacité, est la quatrième partie de l'hectolitre, soit vingt-cinq litres.

la carafe dans l'autre. Elle emplit le verre jusqu'au bord et l'offrit à Farre, qui le présenta courtoisement à Zio Portolu.

— Buvons ! s'écria celui-ci. A la santé de tout le monde ! Et toi, ma femme, ma petite femme, n'aie plus peur de rien. Nous serons comme des lions, maintenant ; une mouche même n'osera plus nous toucher !

— Va donc, va donc ! répondit-elle.

Et, après avoir versé du vin à Farre, elle passa outre. Zio Portolu la suivit des yeux quelques instants ; puis, se touchant l'oreille avec un doigt :

— Elle est un peu... là... enfin, elle a l'oreille dure. Mais une femme !... Une femme si bonne ! Ah ! oui, elle s'occupe de sa maison, ma femme ! Je le crois bien, qu'elle s'occupe de sa maison ! Et femme de conscience ! Ah ! comme elle...

— Il n'y en a pas une autre à Nuoro, n'est-ce pas ?

— Pour sûr ! proclama Zio Portolu. Est-ce qu'on l'entend faire des commérages ? N'ayez crainte : si Pietro amène ici sa fiancée, elle ne risque pas de s'y trouver mal !

Et aussitôt il commença l'éloge de la jeune fille. Une rose, une véritable rose ! Elle savait coudre et filer ; elle était bonne ménagère ; elle

était honnête, belle, vaillante ; elle avait du bien...

— En somme, dit Farre, il n'y en a pas une autre comme elle, à Nuoro !

Cependant, les jeunes gens avaient formé un cercle autour d'Elias ; et, tout en buvant, en crachant et en riant, ils causaient avec animation. Celui qui riait le plus fort, c'était le nouveau revenu ; mais il avait le rire las et convulsif, la voix faible. Son visage et ses mains faisaient contraste avec les visages et les mains brunis des autres : il ressemblait à une femme habillée en homme. De plus, son langage avait acquis je ne sais quoi de singulier, d'étranger ; il parlait avec une nuance d'affectation, moitié en italien, moitié en dialecte, et il mêlait à son discours des imprécations toutes continentales.

— Écoute ton père qui fait votre éloge, lui dit le futur beau-frère de Pietro. Il déclare que vous êtes des tourtereaux ; et, en effet, tu es blanc comme un tourtereau, Elias.

— Mais tu redeviendras noir, dit Mattia. Dès demain, n'est-ce pas ? nous recommencerons à trotter dans les pâturages.

— Qu'il soit blanc ou noir, interrompit Pietro, peu importe. Laissez là ces bavardages ;

et qu'il continue à raconter ce qu'il racontait.

— Je disais donc, reprit Elias de sa voix fatiguée, que ce grand seigneur, détenu avec moi, était le chef des larrons dans une grande ville qui se nomme... Je ne sais plus comment elle se nomme ; mais ça ne fait rien. Je l'avais pour compagnon de cellule, et il me confiait tout... Ah ! voilà ce qui s'appelle voler ; et nos larcins, à nous, ne comptent guère. Nous, par exemple, un beau jour, nous avons besoin de quelque chose ; nous allons voler un bœuf, et nous le vendons ; on nous prend, on nous condamne, et le bœuf ne suffit pas même à payer l'avocat. Mais eux, ces grands voleurs, c'est une autre affaire ! Ils raflent des millions, les cachent ; et, lorsqu'ils sortent de prison, ils deviennent des crésus, ils vont en carrosse et se la coulent douce. Qu'est-ce que nous sommes, nous autres Sardes, en comparaison ? Des ânes !

Les jeunes gens l'écoutaient, attentifs, pleins d'admiration pour ces grands voleurs d'outremer.

— Et puis, ajouta Elias, il y avait aussi un Monsignor, un richard qui avait sur son livret[1] des mille et des cents...

[1] Comme il est interdit aux détenus de conserver de l'argent entre les mains, chacun d'eux a son livret où il fait inscrire les

— Aussi un Monsignor ? s'écria Mattia, stupéfait.

Pietro le regarda en riant et voulut faire celui qui ne s'étonne de rien, quoique, dans le fond, il partageât l'étonnement de son frère.

— Eh bien, quoi ? Un Monsignor ? Est-ce que les Monsignors ne sont pas des hommes comme les autres ? La prison est faite pour les hommes.

— Et pourquoi y était-il, celui-là ?

— Mais... il voulait, disait-on, que l'on renvoyât le Roi et que l'on prît pour Roi le Pape. Toutefois, d'autres disaient qu'il était en prison pour une affaire d'argent, lui aussi. C'était un homme de haute taille, avec des cheveux blancs comme la neige ; il lisait toujours... Il y eut un prisonnier qui vint à mourir et qui laissa aux détenus tout l'argent de son livret. On voulait me donner cinq lires ; mais je les ai refusées. Un Sarde n'accepte pas l'aumône.

— Imbécile ! ricana Mattia. Moi, je les aurais prises, et je me serais offert une ripaille solennelle à la santé du mort.

— C'est défendu, répondit Elias.

Et il garda un instant le silence, absorbé en de vagues souvenirs. Puis il s'écria :

sommes dont il dispose et dont il a ensuite le droit d'user pour ses besoins, sous le contrôle du directeur de la prison.

— Jésus ! Jésus ! Jésus ! Que de gens il y avait, et de toutes sortes ! Il y avait avec moi un autre Sarde, un maréchal des logis ; on l'emmena de Cagliari la même nuit où l'on vint me prendre ; il croyait qu'on allait le relâcher ; et, au contraire, on le boucla sans qu'il eût même le temps de s'en apercevoir.

— Oh ! moi, je parie bien qu'il s'en est aperçu !

— Et moi aussi ! dit Pietro.

— Il se vantait qu'on ne tarderait pas à le gracier, parce qu'il était parent du ministre et qu'il avait un autre parent à la Cour du Roi. Eh bien ! moi, me voilà dehors ; et lui, au contraire, il est encore là-bas. Personne ne lui écrivait, personne ne lui envoyait un centime. Et, dans ces endroits-là, quand on n'a pas d'argent, on crève de faim, Dieu me protège !

Il s'arrêta une seconde ; puis, il s'exclama de nouveau, en faisant une grimace :

— Et les geôliers ! Autant d'argousins ! Ils sont presque tous de Naples : des canailles qui, lorsqu'ils te voient mourir, te crachent dessus ! Mais je l'ai dit à l'un d'eux, au moment où l'on me relâchait : « Essaie donc un peu de venir dans nos parages, mouchard ! Je me charge de t'arranger l'os du cou ! »

— Ah, oui ! dit Mattia. Qu'il vienne un peu se promener aux alentours de notre bergerie, et nous lui offrirons une tasse de petit-lait !

— Oh ! il s'en gardera bien !

— Quel est celui qui se gardera de venir ? demanda Zio Portolu en s'approchant.

— Nous parlions d'un gardien qui crachait sur Elias, dit Mattia.

— Mais, diable ! non, il ne me crachait pas dessus ! Qu'est-ce que tu dis là ?

Tout le groupe se mit à rire ; et Zio Portolu brailla :

— Parbleu ! Elias ne le lui aurait pas permis ; il lui aurait cassé les dents avec un coup de poing. Elias est un homme. Nous sommes des hommes, nous, et non pas des bamboches de fromage frais comme les continentaux, même quand les continentaux sont gardiens d'hommes...

— Ne nous occupons pas des gardiens, dit Elias en haussant les épaules. Les gardiens sont de la canaille. Mais il y a aussi les seigneurs. Si vous les aviez vus ! De grands seigneurs qui vont en carrosse et qui, lorsqu'ils entrent en prison, possèdent sur leur livret des milliers de lires.

Zio Portolu se fâcha, cracha et dit :

— Qu'est-ce qu'ils sont, les seigneurs ? Des hommes de fromage frais ! Va donc leur faire jeter le lasso à un poulain sauvage, ou attraper un taureau, ou tirer un coup de fusil ! Ils mourraient de peur auparavant. Qu'est-ce qu'ils sont les seigneurs ? Mes brebis ont plus de courage qu'eux, aussi vrai que Dieu existe !

— Et pourtant, pourtant, insistait Elias, si vous voyiez...

— Qu'est-ce que tu as vu, toi ? répliqua Zio Portolu sur un ton méprisant. Tu n'as rien vu. A ton âge, je n'avais rien vu. Mais j'ai vu, depuis ; et je sais ce que sont les seigneurs, et ce que sont les continentaux, et ce que sont les Sardes. Tu es un poussin à peine sorti de l'œuf.

— Autre chose qu'un poussin ! murmura Elias, en souriant avec amertume.

— Un coq, plutôt ! dit Mattia.

Et Farre, avec malice :

— Non, un petit oiseau...

— Échappé de la cage ! crièrent les autres en chœur.

La conversation devint générale. Elias poursuivait le récit de ses souvenirs plus ou moins exacts sur ce lieu et sur les personnes qu'il y avait laissées. Les autres commentaient et

riaient. Zia Annedda aussi écoutait, avec un placide sourire sur son visage calme, et elle ne réussissait pas à bien saisir toutes les paroles d'Elias ; mais Farre, assis à côté d'elle, se penchait vers son oreille et lui répétait à haute voix ce que racontait le jeune homme.

Pendant ce temps-là, d'autres visiteurs arrivaient, parents, amis, voisins. Les arrivants s'approchaient d'Elias ; beaucoup d'entre eux l'embrassaient ; tous lui adressaient le souhait accoutumé :

— Dans cent ans une autre disgrâce !

— Dieu le veuille ! répondait-il en tirant son bonnet.

Et Zia Annedda versait à boire. Bientôt, la cuisine fut pleine de gens. Zio Portolu hurlait comme un possédé, faisant savoir à tout le monde que ses fils étaient trois tourtereaux ; et il aurait voulu retenir longuement encore cette foule. Mais Pietro était impatient de faire connaître sa fiancée à Elias, et il insistait pour que l'on sortît et pour que son frère l'accompagnât.

— Allons prendre l'air, disait-il. Ce pauvre diable a été trop longtemps entre quatre murs pour que vous prétendiez le retenir ici toute la soirée.

— Ce n'est pas l'air qui lui manquera ! repartit un parent. Son visage de fille redeviendra brun comme la poudre à fusil.

— C'est ce que j'espère ! s'écria Elias en se passant les mains sur la face, honteux de sa blancheur.

Mais enfin Pietro réussit à se faire écouter ; et ils se disposaient à partir, quand survint la future belle-mère, une veuve maigre, grande et raide, avec un visage terreux encadré dans un bandeau noir.

— Mon enfant ! s'écria-t-elle avec emphase en s'élançant vers Elias, les bras ouverts. Puisse le Seigneur t'envoyer encore dans cent ans une autre disgrâce !

— Dieu le veuille ! répondit invariablement le jeune homme.

Zia Annedda s'empressait derrière la veuve, désireuse de lui faire bon accueil ; mais Zio Portolu s'empara de l'arrivante, lui saisit les mains, la secoua toute.

— Tu vois ? lui criait-il sur le visage. Tu vois, Arrita Scada ? Le tourtereau est rentré au nid. Qui osera nous toucher, maintenant ? Qui osera nous toucher ? Dis-le, Arrita Scada...

Elle ne sut pas le dire.

— Ne faites pas attention, intervint Pietro

en s'adressant à la veuve. Il est un peu gai, aujourd'hui.

— Et il a grandement raison d'être gai ! répondit Zia Arrita.

— Oui certes, je suis gai. As-tu quelque chose à y redire ? Ai-je tort d'être gai ?... Tu le vois, Arrita Scada, mon tourtereau ? Il est rentré au nid. Il est blanc comme un lis. Et maintenant il sait raconter de belles histoires. Est-ce que tu l'as entendu ?... Nous sommes une forte famille, une race d'hommes, nous ! Et tu peux le répéter à ta fille : elle épousera une fleur, et non une ordure !

— Je le crois volontiers.

— Tu le crois ? Ou peut-être crois-tu que ta fille viendra ici pour y faire la servante ? Elle y viendra pour faire la dame ; et elle y trouvera du pain, elle y trouvera du vin, elle y trouvera du blé, de l'orge, des fèves, des olives, tous les biens du bon Dieu.

Puis, faisant retourner Zia Arrita vers une petite porte au fond de la cuisine :

— Tu la vois, cette porte ? Tu la vois, n'est-ce pas ? Eh bien, sais-tu ce qu'il y a derrière ? Il y a des fromages pour cent écus. Et encore beaucoup d'autres choses.

— Finissez ! finissez ! lui dit Pietro, un peu

honteux. Elle n'a que faire de tout votre bien du bon Dieu.

— Du reste, fit observer Elias, Maria Maddalena Scada n'épousera pas Pietro pour notre fromage.

— Fils de mon cœur, tout est bon dans le monde ! dit avec solennité Zia Arrita.

— Allons, allons, finissez ! insistait Pietro.

Cependant Zia Annedda, puisqu'on ne lui laissait pas dire une parole, s'était mise à préparer le café pour la *socronza* [1].

— Mon mari, confia-t-elle à celle-ci dès qu'elle put l'avoir pour elle seule, mon mari est trop attaché aux choses du siècle. Il ne pense aucunement que le Seigneur nous a donné ses biens sans que nous les méritions, et que, d'une minute à l'autre, le Seigneur peut nous les reprendre.

— Ma chère Annedda, tous les hommes sont ainsi, répondit l'autre pour la réconforter. Ils ne pensent qu'aux choses du siècle. Nous n'y pouvons rien... Mais que fais-tu là ? Ne te donne pas tant de peine. Je ne suis venue que pour un petit moment, et je vais repartir tout de suite... Je vois qu'Elias est en bonne santé, blanc comme une fille. Dieu le bénisse !

[1] Nom que les parents donnent à la belle-mère de leur fils ou de leur fille.

— Oui, il paraît en bonne santé, grâce au Seigneur. Il a tant souffert, le pauvre oiselet !

— Ah ! espérons que tout est bien terminé ! Assurément il ne fréquentera plus les mauvais camarades. Ce sont les mauvais camarades qui ont causé son malheur.

— Bénie sois-tu ! Tes paroles sont d'or, ma chère Arrita... Mais que disions-nous ? Les hommes ne pensent qu'aux choses du siècle ; s'ils pensaient un tant soit peu à l'autre monde, ils marcheraient plus droit dans celui-ci. Ils s'imaginent que cette vie terrestre ne doit jamais finir ; et au contraire, cette vie terrestre n'est qu'une neuvaine, oui, une neuvaine, et même très courte. Souffrons en ce bas monde ; faisons en sorte que la poulette qui est là (et elle se toucha la poitrine) demeure tranquille et ne nous reproche rien. Quant au reste, advienne que pourra... Mets donc plus de sucre, Arrita : ton café va être amer.

— Il est bon ainsi ; je ne l'aime pas trop doux.

— Je te disais que l'essentiel, c'est d'avoir la conscience en paix. Et au contraire, les hommes ne prennent pas garde à cela. Il leur suffit que la récolte soit abondante, qu'ils fassent beaucoup de fromages, beaucoup de blé, beaucoup d'olives. Ah ! ils ne savent pas combien la vie est

brève, combien toutes les choses du siècle passent vite !... Mais donne-moi donc ta tasse ! Ne te dérange pas ! Ce n'est rien, c'est la petite cuiller qui est tombée... Ah ! les choses du siècle ! Va-t'en au bord de la mer, Arrita Scada ; arrête-toi sur le rivage et compte tous les grains de sable ; et, quand tu les auras comptés, sache qu'ils ne sont rien en comparaison des années dont l'éternité se compose. Au contraire, nos années, à nous, les années que nous avons à passer dans ce monde, elles tiennent toutes dans le poing d'un enfant. Ce sont des choses que je répète sans cesse à Berte Portolu et à mes fils ; mais ils sont trop attachés aux choses du siècle.

— Ils sont jeunes, ma chère Annedda, et leur jeunesse est une excuse. D'ailleurs, tu verras qu'Elias a réfléchi ; maintenant, il est sérieux, très sérieux. La leçon n'a pas été mince, et elle lui servira pour la vie entière.

— Puisse le vouloir ainsi la Vierge de Valverde !... Ah ! Elias est un garçon de cœur. Quand il était enfant, il était sage comme une petite femme, ne disait pas un blasphème, ne prononçait pas une mauvaise parole. Aurait-on jamais cru que c'était justement lui qui me ferait verser tant de larmes ?

— Mais, à cette heure, tout est passé ; à

cette heure, tes fils ressemblent à de vrais tourtereaux, comme dit ton mari. L'important, c'est que la concorde règne toujours entre eux et qu'ils s'aiment.

— Oh ! bénie sois-tu ! Quant à cela, il n'y a pas de danger, conclut Zia Annedda en souriant.

Après le souper, Zia Annedda put enfin se trouver seule avec Elias. Ils étaient assis au frais, dans la cour. La grande porte était ouverte, la ruelle était déserte. La nuit ressemblait à une nuit d'été, silencieuse, avec un ciel diaphane fleuri d'étoiles pures. Par delà les jardins, par delà la grande route, on entendait dans le lointain un grelottement argentin de brebis paissantes ; la brise apportait un âpre parfum d'herbe fraîche. Ce parfum, cet air pur, Elias les respirait avec les narines dilatées ; en lui se réveillait un vague instinct de volupté sauvage ; il avait la sensation que le sang courait plus chaud dans ses veines, qu'une agréable pesanteur lui alourdissait la tête. Il avait un peu bu, et il se sentait heureux.

— Nous avons été chez la fiancée de Pietro, dit-il à sa mère. C'est une jeune fille très gracieuse.

— Oui ; elle est brune, mais gracieuse. En outre, elle est très sage.

— La mère me semble un peu vaine : quand elle a un sou, elle voudrait faire croire qu'elle a un écu. Mais sa fille paraît être une brave fille.

— Qu'est-ce que tu veux ? Arrita Scada est de bonne maison, et elle en conçoit de l'orgueil. Du reste, je ne sais ce que l'on gagne à être orgueilleux et superbe. Dieu a dit : « Trois choses seulement sont précieuses pour l'homme, amour, charité, humilité. » Qu'y a-t-il à gagner avec les autres passions ? Tu as maintenant l'expérience de la vie, mon fils. Que t'en semble, à toi ?

Elias poussa un profond soupir et leva la tête vers le ciel.

— Vous avez raison. J'ai l'expérience de la vie ; non pas que j'aie mérité ma disgrâce : car vous savez que, dans l'affaire pour laquelle on m'a condamné, j'étais innocent ; mais le Seigneur ne paie pas le samedi[1]. Je fus un mauvais fils, et Dieu m'a châtié, m'a fait vieillir avant l'âge. Les camarades vicieux m'avaient entraîné hors du droit chemin ; et c'est parce que je han-

[1] Proverbe qui signifie : « On ne perd rien pour attendre, et toutes les fautes finissent par avoir leur punition. »

tais les mauvaises compagnies, que j'ai été précipité dans le malheur.

— Et, pendant que tu souffrais, ces camarades-là ne demandaient pas même de tes nouvelles. Auparavant, lorsque tu étais libre, ils ne cessaient d'assiéger notre porte : « Où est Elias ? Où est Elias ? » Elias était toujours prêt à les suivre. Et après ? Après, ils se sont éloignés ; ou, s'ils étaient obligés de passer dans la rue, ils rabattaient leur bonnet sur leur front afin que nous ne pussions pas les reconnaître.

— Assez, ma chère maman ! dit-il avec un nouveau soupir. Il ne faut plus penser à tout cela, et une vie nouvelle commence. Désormais, rien autre chose n'existe pour moi que ma famille : vous, mon père, mes frères. Ah ! croyez bien que je vous ferai oublier tout le passé. Je serai soumis à vos ordres comme un esclave, et il me semblera que je viens de renaître.

Zia Annedda sentit des larmes de douceur monter à ses yeux ; et, comme elle craignait qu'Elias n'éprouvât aussi trop d'émotion, elle fit dévier l'entretien.

— Est-ce que ta santé a toujours été bonne ? lui demanda-t-elle. Tu as beaucoup maigri.

— Que voulez-vous ? Dans ces lieux-là, on maigrit sans être malade. Ne pas travailler,

c'est plus épuisant que n'importe quel labeur.

— On ne travaille donc jamais ?

— Jamais. Aussi croirait-on que le temps ne coule plus. Une minute est aussi longue qu'une année. Ah ! mère, c'est une chose épouvantable !

Ils se turent. Elias avait prononcé les derniers mots avec un accent profond. L'après-midi, dans l'ivresse de la liberté nouvelle, il avait parlé volontiers de sa prison et de ses compagnons de misère, parce qu'il lui semblait que c'était une chose déjà lointaine, un souvenir presque agréable à se remémorer. Mais maintenant, au milieu de cette obscurité silencieuse, parmi cette fraîche odeur de la campagne qui lui rappelait les jours heureux de son adolescence passée à la bergerie, dans la liberté absolue de la *tanca* [1] paternelle, sous les yeux de sa mère, cette petite vieille si bonne et si pure, l'enfant prodigue, après quelques heures d'oubli, éprouva soudain toute l'horreur des années inutilement perdues dans l'angoisse du pénitencier ; et il devint triste.

— Je suis très faible, reprit-il au bout de

[1] *Tanca*, dérivé de *tancato*, qui signifie « clos ». — Les *tancas* sont de vastes pâturages situés soit dans la montagne soit dans la plaine, et entièrement clos par de petits murs en pierres sèches. Ces murs, qui ont à peine un mètre de hauteur, ne servent guère qu'à limiter la propriété et à empêcher le bétail de s'écarter sur les terrains contigus.

quelques instants ; je n'ai la force de rien faire. C'est comme si l'on m'avait cassé l'échine. Et pourtant, je n'ai jamais été malade. Une fois seulement, j'eus une colique terrible, et je crus que j'allais mourir. « Mon bon *santu Franziscu*, priai-je alors, tirez-moi de ce tourment ; et la première chose que je ferai, quand on me mettra en liberté, ce sera d'aller à votre église et de vous porter un cierge. »

— *Santu Franziscu bellu !* s'écria Zia Annedda en joignant les mains. Oui, mon enfant, oui, nous irons. Que Dieu te bénisse ! Tu reprendras tes forces, n'en doute pas. Nous irons faire la neuvaine à saint François ; et Pietro viendra à la fête, et il amènera en croupe sa fiancée.

— Quand Pietro se mariera-t-il ?

— Le mariage doit se faire après la récolte.

— Et mon frère s'installera ici avec sa femme?

— Oui, au moins dans les premiers temps. Je commence à vieillir, mon fils, et j'ai besoin d'aide. Tant que je vivrai, je veux que nous demeurions tous ensemble ; plus tard, lorsque je serai rentrée dans le sein du Seigneur, chacun de vous prendra sa voie. Tu te marieras, toi aussi...

— Oh ! qui voudrait de moi ? dit-il avec amertume.

— Pourquoi parles-tu ainsi, Elias ? Qui voudrait de toi ? Une fille de Dieu. Si tu t'amendes, si tu mènes une vie honorable, si tu as la crainte du Seigneur et l'amour du travail, la chance ne te manquera pas. Ce que je veux dire, ce n'est pas que tu doives chercher une femme riche ; mais tu trouveras une femme honnête. Le Seigneur a institué le mariage pour la sainte union d'un homme et d'une femme, non d'un riche et d'une riche ou d'un pauvre et d'une pauvresse.

— Fort bien ! dit-il en souriant. Mais laissons de côté ce sujet. Je ne suis revenu que d'aujourd'hui, et déjà nous parlons de mon mariage. Nous en recauserons un autre jour. J'ai seulement vingt-trois ans ; rien ne presse. Mais vous êtes lasse, mère. Allez vous reposer. Allez.

— Oui, je m'en vais ; et toi aussi, Elias, il faut que tu rentres. L'air pourrait te faire du mal.

— Du mal ? dit-il, en ouvrant la bouche très grande et en respirant avec force. Comment l'air pourrait-il me faire du mal ? Ne voyez-vous pas qu'il me rend la vie ? Allez, allez ; ne m'attendez pas ; je rentrerai tout à l'heure.

Un moment après, il était seul, à demi couché par terre, le coude appuyé sur la marche de la

porte. Il entendit sa mère monter l'escalier de bois, fermer la petite fenêtre et retirer ses chaussures. Puis, tout fut silence. L'air devenait frais, un peu moite, aromatique. Elias repensa aux choses que sa mère lui avait dites, et il s'absorba dans ses réflexions.

« Mon père et mes frères dorment tranquillement sur leurs nattes ; je les entends d'ici. Mon père ronfle ; Mattia balbutie de temps à autre quelques paroles, dans un rêve ; et, même quand il rêve, il est un peu simple. Comme ils dorment bien, eux ! Ils se sont enivrés ; mais demain il n'y paraîtra plus. Moi aussi, je me suis enivré, légèrement, mais j'en garderai quelque chose. Comme je suis faible ! Je ne suis plus un homme, à présent ; je ne serai plus bon à rien, jamais. Ah ! et ma mère qui songe à me marier ! Mais y a-t-il une femme qui voudrait de moi ? Pas une seule... Suffit ; l'air devient humide ; il faut que je rentre. »

Pourtant, il ne bougea pas. On entendait toujours les clochettes des brebis paissantes ; et ce tintement, apporté par la brise embaumée, paraissait tour à tour voisin et lointain. Elias était las, avait la tête lourde ; et il ne pouvait pas se remuer, ou du moins il lui semblait qu'il ne pouvait pas se remuer. Des visions confuses

commençaient à flotter devant son imagination ; il se représentait la bergerie, la *tanca* couverte d'un foin très haut ; il revoyait les brebis grosses de leur longue toison, éparpillées çà et là dans le vert du pâturage ; mais ces brebis avaient des faces humaines : les faces de ses compagnons d'infortune. Et il souffrait une angoisse indéfinissable. Peut-être était-ce le vin qui lui fermentait dans le sang et qui lui donnait la fièvre. Il se rappelait aussi tous les incidents de la journée ; mais il avait l'impression que ce n'était qu'un rêve, et qu'il était encore *là-bas ;* et il en éprouvait un sombre chagrin.

Les fantastiques visions de sa rêverie ondulaient, s'éloignaient, s'évanouissaient. Maintenant, il lui semblait que ces étranges brebis à visage humain sautaient par-dessus le mur qui entourait la *tanca ;* et il se mettait à les poursuivre péniblement, sautait aussi par-dessus le mur et s'engageait dans la *tanca* contiguë, pleine de grands chênes verts. Un homme de haute stature, raide, corpulent, à la longue barbe d'un gris roux, une espèce de colosse, cheminait sous le bois avec une lenteur majestueuse. Elias le reconnaissait aussitôt : c'était un homme d'Orune, employé à garder l'immense *tanca* d'un propriétaire nuorais, pour empêcher les marau-

deurs de venir y voler le liège des chênes. Elias avait depuis longtemps fait connaissance avec cet homme gigantesque, un sauvage qui avait la réputation d'être un sage. Il se nommait Martinu Monne ; mais tout le monde l'appelait *le père de la forêt,* parce qu'il se vantait de n'avoir pas dormi une seule nuit au village depuis son enfance.

— Où vas-tu ? demandait-il à Elias.

— Je vais à la poursuite de ces brebis folles. Mais je suis si las, père de la forêt ! Je n'en peux plus : je suis faible et brisé ; je n'ai la force de rien faire.

— Eh bien ! conseillait Martinu Monne de sa voix puissante, si tu veux éviter d'avoir de la peine, fais-toi prêtre !

— Ah ! oui, c'est une idée qui m'était déjà venue *là-bas,* répondait Elias.

Enfin le rêveur se secoua, s'éveilla, frissonna ; il était glacé. « Je me suis endormi dehors, pensa-t-il en se relevant. J'attraperai du mal. » Et il rentra dans la cuisine, chancelant un peu. Son père et ses frères dormaient d'un sommeil pesant, sur leurs nattes ; une chandelle brûlait, posée sur la pierre du foyer. Pour Elias, — il était si faible, le pauvret ! — un lit avait été préparé dans une petite chambre du rez-de-

chaussée, près de la cuisine. Il prit la chandelle, traversa une étroite pièce où il y avait, entassés sur de larges planches, une multitude de fromages jaunes, huileux, qui exhalaient une odeur fétide ; et il se retira dans sa chambrette.

Il se déshabilla, se coucha, éteignit la lumière. Il se sentait toujours l'échine rompue, la tête lourde ; et, quelques instants plus tard, il fut accablé de nouveau par ce demi-sommeil qui ressemblait à une oppression et qu'agitaient des rêves confus. Il voyait toujours la *tanca*, le foin, les brebis grosses de laine sale et emmêlée, la lisière verte du bois voisin. Zio Martinu était toujours là ; mais à présent il se tenait près du mur, grand, raide, sordide, majestueux. Il n'avait jamais un sourire. Elias, lui, était debout de l'autre côté du mur, dans la *tanca* des Portolu, et il racontait au vieux des histoires de *là-bas*. Il lui disait, entre autres choses :

— On nous conduisait tous les jours à la messe ; on nous faisait confesser et communier très souvent. Ah ! *là-bas*, on est bons chrétiens ! Le chapelain était un saint homme. Un jour, en me confessant, je lui ai dit que j'avais étudié jusqu'à la seconde gymnasiale et qu'ensuite je m'étais fait pâtre, mais que j'avais maintes fois regretté de n'avoir pas poursuivi mes études.

Alors, il me fit cadeau d'un livre écrit d'un côté en latin et de l'autre en italien, le livre de *la Semaine sainte*. J'ai lu ce livre plus de cent fois, que dis-je ? plus de mille fois ; et je l'ai même apporté ici. Je sais le lire en latin aussi bien qu'en italien.

— Tu es donc un grand savant !

— Pas autant que vous, Zio Martinu. Mais j'ai la crainte de Dieu.

— Eh bien, quand on a la crainte de Dieu, on est plus savant que les rois !

A partir de cet endroit, le rêve d'Elias s'embrouillait, se confondait avec d'autres rêves plus ou moins extravagants.

II

Malgré l'insistance de Mattia, qui voulait emmener tout de suite son frère à la bergerie, Elias resta quelques jours à la maison pour recevoir les visites des parents et des amis, et aussi pour se remettre. Zio Berte et Mattia retournèrent à la garde du troupeau ; Pietro reprit son travail. Mais tantôt l'un, tantôt l'autre revenait à la maison, dans la soirée, pour voir Elias et lui tenir compagnie. Et c'étaient alors de grandes conversations et des récits bruyants, soit près du feu, soit dans la petite cour, jusqu'à une heure avancée de la limpide nuit printanière.

Elias n'avait pas été assujetti à la surveillance spéciale qui maintenant fait suite à la peine et qui la rend plus cruelle ; mais, du moins pendant les premiers mois, la police avait l'œil sur lui ; et souvent, le soir, deux carabiniers parcouraient d'un pas lourd la ruelle, s'arrêtaient, prêtaient l'oreille, allongeaient la tête à la porte des Portolu. Si Zio Berte était là et si ses petits

yeux de renard malade apercevaient les carabiniers, vite il se levait, moitié respectueux, moitié gouailleur, venait jusqu'au seuil et les invitait à entrer.

— Bien venu le Roi[1], bien venue la Force ! criait-il. Entrez, entrez dans ma maison, jeunes gens ; venez boire un verre de vin. Eh quoi ! vous ne voulez pas entrer ? Est-ce que vous croyez que c'est ici une maison d'assassins ou de voleurs ? Nous sommes d'honnêtes gens, et vous n'avez pas à fourrer le nez dans nos affaires.

Ceux-ci, deux garçons rougeauds et trapus, daignaient sourire.

— Entrez-vous, ou n'entrez-vous pas ? continuait Zio Portolu. Faut-il que je vous empoigne et que je vous tire ? Mais prenez garde que le morceau ne me reste dans la main. Si vous ne voulez pas entrer, allez-vous-en au diable. Mais il a du bon vin, Zio Portolu !

Les carabiniers finissaient par entrer ; et aussitôt Zia Annedda apparaissait avec sa fameuse carafe.

— Vive le Roi ! vive la Force ! vive le vin ! Buvez, ou que la justice vous frappe !

[1] Pour le Sarde, le Roi n'est pas seulement la personne de Sa Majesté, c'est tout ce qui la représente, force publique, justice, armée, agents de la sûreté, etc.

— Oh ! oh ! oh ! remarquait Mattia, quand il assistait à la scène. Que dites-vous, père ? Alors, ils devraient se frapper eux-mêmes...

— Ha ! ha !

— Il n'y a pas de quoi rire. Buvez, mes enfants. Et bois aussi, toi, Mattia : ta tête s'en trouvera bien. Et bois aussi, toi, Elias ; car tu as sur le visage la couleur de la cendre. Il faut être rouges, pour être des hommes. Les vois-tu, ces carabiniers ? Il faut être rouges comme eux... Ah, diable ! voilà que vous devenez plus rouges encore ? Est-ce que les paroles de Zio Portolu vous feraient honte !... Eh ! eh ! il en a fait rougir bien d'autres que vous ; il a fait rougir des dragons ! Vous ne savez donc pas qui est Zio Portolu ? Si vous ne le savez pas, eh bien, je vais vous le dire : je suis moi !

— Tous nos compliments ! répondaient les carabiniers, en s'inclinant et en riant.

Ils s'amusaient ; et le vin de Zio Portolu était vraiment bon, émoustillant, aromatique. Zio Portolu prenait des libertés, leur mettait les mains sur les bras, sur les épaules.

— Qui croyez-vous être, vous ? La Force ? Une corne de chèvre ! Attendez un peu, que je vous ôte ce long couteau, ce pistolet, ces boutons. Que restera-t-il de vous ? Une corne, je

vous l'ai dit ! Voulez-vous que nous essayions de mettre vos effets à Elias, à Mattia, à mon Pietro ? Vous les voyez : ils valent mieux que vous ! Trois fleurs, trois tourtereaux, mes fils ! Ah ! vous n'avez rien à redire contre mes fils ! Ils n'ont pas besoin de voler, mes fils ; car nous possédons du bien, nous en avons à jeter aux chiens et aux corbeaux.

— Hum !... disait Elias, assis en silence dans un petit coin. Vous avez prononcé un mot de trop, père.

— Laisse-le dire, murmurait Mattia, tout content des bravades paternelles.

— Toi, mon fils, retiens ta langue. Tu n'entends rien à rien ; tu es né d'hier... Mais que faites-vous donc, jeunes gens ? Buvez, buvez, que diable ! L'homme est né pour boire, et nous sommes des hommes.

Et il concluait philosophiquement, sur un ton persuasif :

— Oui, nous sommes tous des hommes ! Des hommes, vous, et des hommes, nous ; et il faut que nous soyons indulgents les uns pour les autres. Aujourd'hui, vous avez l'épée et vous représentez le Roi, que le diable emporte ! Mais demain ? Eh bien ! demain, il peut se faire que vous représentiez une corne ; et il peut se faire

qu'alors Zio Portolu vous soit utile. Car j'ai bon cœur. Ah ! cela, tout le pays peut vous le dire : il n'y en a guère comme Zio Berte. Mais ils ont bon cœur aussi, mes fils : ils ont un cœur de tourtereaux. Donc, si vous passez par notre bergerie, dans la Serra, nous vous donnerons du lait, du fromage ; nous vous donnerons même du miel. Eh ! eh ! nous avons même du miel, nous ! Mais vous, jeunes gens, fermez un œil ; ou, mieux encore, fermez-les tous les deux, et n'espionnez pas pour le Roi tout ce que vous voyez. Car, en fin de compte, nous sommes tous des hommes, nous sommes tous sujets à l'erreur...

Les carabiniers riaient, buvaient ; et, le cas échéant, ils fermaient les yeux sur les faiblesses des Portolu et de leurs amis.

A propos d'amis, Elias eut aussi la visite des camarades qui, par leur mauvais exemple, avaient été, au dire de sa famille et de lui-même, la cause première de sa *disgrâce ;* et, nonobstant sa résolution de ne pas les recevoir et de leur fermer la porte au nez, s'ils se hasardaient à venir, il les accueillit chrétiennement. Zia Annedda leur offrit à boire comme aux autres.

— Comment voulez-vous qu'on fasse ? dit-elle, après qu'ils furent partis. Il faut agir en

chrétiens, être miséricordieux. Que Dieu leur pardonne !

— D'ailleurs, le mieux est de vivre en paix avec tout le monde, ajouta Elias. Dieu ordonne que l'on vive en paix.

— Béni sois-tu, mon fils, pour la grande vérité que tu viens de dire !

Ah ! comme elle était contente, Zia Annedda, quand elle entendait son fils parler de Dieu, ou quand elle le voyait revenir de la messe, ou quand il lisait dans ce gros livre noir qu'il avait rapporté de *là-bas !* « Le Seigneur soit loué ! pensait-elle, tout émue. Il redevient bon comme il l'était dans son enfance. »

Cependant, la mère et le fils se préparaient à accomplir le vœu fait par Elias.

L'église de Saint-François est située sur les montagnes de Lula. D'après la légende, elle a été édifiée par un bandit qui, las de sa vie errante, promit de se soumettre à la justice et de construire une église, s'il était acquitté. Cette légende est-elle vraie ou fausse ? Quoi qu'il en soit, le *prieur*, c'est-à-dire celui à qui appartient la direction de la fête, est tiré au sort chaque année parmi les descendants du fondateur ou des fondateurs de l'église. A l'époque de la fête

et de la neuvaine, tous ces descendants forment une espèce de communauté et jouissent de certains privilèges. Les Portolu étaient du nombre.

Quelques jours avant le départ, Pietro se rendit à Saint-François avec son joug et son char [1] ; et, joint à d'autres paysans et maçons entre lesquels il y en avait plusieurs qui travaillaient *par vœu*, il fournit gratuitement sa main-d'œuvre pour remettre en état l'église ainsi que les chambrettes bâties autour de l'église, et pour transporter le bois que l'on devait brûler durant la neuvaine. Zia Annedda, de son côté, porta chez la *prieuresse* une certaine quantité de froment ; et, avec d'autres femmes appartenant à la *tribu des descendants*, elle se mit à bluter la farine et à pétrir et cuire le pain de la fête. Une partie de ce pain fut distribuée par un envoyé du prieur aux bergeries de la campagne nuoraise. A chaque bergerie, un pain. Les bergers le recevaient avec dévotion et donnaient en échange le plus qu'ils pouvaient de leurs produits ; quelques-uns donnaient même de l'ar-

[1] Dans la Sardaigne, et particulièrement à Nuoro, les « chars » sont de lourdes voitures à deux roues, construites en bois, consolidées par une armature de fer et traînées par deux bœufs accouplés ; les ridelles posées obliquement donnent à la partie supérieure une forme triangulaire ; l'ensemble ne reçoit aucune décoration.

gent et des agneaux ; d'autres promettaient de donner des vaches entières qui iraient accroître les troupeaux du saint, déjà riche en terres, en argent et en brebis.

Lorsque l'envoyé vint à la bergerie des Portolu, Zio Berte se découvrit la tête, se signa, baisa le pain.

— Je ne te donne rien pour le moment, dit-il à l'envoyé ; mais, le jour de la fête, je serai là, près de ma petite femme, et j'apporterai au saint une brebis avec sa toison et toute la rente d'une journée de mes troupeaux. Zio Portolu n'est pas avare ; il croit en saint François, et saint François lui est toujours venu en aide. Va maintenant, et que Dieu te protège !

Pendant ce temps-là, Zia Annedda continuait ses préparatifs. Elle fit du pain spécial, des gâteaux d'amandes et de miel ; elle acheta du café, du rossolis, d'autres provisions. Elias suivait d'un œil affectueux sa mère très affairée ; quelquefois même il l'aidait. Il ne sortait presque jamais de la maison ; il se sentait toujours mou, débile ; et ses yeux d'un bleu vert, un peu caves, prenaient parfois une fixité vitreuse et s'égaraient dans le vide, dans le néant. On aurait dit les yeux d'un mort.

Enfin arriva l'heure du départ. C'était un

dimanche, au commencement de mai. Tout était prêt dans les besaces de laine ; et on voyait çà et là, par les rues, des chariots chargés d'ustensiles et de vivres, des bœufs qu'on mettait sous le joug. Avant de partir, Zia Annedda et Elias se rendirent à la petite église du Rosario pour entendre la messe. Comme la messe allait commencer, un homme vint, un campagnard, qui se dirigea vers l'autel et y prit une petite niche de bois et de verre où il y avait une statuette de saint François. Tandis que cet homme se disposait à sortir, plusieurs femmes lui firent signe de s'approcher ; et il leur offrit la niche à baiser. Elias l'appela aussi, d'un signe de tête, et baisa le verre aux pieds du saint.

Peu après, tout le monde était en marche. Le prieur — un paysan jeune encore, à la barbe presque blonde — montait un beau cheval gris et portait l'étendard et la niche. Suivaient d'autres paysans à cheval avec des femmes en croupe, et des femmes qui chevauchaient seules, et des femmes à pied, des enfants, des chars, des chiens. D'ailleurs, chacun voyageait pour son propre compte, se hâtant ou s'attardant comme il lui plaisait. Elias, monté sur une paisible jument balzane et ayant en croupe Zia Annedda, était parmi les derniers. Un poulain, fils de la

jument, pas beaucoup plus gros qu'un dogue, trottinait à côté d'eux.

C'était une belle matinée. Les robustes montagnes vers lesquelles s'acheminait la caravane, se dressaient bleuâtres dans le ciel enluminé encore des roses violacées de l'aube. La vallée sauvage de l'Isalle était pleine de hautes herbes, de fleurs ; au-dessus du sentier pendaient, semblables à d'énormes lampes ardentes, les genêts d'or pâle. Le frais Orthobene, coloré par le vert des bois, par l'or des genêts, par le rouge fleuri de la mousse, s'éloignait derrière les voyageurs, dans le fond perlé de l'horizon. Tout à coup, la vallée s'ouvrit ; des plaines apparurent, solitaires, couvertes de moissons tendres qui, diamantées par la rosée, sous les rayons du soleil encore bas, avaient de lentes houles d'argent. Des prairies tapissées de coquelicots, de thym, de marguerites, exhalaient d'irritants parfums.

Mais les voyageurs devaient gravir les montagnes, et ils laissèrent de côté les plaines fécondes qui menaient à la mer. Le soleil commençait à frapper fort, et les rustiques écuyers nuorais commençaient à avoir soif. De temps à autre, ils arrêtaient leurs montures et renversaient leurs têtes sous les gourdes aux panses

gravées[1], afin de se rafraîchir la gorge. Tout le monde était en belle humeur. A chaque instant, quelqu'un éperonnait son cheval, s'élançait au galop et faisait une course effrénée, le corps un peu rejeté en arrière, poussant les barbares clameurs d'une puissante allégresse.

Elias les suivait d'un regard fixe, et son visage s'éclairait. Il éprouvait une envie de crier aussi ; un frisson lui courait dans les reins ; en lui renaissait un souvenir instinctif de choses lointaines, un besoin de s'élancer encore au grand galop, dans une course enivrante et libre. Mais le petit bras maigre de Zia Annedda lui enlaçait la taille ; et non seulement il refrénait son instinct d'homme primitif, mais il restait fort en arrière de tous les autres cavaliers, afin que la poussière soulevée par leur course ne gênât pas la petite vieille.

Enfin commença l'ascension de la montagne. Une brousse épaisse de lentisques montait et descendait parmi le sombre éclat du schiste, toute constellée d'églantines en pleine floraison. L'horizon s'étendait vaste et pur ; le vent em-

[1] Les pâtres sardes ont coutume de graver avec leurs couteaux, sur la panse des gourdes encore fraîches, divers ornements et même des figures et de petits tableaux dont les sujets sont empruntés à la littérature populaire.

baumé faisait ondoyer les vertes bruyères. C'était un rêve de paix, de solitude sauvage, de silence infini, à peine interrompu par quelques lointains appels du coucou et par les voix assourdies des voyageurs. Et, tout à coup, ce paysage sublime était profané et désolé par les bouches noires et par les déblais des minières. Et ensuite, c'était de nouveau la paix, le rêve, une splendeur de ciel, de pierres sombres, de lointains maritimes ; c'était de nouveau le royaume sans limite du lentisque, de l'églantier, du vent, de la solitude.

A un certain endroit, sur un haut plateau, parmi les lentisques, toute la caravane s'arrêta. Quelques femmes descendirent de cheval ; les hommes burent. La tradition rapporte que la statue du saint, au moment où on la conduisait à la petite église, voulut s'arrêter là et boire. De ce lieu, on apercevait l'église avec ses murs blancs et ses toits roses, nichée à mi-côte dans la verdure de la brousse.

Après une courte halte, on se remit en marche. Elias et Zia Annedda demeurèrent les derniers. Le terme du voyage approchait ; le soleil était sur le point d'atteindre le zénith ; mais un vent agréable, parfumé d'églantines, en tempérait l'ardeur. Et l'on traversait encore le fond d'une

petite vallée, et le sentier montait encore, et les murs blancs et les toits roses étaient tout près.

— Courage ! La montée est raboteuse et dure ; attachez-vous bien à la taille d'Elias, Zia Annedda ! La jument est essoufflée, toute luisante de sueur ; le poulain n'en peut plus. Courage ! Voilà le campement ; voilà la belle église, avec les maisonnettes à l'entour, avec le parvis, avec le mur d'enceinte, avec la porte grande ouverte. On dirait un petit château, tout blanc et rouge sur l'azur intense du ciel, sur le vert sauvage de la brousse.

D'en bas, Elias et Zia Annedda voyaient les chevaux et les cavaliers se presser, se grouper, entrer en masse par la porte grande ouverte, au milieu d'un nuage de poussière. Les hommes perdaient leurs bonnets, les femmes leurs foulards ; quelques-unes laissaient flotter leurs cheveux, dénoués par les rudes secousses de la chevauchée. Une petite cloche stridente sonnait là-haut, et ses maigres carillons de joie se brisaient, s'éparpillaient, se perdaient dans l'immensité du ciel bleu, du paysage vert.

Elias et Zia Annedda entrèrent les derniers. Dans la cour envahie par les herbes sauvages, pleine de soleil torride, il y avait une agitation d'hommes et de femmes, un pêle-mêle de bêtes

lasses et trempées de sueur. Des enfants braillaient, des chiens aboyaient. Quelques hirondelles passaient en sifflant, effrayées de voir cette subite animation dans la grande solitude de la montagne. Et, par le fait, il semblait qu'une horde errante était venue de très loin donner l'assaut à ce petit village déshabité. Les portes des maisonnettes s'ouvraient, les balcons résonnaient de cris et de rires.

Elias aida tranquillement sa mère à descendre de cheval ; puis, il descendit à son tour, attacha la jument, chargea sur son dos, l'une après l'autre, les besaces combles qui contenaient les provisions et les couvertures. Et les Portolu, comme tous les membres de la tribu des fondateurs, prirent place dans la grande *cumbissia*[1]. Cette *cumbissia* était une très longue salle à demi obscure, grossièrement pavée, avec un toit de roseaux. De place en place, il y avait un foyer de pierre, établi à même dans le sol, et une grosse cheville de bois, en saillie sur la muraille brute. Chacune de ces chevilles indiquait la place héréditaire assignée aux familles de la tribu privilégiée.

[1] Le sens de ce mot sarde est expliqué dans le texte. — On rencontre en beaucoup d'endroits, dans le midi de l'Europe, ces logements construits près des églises isolées pour l'usage des pèlerins.

Les Portolu prirent possession de leur cheville et de leur foyer, dans le fond de la *cumbissia* qui, cette année-là, n'était pas très peuplée. Six familles seulement l'habitaient ; les autres personnes venues à la neuvaine n'appartenaient pas à la tribu ; et, par conséquent, elles étaient logées ailleurs, dans les nombreuses maisonnettes.

Le prieur, dont le poste honorifique se distinguait par une petite armoire placée contre le mur et fermant à clef, s'installa donc avec les siens dans l'espace destiné à deux ou trois familles. Car celle du prieur était florissante, avec une *prieuresse* magnifique, grasse et blanche comme une génisse, avec deux belles filles et avec toute une nichée de bambins déjà vêtus comme des hommes. Quant au plus petit, qui était encore au maillot, il avait un an à peine ; et, par bonheur, on trouva aussi dans le mobilier de l'église un berceau de bois blanc, où il fut immédiatement déposé.

L'installation des Portolu fut vite faite : Zia Annedda serra dans un trou du mur son panier de gâteaux, son pain, son café ; elle mit sur le foyer sa cafetière et sa marmite ; le long de la muraille, elle accrocha le sac, la couverture, l'oreiller d'étoffe rouge ; en bas, elle rangea la corbeille de roseaux où étaient les tasses et les

assiettes. Et ce fut tout. Ils avaient pour proches voisins une petite veuve courbée par l'âge, avec deux jeunes neveux. Ils engagèrent aussitôt des relations amicales, échangèrent un monde de politesses. Puis, Elias enleva la selle de sa jument, la débrida et la mena dans la lande voisine pour la faire paître avec son poulain.

Tandis que le va-et-vient, les cris, la confusion continuaient dans la cour et dans les maisonnettes, Zia Annedda s'en fut prier à l'église — une petite église fraîche, propre, avec un pavé de marbre, avec un grand Saint barbu qui, à vrai dire, inspirait plutôt la crainte que l'amour. — Quelques instants après, Elias vint aussi à l'église et s'agenouilla devant l'autel, avec son bonnet jeté sur l'épaule. Tout en priant avec ferveur, Zia Annedda le couvait des yeux. On aurait pu croire qu'Elias était le Saint à qui ses prières maternelles étaient adressées. Ah ! ce profil délicat et las, ce visage blanc marqué par la souffrance, comme elle avait le cœur ému de tendresse en les regardant ! Et de le voir là, ce cher fils, agenouillé aux pieds du Saint, accomplissant le vœu fait sur une terre lointaine, dans un séjour de misère, ah ! c'était une chose qui lui faisait fondre le cœur d'émotion !

— *O santu Franziscu bellu,* ô mon beau saint François, je n'ai pas de paroles pour te remercier. Prends ma vie, si tu veux ; prends tout ce qu'il te plaira ; mais fais que mes fils soient heureux, qu'ils marchent dans les droites voies du Seigneur, qu'ils ne soient pas trop attachés aux choses du siècle, ô mon cher *santu Franzischeddu !*

Peu à peu, le va-et-vient, le tapage, la confusion cessèrent ; chacun avait pris sa place, même l'illustrissime seigneur chapelain, un prêtre à peine haut de quatre pieds, très rubicond, très jovial, qui sifflotait des ariettes à la mode et qui chantonnait des chansons de café-concert.

On conduisit les chevaux au pâturage ; on alluma les foyers. La magnifique prieuresse et les femmes de la tribu mirent sur le feu d'effrayantes chaudières de soupe assaisonnée avec du fromage frais. Et ce fut alors une vie de liesse qui commença pour cette espèce de clan pacifique et patriarcal. On égorgeait des brebis et des agneaux, on cuisinait des quantités de macaroni, on buvait beaucoup de café, beaucoup de vin, beaucoup d'eau-de-vie. Le chapelain disait messe et neuvaine, et sifflotait, et chantonnait.

Le lieu où l'on s'amusait le plus, c'était la grande *cumbissia*, pendant la nuit, autour des hautes flambées de lentisque crépitant. Dehors, la nuit était fraîche, presque froide ; la lune descendait sur le vaste occident et donnait à la lande un charme sauvage... O pâles nuits des solitudes sardes, où l'appel vibrant de la chouette, la sylvestre fragrance du thym, l'âpre senteur du lentisque, le bruissement lointain des bois solitaires se fondent en une monotone et rêveuse harmonie qui inspire à l'âme une émotion de solennelle tristesse, une nostalgie de choses anciennes et pures !

Groupés autour du feu, les paysans de la grande *cumbissia* racontaient des histoires amusantes, buvaient et chantaient. L'écho de leurs voix sonores allait se perdre à l'extérieur, dans cette grande solitude, dans ce silence lunaire, entre ces maquis sous lesquels dormaient les chevaux.

Elias prenait sa part de l'allégresse générale avec un plaisir intense, presque enfantin. Il lui semblait qu'il était dans un monde nouveau ; il racontait ses propres souvenirs, il écoutait les récits des autres avec une sorte d'attendrissement. Au surplus, il avait noué connaissance avec le seigneur chapelain ; et ce nouvel ami lui

tenait de plaisants discours, l'excitait à jouir de l'existence, à oublier, à se donner du bon temps.

— Il faut servir Dieu dans la joie, lui disait l'abbé. Dansons, chantons, sifflons, divertissons-nous. Dieu nous a donné la vie pour que nous en jouissions un peu. Je ne dis pas qu'il faille pécher, prends-y bien garde ! Oh ! pour ça, non. D'ailleurs, le péché engendre le remords : un tourment, mon cher !... Mais suffit : tu dois savoir ce que c'est... Oui, oui, oui, se divertir honnêtement ! Je m'appelle Jacu Maria Porcu, surnommé l'abbé Porcheddu, parce que je suis petit de taille. Eh bien, Jacu Maria Porcu s'est fort amusé, dans sa vie ; et il a eu raison. Écoute un peu cette histoire. Une fois, je rentre à la maison passé minuit. Ma sœur prétend que je suis ivre ; mais il me semble, à moi, que je ne le suis point. « Que me donnes-tu à souper, Anna ? lui dis-je. — Rien ! Je ne te donne rien, Jacu Maria Porcu, le dévergondé. Il est plus de minuit ; je ne te donne rien. — Donne-moi à souper, Annesa. Il faut qu'un prêtre soupe. — Eh bien ! Jacu Maria Porcu, le dévergondé, je vais te donner du pain et du fromage. Il est plus de minuit. — Du pain et du fromage à un prêtre, à Jacu Maria Porcu ? — Oui, du pain et du fromage. En voilà, si tu en veux,

abbé Porcheddu. — Du pain et du fromage à Jacu Maria Porcu, à l'abbé Porcheddu ? *Tè, tè, ziriu, ziriu* [1], attrape ! » Et l'abbé Porcheddu jette le tout aux chiens ! Voilà comment il faut faire, jeune homme à la face pâle !

Après cette belle conclusion, l'abbé Porcheddu se mit à fredonner :

L'amore si fa per videre,
l'amore si fa per videre,
solo per videre.
Oggi te, domani un' altra [2] !

Elias se disait en riant : « Cet homme-là est fou ! » Mais il s'amusait ; et les paroles de l'abbé Porcheddu le frappaient, lui apportaient un souffle de vie, un désir de chanter, d'être gai, de s'ébattre.

Après déjeuner, l'abbé Porcheddu, le prieur, Elias et quelques autres s'en allaient volontiers sous l'ombrage des bois, dans le repos métallique de l'après-midi. Les montagnes pittoresques de Lula se profilaient devant eux, nettes et bleuâtres sur le ciel pur ; tout se taisait, et, dans le lointain, parmi le vert de la lande, les

[1] Cri pour appeler les chiens.

[2] « On fait l'amour pour rire, — on fait l'amour pour rire, — rien que pour rire. — Aujourd'hui toi, demain une autre ! »

chevaux couraient agiles, se poursuivaient avec de rapides évolutions. Cela ressemblait à un tableau. Dans cette solitude, les promeneurs causaient sérieusement, racontaient leur passé plus ou moins accidenté, les légendes de l'église, des historiettes de femmes, des aventures épiques arrivées aux Sardes du temps jadis. Souvent, la conversation était interrompue par une roulade ou par un sifflement de l'abbé Porcheddu ; et même, quelquefois, M. le chapelain se mettait brusquement à bondir et à faire des gambades, ou encore il chantait ses libres chansonnettes en les accompagnant d'une mimique grotesque.

Un jour, l'avant-veille de la fête, ils étaient justement assis à l'ombre d'un bouquet d'énormes lentisques, et Elias finissait de raconter comment un détenu, son compagnon, avait bâtonné un argousin parce que celui-ci refusait dédaigneusement l'invitation de boire avec certains prisonniers, lorsqu'on entendit un coup de sifflet aigu, tremblé, qui vint comme une flèche du côté de l'église. Elias bondit en criant :

— C'est mon frère Pietro qui siffle !

— Eh bien ! dit l'abbé Porcheddu, si c'est ton frère Pietro, vous aurez le temps de vous voir. Tu t'émeus pour cela ?

— Mon père aussi doit être arrivé, reprit Elias, qui effectivement paraissait ému ; et il amène la fiancée de Pietro. Allons, allons...

— Puisqu'il en est ainsi, allons ! dit le prieur. Il faut les recevoir honorablement. Berte Portolu est un bon parent de saint François. Et puis, Maria Maddalena Scada est une belle fille.

— Une belle fille ? s'écria l'abbé Porcheddu. Alors, dépêchons-nous !

Elias arrêta sur le prêtre ses yeux profonds qui, dans la tranquillité verte de la lande, paraissaient encore plus verdâtres que d'habitude. Mais l'abbé Porcheddu soutint ce regard ; et il se mit à rire, et il fredonna sa chanson favorite :

L'amore si fa per ridere,
solo per ridere,
solo per ridere...

Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'église par un petit sentier à peine tracé au milieu des maquis et des buissons, dans l'herbe odorante, le sifflet se répétait, de plus en plus voisin et insistant. Elias ne s'était pas trompé. On rencontra près du puits, Zio Portolu, Pietro et, entre les deux hommes, la lumineuse figure de Maria Maddalena. Elias reçut un coup au cœur. L'abbé Porcheddu fit claquer sa langue contre

son palais et garda le silence, n'ayant pas de mots pour exprimer son admiration ; et, certes, il prétendait s'y connaître.

Maddalena n'était pas très grande ; elle n'était pas très belle non plus ; mais elle plaisait beaucoup, avec sa taille svelte, sa fine carnation d'un brun rosé, ses yeux brillants sous d'épais sourcils, et une bouche admirable. Son corsage d'un rouge flamboyant, ouvert sur la chemise très blanche, son mouchoir de cou fleuri d'orchidées et de roses, la rendaient éblouissante. Encadrée par les grossières figures de Pietro et de Zio Portolu, elle semblait être la grâce au milieu de la force sauvage. De près, ses yeux luisants, aux larges paupières, aux longs cils, un peu obliques, un peu volupteux, mi-clos, fascinaient, au sens propre du terme.

— Soyez les bienvenus, dit Elias en s'avançant et en touchant la main de Maddalena. Est-ce que vous êtes arrivés depuis longtemps ? On ne vous attendait que demain.

— Aujourd'hui ou demain, c'est la même chose, répondit Zio Portolu. Salut à tous, salut au prieur, salut à ce petit prêtre rubicond ! Car, Dieu l'assiste ! on voit bien que c'est un prêtre, quoiqu'il soit en culotte.

— Eh ! l'abbé, avez-vous entendu ?

— Avec ou sans culotte, nous sommes tous des hommes ! répliqua l'autre, un peu piqué.

Puis, l'abbé se tourna vers Maddalena et lui fit ses compliments.

— Prends garde à toi ! dit Elias à la jeune fille, avec un sourire. L'abbé Porcheddu est terrible.

— Pas plus qu'Elias ! riposta vivement le petit abbé.

— Oh, oh ! fit Maddalena avec un rire aimable ; je ne crains personne.

Et Zio Portolu :

— Non, ma fille, non, ma tourterelle, ne crains personne, n'aie peur de personne ! Zio Portolu est là ; et, si sa seule présence ne suffisait pas à te protéger, il y a aussi sa *leppa*.

Et, dégainant la *leppa*, — un long couteau qu'il portait enfilé à sa ceinture, — il la brandit en l'air. L'abbé Porcheddu recula en étendant ses mains devant lui, avec un geste comique de feinte terreur.

— Mais, s'écria-t-il, cet homme-là, c'est Mahomet ! Ce couteau, c'est un cimeterre ! *Allargaribus* [1] !

— Que voulez-vous ? dit Zio Portolu, en remettant la *leppa* à sa place. Cette jeunesse, cette

[1] Barbarisme plaisant pour signifier : « Au large ! Éloignons-nous ! »

tourterelle m'a été confiée par sa mère, une tourterelle veuve. « Arrita Scada, lui ai-je dit, tu peux être tranquille. Entre mes mains, ta tourterelle ne court aucun risque. Je la défendrai même contre mon fils, même contre mon Pietro au cœur d'or, et à plus forte raison contre les milans et les vautours. »

Zio Portolu ne parlait pas pour plaisanter ; et, de temps à autre, il jetait à la jeune fille des regards de sauvage affection.

— Puisqu'il en est ainsi, fit observer l'abbé Porcheddu, nous nous tiendrons sur nos gardes. Et maintenant, allons boire.

— Oui, allons boire, brave abbé Porcheddu. Qui ne boit pas n'est pas un homme, n'est pas même un prêtre !

Ils se mirent en chemin. Zia Annedda les attendait dans la *cumbissia* avec ses cafetières, ses carafes et ses paniers de gâteaux. Maddalena et son cortège firent irruption dans la *cumbissia*, riant et bavardant ; bientôt, ce fut une confusion de voix et de rires, un tintement de verres et de tasses. On entendait Zio Portolu raconter qu'il avait fait tout le voyage avec la brebis, naguère promise à saint François, liée sur la croupe de son cheval.

— C'était ma plus belle brebis ! disait-il au

prieur. Une laine longue comme ça ! Eh ! eh ! Zio Portolu n'est pas avare.

— Va-t'en au diable ! lui répondait le prieur. Ne vois-tu pas que c'est une brebis chenue, vieille comme toi-même ?

— Chenu, c'est toi qui l'es, Antoni Carta ! Et si tu m'insultes encore, je t'embroche avec ma *leppa !*

L'abbé Porcheddu tenait son verre haut, la tête un peu inclinée sur l'épaule, les yeux caressants tournés vers Maddalena et vers les jolies filles du prieur. Et il fredonnait :

— Sulla poppa del mio brik
Buoni sigari fumando,
Col bicchiere facendo trik,
Bevo rum di contrabbando [1].

— Ha ! ha ! ha ! riaient les femmes.

Elias seul se taisait. Assis sur l'une des nombreuses selles éparses dans la *cumbissia,* il dégustait son vin à petites gorgées, tour à tour baissant et relevant la tête. Et, chaque fois qu'il la relevait, ses yeux rencontraient les yeux riants de Maddalena, assise en face de lui à

[1] « Sur la poupe de mon brick, — en fumant de bons cigares, — en faisant *trik* avec mon verre, — je bois du rhum de contrebande. »

peu de distance : et ces yeux obliques, pleins de feu, lui pénétraient l'âme. Il éprouvait une sorte d'ivresse, un relâchement de tous ses nerfs, un plaisir presque physique, chaque fois qu'il la regardait. Les voix, les bavardages, les rires, les chansonnettes de l'abbé Porcheddu, les exclamations des femmes lui arrivaient comme de très loin ; il lui semblait qu'il écoutait d'un lieu écarté, sans prendre part à l'amusement des autres. Mais, tout à coup, quelqu'un, en lui adressant la parole, le fit revenir à lui-même. Il s'éveilla comme d'un rêve, devint sombre, se leva et sortit rapidement.

— Où vas-tu, Elias ? lui cria Pietro, qui le rejoignit.

— Je vais voir les chevaux, répondit-il avec rudesse. Laisse-moi !

— On a pris soin des chevaux... Pourquoi es-tu de mauvaise humeur, Elias ? Il te déplaît que Maddelena soit venue ?

— Quelle idée ! Pourquoi me dis-tu cela ? demanda Elias, les yeux fixés sur Pietro.

— J'avais cru remarquer que tu la boudais... J'ai peur qu'elle ne te plaise pas. Serait-il vrai, mon frère ?

— Tu es fou ! Vous êtes tous fous !... Et elle aussi, avec sa sagesse tant vantée ! Elle rit trop !

Pietro ne s'offensa pas. D'ailleurs, tout le monde à la maison traitait Elias comme un enfant ou plutôt comme un malade, craignait de lui causer un déplaisir et le contentait dans ses moindres fantaisies.

A ce moment-là encore, Pietro, s'apercevant que son frère désirait être seul, retourna près de sa fiancée.

« Ils sont tous fous ! se disait Elias, en errant çà et là dans la lande. Mais moi-même ? Ah ! elle est la fiancée de mon frère ; et je suis assez fou pour la regarder ! »

Il resta toute la soirée dehors.

— Où peut bien être Elias ? demandait de temps à autre Zia Annedda, en promenant les yeux autour d'elle avec inquiétude. Où peut-il être allé, ce garçon, que Dieu bénisse ! Va donc le chercher, Pietro.

Mais Pietro ne s'occupait que de Maddalena, laquelle, à parler franc, ne semblait pas être fort amoureuse de lui, ou du moins n'en laissait rien paraître, peut-être pour conserver l'attitude digne que lui avait conseillée sa mère.

— J'y vais, j'y vais, répondait-il.

Mais il ne bougeait pas. Lorsque vint l'heure du souper :

— Où peut bien être Elias ? répéta encore Zia

Annedda. Portolu, va donc voir un peu où est ton fils.

Zio Berte faisait rôtir un agneau entier, embroché sur une longue broche de bois. Il se vantait que personne au monde ne savait mieux que lui rôtir un agneau ou un porcelet.

— J'irai tout à l'heure, j'irai tout à l'heure ! répondit-il à sa femme. Laisse-moi d'abord régler mes comptes avec ce jeune animal.

— L'agneau est rôti, Berte. Va chercher ton fils.

— Non, l'agneau n'est pas rôti, ma petite femme. Est-ce que tu t'y connais, toi ? Est-ce que tu prétends donner des conseils sur ce point aussi à Berte Portolu ? D'ailleurs, laisse les enfants s'amuser. C'est de leur âge.

Mais elle insistait, et Zio Portolu se disposait à partir, lorsque Elias rentra. Il avait les yeux brillants, le visage allumé ; il était très beau. Tous le regardèrent ; et Zia Annedda poussa un soupir, et Zio Berte se mit à rire de plaisir en reconnaissant qu'Elias était un peu ivre. Mais Elias ne vit que les yeux obliques et ardents de Maddalena, et il eut envie de pleurer comme un enfant.

« Elle est folle ! pensa-t-il. Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? Pourquoi ne me laisse-t-elle

pas en paix ? Je le dirai à Pietro, je le dirai à tout le monde. Car enfin, si elle ne l'aime pas, pourquoi le trompe-t-elle ?... Elle est folle, elle est folle... Mais je suis fou, moi aussi. Non, je ne dois pas la regarder ; je dois plutôt m'arracher le cœur... Je vais m'en aller, m'en aller là-bas, près de Paska, la fille du prieur, et je lui ferai la cour... »

En effet, il s'approcha de l'autre foyer et dit :

— Paska, tu es la plus belle parente de saint François !

— Et toi, tu es son plus beau parent ! repartit vivement la jeune fille, très affairée autour d'une chaudière.

Elias s'assit à côté d'elle et la regarda avec une intensité étrange. Elle riait, toute contente ; mais lui, dans son cœur, il se sentait mourir.

Du fond de la *cumbissia*, Maddalena les observait ; et, de temps à autre, elle baissait ses larges paupières, ses longs cils ; et alors, elle ressemblait à une Madone de style ancien, mélancolique et résignée. Lorsque le souper fut servi, Zio Berte rappela Elias.

— Non ; je reste ici, répondit le jeune homme. La plus belle parente de saint François m'invite à son foyer.

— Reviens, et tout de suite ! cria Zio Portolu.

Personne ne t'a invité ; mais, quand même on t'aurai invité, je ne te permettrais pas d'accepter l'invitation. Si tu ne reviens pas de bon gré, ton père saura te faire revenir de force !

Elias se leva aussitôt et revint ; mais il ne voulut ni manger ni boire, et il répondait avec mauvaise humeur, quand on lui adressait la parole.

— Pourquoi es-tu de mauvaise humeur ? lui demanda Maddalena d'un air affable, au moment où l'on finissait de souper. Parce que nous t'avons obligé à quitter le foyer du prieur ? Eh bien, va, retournes-y, sois content !

— Et si j'y retournais ? répliqua-t-il avec rudesse. Qu'est-ce que cela pourrait te faire ?

— Oh ! rien du tout, déclara-t-elle avec une raideur subite.

Et elle regarda Pietro, lui sourit, ne fit plus attention qu'à lui seul.

Elias se leva brusquement, s'éloigna ; mais, au lieu de s'arrêter devant le foyer du prieur, il sortit de nouveau et s'assit dans la cour. Il éprouvait une angoisse trouble et fébrile, un désir de se mordre les poings, de crier, de se jeter par terre et de fondre en larmes. Et néanmoins, dans l'ivresse du vin et de la passion, il gardait encore la conscience de lui-même et il se

disait : « Je me suis amouraché d'elle. Pourquoi me suis-je amouraché d'elle ? O bon saint François, venez à mon aide, venez à mon aide ! Je suis un fou, mon bon saint François ; mais je suis si malheureux ! »

Les *cumbissias* envoyaient au dehors, vibrant dans la nuit tiède et pure, des bruits confus de voix et de chants, de cris et de rires. Elias distinguait la voix de son père, le sifflotement de l'abbé Porcheddu, le rire de Maddalena ; et, au milieu de toute cette fête, il se sentait triste, désespéré comme un enfant qui se verrait seul et perdu dans la sauvage solitude nocturne de la lande.

III

Les bruits s'éteignirent lentement, et tout fut silence dans cette espèce de clan endormi. Elias rentra et se coucha à côté de Pietro, sur la même botte d'herbe, qui exhalait un âcre parfum végétal. Par toute la *cumbissia* étaient éparses des couches d'herbe ; quelques feux brillaient encore, éclaboussant de mobiles clartés rougeâtres cette vaste scène muette. On voyait apparaître, puis disparaître une longue barbe, un vêtement laineux, un visage de femme, une selle, un chien accroupi devant un foyer, un fusil pendu à la muraille. Elias ne pouvait dormir : il croyait entendre la respiration de Maddalena, couchée entre Zia Annedda et Zio Portolu ; et il continuait à éprouver des désirs qui le mettaient au désespoir, à ruminer des pensées étranges.

« Non, ne crains rien, mon frère ! disait-il mentalement à Pietro. Alors même qu'elle viendrait se jeter entre mes bras, je la repousserais. Je ne veux pas d'elle, car elle t'appartient. Si elle appartenait à un autre, je la lui ravirais, dût-il m'en coûter de retourner *là-bas*. Mais elle t'ap-

partient. Dors tranquille, mon frère. Moi aussi, je prendrai femme, bientôt, le plus tôt possible. Je demanderai Paska, la fille du prieur. »

Puis, il se disait à lui-même :

« En vérité, je suis fou. Qu'ai-je besoin de prendre femme ? Qu'ai-je besoin de penser aux femmes ? Ne peut-on vivre sans les femmes ? N'ai-je pas vécu trois années sans même en voir une ? Apparemment, c'est la raison pour laquelle, aussitôt après mon retour, je me suis amouraché de la première que j'ai vue. Mais je suis fou. Je ne veux plus m'occuper des femmes, qui font que l'on devient fou. Je veux dormir. »

Cependant, il ne pouvait dormir ; il se tournait et se retournait sans cesse. Il passa ainsi la nuit presque entière ; et il n'en fut pas moins l'un des premiers à s'éveiller. Par la petite fenêtre ouverte sur un fond d'argent, l'humide fraîcheur de l'aube pénétrait dans la salle. Déjà Zia Annedda et Maddalena préparaient le café, encore engourdies par le sommeil. Elias se souleva sur sa couche, pâle comme un cadavre, les cheveux en désordre et la gorge serrée.

— Bonjour..., lui dit la jeune fille en souriant. Mais regardez donc, Zia Annedda : votre fils a sur le visage la couleur de la cire. Donnez-lui vite une tasse de café.

— Est-ce que tu es malade, mon enfant ?

— Je crois que je me suis enrhumé, répondit-il en toussant, d'une voix rauque. Donnez-moi à boire. Où est notre cruche ?

Il chercha et prit la cruche, but avidement. Maddalena le regardait toujours, et elle riait.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda-t-il en déposant la cruche. Parce que je bois sitôt levé ? Cela signifie que je me suis enivré hier soir. Eh bien, quoi ? Le vin est fait pour les hommes.

— Mais toi, tu n'es pas un homme, intervint Zio Portolu, qui avait déjà bu l'eau-de-vie. Tu es une bamboche de fromage frais. Il suffit qu'une petite femme te souffle dessus, pff..., et te voilà terrassé, mort, anéanti !

— Soit ! répliqua Elias, piqué. Il suffit qu'une petite femme me souffle dessus, et me voilà mort. Mais je vous prie tous de me laisser en paix.

— Oh ! quelle mauvaise humeur terrible ! s'écria Maddalena. Est-ce ma présence qui en est la cause ?

— Oui, justement ; c'est ta présence qui en est la cause.

— La tourterelle ! protesta Zio Portolu en élargissant les bras. La tourterelle qui égaie tous les lieux par où elle passe ! Et mon fils,

une bamboche aux yeux de chat, dit qu'elle le met de mauvaise humeur ? Allons, allons, fais-moi le plaisir de déguerpir, enfant du diable ! Si tu es de mauvaise humeur, va te pendre. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que jamais tu n'amèneras à Zio Portolu une autre rose comme celle-ci, pour égayer sa maison !

Ces paroles firent au cœur d'Elias une cruelle blessure ; car elles lui rappelèrent soudain que, d'ici à quelques semaines, Maddalena viendrait habiter leur maison comme épouse de Pietro. Ce serait pour lui un grand martyre. Non, il ne pourrait pas s'y résigner.

— Bois ton café, mon enfant, lui dit Zia Annedda. Prends ce biscuit et sois gai, puisque nous sommes à la fête. Si nous étions tristes, saint François s'en offenserait.

— Mais je suis gai, maman ; je suis gai comme un oiseau.

Et, se tournant vers le foyer du prieur :

— Ohé ! s'écria-t-il, bonjour, Pâque fleurie[1].

Après cette petite scène, il ne se passa plus rien d'intéressant, ni ce jour-là, ni le lendemain, au foyer des Portolu.

Dès la veille de la fête, beaucoup de gens

[1] Jeu de mots intraduisible sur le nom de la jeune fille, *Paska.*

arrivèrent de Nuoro et des villages voisins. De Lula, notamment, par le sentier raide, creusé dans la montagne entre les buissons de genêt fleuri, des femmes descendaient en longues files, étrangement vêtues, la tête allongée à l'excès par une coiffe recouverte d'un grand foulard à franges, avec des cottes d'orbace [1] très pesantes et très courtes, avec de longs rosaires dont les grains étaient reliés par de bizarres ornements d'argent [2].

Les Portolu eurent des hôtes nombreux ; ce qui fit que, pendant toute la journée, Elias et Pietro furent entraînés de côté et d'autre par les jeunes gens de Nuoro venus à la fête. Ils s'enivrèrent tous jusqu'à perdre la raison, chantèrent, dansèrent, hurlèrent. Par instants, on aurait cru Elias tombé en démence ; il riait jusqu'à en devenir violet, avec ses yeux verts, et il poussait des cris de joie extravagants, des *uaih !* longs, gutturaux, trillés, qui ressemblaient aux appels de bataille jetés par quelque guerrier barbare.

[1] L'orbace est une grosse étoffe de laine, une espèce de bure filée et tissée par les femmes sardes.

[2] La monture des rosaires est souvent d'une originalité singulière ; les grains sont reliés les uns aux autres par des cœurs, des croix, de petites médailles où sont gravées des figurines primitives représentant des saints, etc.

De temps en temps, Maddalena, qui aidait Zia Annedda à préparer les repas, à servir le vin et à verser le café pour les hôtes, regardait Elias de travers et murmurait :

— Il est très gai, votre fils, Zia Annedda. Voyez comme il est rouge, comme il rit !

Zia Annedda regardait Elias, et elle soupirait, et elle sentait une épine dans son cœur. Dès qu'elle eut un moment de loisir, elle vint à l'église et se mit en prière.

— Ah ! *santu Franziscu meu*, mon cher saint François, retirez-moi cette épine du cœur. Mon fils Elias est en train de reprendre la mauvaise route : voilà qu'il s'enivre, qu'il se dévergonde, qu'il n'est plus le même. Et il avait l'air si bon, à son retour ! Il promettait tant de choses ! Ayez pitié de nous, saint François, mon cher petit saint François ! Faites qu'il rentre dans la voie droite ; convertissez-le ; détachez-le des vices, des mauvais compagnons, des choses du siècle ! O saint François, mon petit frère, faites-moi cette grâce !

Sévère, presque farouche, le grand Saint écoutait, du haut de son autel rustiquement orné avec de flamboyantes roses des quatre saisons. Et il parut avoir exaucé miraculeusement la prière de Zia Annedda : en effet, ce même soir,

pendant le souper, Elias exprima une idée à lui. On parlait de l'abbé Porcheddu, dont les uns critiquaient la conduite et dont les autres faisaient des gorges chaudes. Elias, encore ivre, mais pas trop, prit la défense de son ami ; et il déclara, en manière de conclusion :

— Au surplus, aboyez tant que vous voudrez, chiens galeux ; déchirez-le à belles dents. Il se fiche de vous, il est plus heureux que le pape... Et moi aussi, je me ferai prêtre !

Tout le monde se mit à rire. Elias insista :

— Pourquoi riez-vous, gueux, claquedents, chiens pelés, brutes ! Car vous n'êtes pas autre chose. Eh bien ! oui, je me ferai prêtre. Et que faut-il pour cela ? Le latin, je sais le lire. Et j'espère que je vous porterai le viatique à tous, que je vous enterrerai tous morts de faim !

— Et moi aussi, frère ? demanda Pietro.

— Oui, toi aussi !

— Et moi aussi ? demanda Maddalena.

— Oui, toi aussi ! vociféra Elias furieux. Et pourquoi pas ? Est-ce parce que tu es une femme ? Mais, à mes yeux, les hommes et les femmes se valent. Que dis-je ? les femmes valent encore moins que les hommes.

— Tout cela ne signifie rien, dit Zio Portolu, qui écoutait avec une singulière avidité les

paroles d'Elias. Revenons à la question. Donc, tu te feras prêtre ?

— M'est avis que oui ! répéta Elias en se versant à boire. Buvez ! Buvez ! Emplissez les verres et trinquons !

Les verres furent emplis jusqu'au bord.

— Doucement, doucement ! insista Zio Portolu, au milieu de l'allégresse générale. Raisonnons, avant de boire !

— Qui ne boit pas n'est pas un homme, père ! dit Pietro, répétant l'axiome qu'il avait tant de fois entendu sortir des lèvres paternelles.

Alors le père se fâcha pour tout de bon et hurla :

— Mais les bêtes mêmes raisonnent, fils du diable ! Quant à toi, respecte ton père, et rends grâce à la présence de ces amis et de cette tourterelle : s'ils n'étaient pas là, je te donnerais autant de soufflets que tu as de cheveux sur la tête !

— Oh ! oh ! Zio Portolu, vous allez trop loin ! Parler ainsi à un fiancé ! dit la jeune fille.

— Ma chère Maddalena, je suis mort, si tu ne viens à mon aide ! cria Pietro en riant.

— Va donc à son aide, ma tourterelle ! répliqua ironiquement Zio Portolu.

Et de nouveau il se tourna vers Elias, lui demanda s'il avait parlé sérieusement. Mais Elias buvait, riait, faisait du tapage ; il ne répondit pas à ce qu'on lui demandait, et déjà l'annonce de son étrange dessein s'était perdue parmi la bruyante gaieté des convives.

Toutefois, quelqu'un en avait accueilli la nouvelle avec un cœur tremblant : c'était Zia Annedda. Elle se taisait, un peu par décorum, un peu parce qu'elle ne réussissait pas à bien saisir tout ce que l'on disait ; mais elle regardait autour d'elle avec des yeux attentifs. Maddalena se penchait de temps à autre vers la sourde pour lui répéter à l'oreille telle ou telle chose ; et Zia Annedda approuvait de la tête, avec un sourire. « Ah ! si Elias avait parlé sérieusement ! Mais cela était-il possible ? Un si grand miracle ! Pourtant, saint François avait la puissance de faire ce miracle-là, et beaucoup d'autres aussi... Elias était jeune encore, il pouvait étudier, il pouvait réussir. Cette voie, la voie du Seigneur, était véritablement la sienne : car, s'il restait dans le monde, il était un jeune homme perdu. » Ainsi pensait Zia Annedda, parce qu'elle connaissait bien son fils.

Aussitôt qu'elle put disposer d'un instant, elle retourna à l'église pour remercier le Saint de

l'idée qui était subitement venue à Elias. Il faisait nuit ; les lampes oscillaient devant l'autel, répandant des ombres et des clartés vacillantes sous la nef déserte. Le grand Saint, obscur et farouche, semblait assoupi parmi ses roses des quatre saisons. En entrant, Zia Annedda s'agenouilla ; puis, elle alla s'asseoir au fond de l'église et se mit à prier. Sa pensée était toujours occupée d'Elias ; il lui semblait que déjà elle voyait son fils prêtre, que déjà elle recevait les dons de froment, les petites amphores de vin[1] bouchées avec des fleurs, les tourtes et les *gattos*[2] dont les amis feraient présent au nouvel abbé.

Tandis qu'elle priait et songeait ainsi, elle vit entrer Maddalena. La jeune fille s'approcha et s'assit à côté de la vieille femme.

— Ah ! vous êtes ici ? dit-elle tout bas à Zia Annedda. Nous commencions à être en peine de vous. Mais j'ai pensé tout de suite que je vous trouverais à l'église.

— Je vous rejoindrai dans un instant.

— Alors, je reste avec vous.

[1] Lors d'un mariage ou d'une première messe, ou dans quelques autres circonstances solennelles, c'est l'usage, à Nuoro, d'offrir en présent de petites corbeilles de blé avec des bouteilles de vin qui ont la forme des amphores.

[2] Friandise nuoraise qui se fait avec des amandes, du sucre et du miel.

Elles se turent. De la cour arrivaient des bruits confus, des chants et des mélodies plaintives qui vibraient dans la nuit pure. Une harmonieuse voix de ténor chantait au loin, peut-être sur la lande, parmi d'autres voix qui l'accompagnaient en chœur, avec la triste cadence qu'ont toujours les chants de Nuoro. Ce chœur lointain, cette voix sonore où paraissait pleurer la solennelle tristesse de la lande, de la nuit, de la solitude, montaient et se répandaient à travers les rumeurs de la foule, emplissaient l'air de rêves mélancoliques.

Maddalena écoutait, envahie par un profond sentiment de désolation. Tour à tour, il lui semblait qu'elle reconnaissait, puis qu'elle ne reconnaissait plus cette voix. Était-ce Pietro ? Était-ce Elias ? Elle n'en savait rien ; non, elle n'en savait rien ; mais cette voix et ce chant en chœur, exhalés dans la nuit, lui donnaient une fiévreuse ivresse de chagrin maladif. Et Zia Annedda continuait à songer, continuait à prier, sans s'apercevoir que Maddalena frémissait et palpitait à côté d'elle comme un oiseau pris de passion.

Mais, tout à coup, les pensées des deux femmes suspendirent leur cours : un homme entrait et s'avançait vers l'autel, d'un pas incertain.

C'était celui qui occupait toute leur âme : Elias. Il s'agenouilla sur les degrés de l'autel, avec son bonnet jeté sur l'épaule droite, et il se mit à se frapper la poitrine et le front, à gémir sourdement. La rougeâtre et mobile clarté de la lampe oscillante l'illuminait d'en haut et faisait luire ses cheveux. Il ne croyait pas être vu, et, dans sa ferveur douloureuse, il continuait à gémir, à se frapper le front et la poitrine.

Les deux femmes l'observaient, retenant leur souffle ; et Zia Annedda se sentait presque heureuse de la douleur de son fils. « Il se repent de s'être enivré, pensait-elle ; il prend de bonnes résolutions. Soyez béni, saint François, mon cher petit saint François ! » Puis, s'adressant tout bas à Maddalena :

— Viens, dit-elle. Sortons. Il pourrait nous voir, et il aurait honte.

Elle emmena la jeune fille hors de l'église.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda celle-ci, troublée.

— Il se repent de la débauche qu'il a faite. Il est très pieux, ma fille.

— Ah !

— Parfois, il est emporté ; mais, ma fille, c'est un jeune homme qui a de la conscience. Oui, oui, beaucoup de conscience !

— Ah !

— Oui, ma fille, beaucoup de conscience. Il peut se trouver induit en tentation : car tu sais que le diable nous guette sans cesse ; mais il sait le combattre, et il mourrait plutôt que de commettre un péché mortel. Parfois, la tentation réussit à le vaincre en de petites choses, comme aujourd'hui, par exemple : tu as vu qu'il s'est enivré, qu'il a dit de mauvaises paroles. Mais, ensuite, il éprouve un repentir amer.

— Ah ! dit encore une fois Maddalena.

Et, sans savoir pourquoi, la jeune fille sentit ses paupières se mouiller de larmes brûlantes.

Les deux femmes traversèrent la cour et rentrèrent dans la *cumbissia*. Zio Portolu, Pietro et leurs amis étaient réunis autour du foyer. Les uns chantaient, les autres jouaient, assis par terre. Maddalena, plus sérieuse et plus grave que de coutume, alla s'asseoir un peu à l'écart, près de la fenêtre, dans l'ombre.

Au bout de quelques instants, Pietro s'approcha d'elle et l'enveloppa d'un regard amoureux.

— Tu es bien sérieuse, Maddalena, lui dit-il. Pour quel motif ? Est-ce que tu as vu Elias ? Est-ce qu'il t'a dit quelque chose ?

— Non ; je ne l'ai pas vu.

— Il est d'exécrable humeur. Laisse-le dire, tu sais ; ne prends pas garde à ses paroles. Il traite ainsi tout le monde.

— Mais qu'est-ce que cela peut me faire ? répliqua-t-elle avec vivacité. D'ailleurs, il ne m'a rien dit de mal.

— Et puis, tu es prudente, n'est-ce pas ? tu es prudente ? ajouta Pietro avec une voix pleine de caresses, en lui posant une main sur l'épaule.

— Laisse-moi ! répondit-elle, de mauvaise grâce. Va-t'en jouer !

— Non, Maddalena ; je reste ici.

— Va-t'en !

— Non.

— Zio Portolu, dites à votre fils qu'il retourne jouer.

— Pietro, mon fils, laisse en paix la tourterelle... Viens ici, et tout de suite !... Veux-tu que je me lève ?

Pietro reprit sa place au foyer des Portolu.

— Eh ! eh ! le vieux renard sait se faire obéir ! dit une personne de l'assistance.

Maddalena se tourna complètement vers la fenêtre et regarda dehors, l'esprit très loin de la scène bruyante qui se passait derrière elle, les yeux perdus dans un rêve triste. La nuit était tiède et voilée ; la lune voguait vers le sud,

dans un lac d'immobiles vapeurs aux tons d'argent ; les buissons noirs de la lande, s'estompant sur des fonds cendrés, exhalaient des parfums sauvages.

Maddalena pensait à Elias. Et voilà que, pour la seconde fois, comme si la figure du jeune homme eût été évoquée par l'inconsciente suggestion de sa pensée, elle le vit apparaître devant elle, à l'improviste. Il passa sous la fenêtre, s'éloigna dans la vaporeuse clarté lunaire. « Où allait-il ? » Maddalena sentit les pleurs lui monter aux yeux ; un frisson lui traversa les entrailles et lui gonfla la gorge. Elle aurait voulu s'élancer par la fenêtre, courir après Elias, le saisir entre ses bras et l'étouffer dans la violence de son étreinte. Mais il disparut ; et elle dévora secrètement ses pleurs.

Elias avait prononcé son vœu ; il avait dit mentalement à Pietro : « Frère, tu peux dormir sans crainte ; elle t'appartient. Alors même qu'elle viendrait se jeter entre mes bras, je la repousserais. » Maintenant que les vapeurs du vin étaient dissipées, il se sentait fort ; et, même depuis la crise qui l'avait abattu aux pieds du Saint, il était presque gai. Tous les projets disparates qui, fermentant sous l'action de l'alcool et des regards de Maddalena, lui avaient tour-

billonné ce jour-là dans le cerveau, — l'idée de se faire prêtre, l'idée de demander en mariage la fille du prieur, — tout cela s'était évaporé avec l'ivresse. Maintenant, il se sentait calme et même un peu honteux de tout ce qu'il avait pensé et dit ce jour-là.

Il alla voir les chevaux, qui paissaient tranquillement au clair de lune ; il les fit boire ; puis il retourna vers l'église. « On partira demain, pensait-il ; et, après-demain, je regagnerai la bergerie. Je demeurerai des mois entiers hors de la ville, avec mon père, avec ce naïf Mattia, avec mes amis les pâtres. Quelle belle vie ! Lorsque je serai seul, là-bas, toutes les journées passées ici, toutes les extravagances d'à présent me paraîtront un rêve. Eh ! oui, les fêtes sont belles et les saints sont bons ; mais le vin, la société, les loisirs allument le sang ; et celui qui n'est pas sage, qui n'est pas très sage, peut commettre de grandes erreurs et être induit en tentation... Et maintenant, je vais me coucher et dormir : car, la nuit dernière, je n'ai pas reposé une minute. Et puis, demain... on partira ; et, après-demain, je serai loin, très loin... Quoi donc, Elias Portolu ? Est-ce que tu aurais peur de toi-même ?... Mais que vois-je ? Un homme couché sous ce buisson ?... Non, ce n'est pas un homme.

Qu'est-ce, alors ?... Oui, c'est un homme... Oh ! l'abbé Porcheddu !... »

Il se pencha, plein d'étonnement, et secoua le dormeur.

— Eh bien, eh bien, abbé Porcheddu ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi êtes-vous ici ? Ne savez-vous pas que l'air du soir peut vous faire du mal, et qu'il y a des couleuvres et des insectes dans l'herbe ?

Après maintes secousses vigoureuses, l'abbé Porcheddu s'éveilla, tout effaré ; il eut peine à reconnaître Elias, écarquilla les yeux à plusieurs reprises ; enfin, il réussit à reprendre ses esprits et à se remettre debout.

— Ah ! oui, j'étais sorti après le souper ; je voulais faire une petite promenade ; mais il me semble que je me suis endormi.

— Il me le semble aussi, à moi ! Si je ne vous avais point aperçu par hasard, qui sait combien de temps vous seriez resté sous ce buisson ? Et nous aurions été fort inquiets, en ne vous voyant pas revenir.

— Au moins, ne va pas t'imaginer que j'aie trop bu, mon cher. Non. L'envie de sortir m'était venue en voyant la lune, et je me suis assis à cette place... Tu ne sais pas que je fus poète, jadis ?

— Oh ! oh !

— Te plaît-il que nous nous asseyions un moment ? Regarde comme la nuit est belle !... Oui, je fus poète ; et j'ai même publié une poésie. Mais, comme c'était une poésie d'amour, qu'est-ce qu'a fait Monseigneur ? Il m'a envoyé dire que j'eusse à ne pas recommencer, parce que ça n'était pas convenable pour un prêtre.

— Et vous, qu'est-ce que vous avez fait, abbé Porcheddu ?...

— Moi, je n'ai pas recommencé... Je me doute bien, mon enfant, que tu m'as cru un peu fou...

— Oh ! abbé Porcheddu !

— Oui, fou. Mais je suis un fou qui ne fait de mal à personne et qui, à plus forte raison, ne s'en fait pas à lui-même. J'ai toujours su vivre ; j'ai toujours été jovial, mais prudent. Voilà pourquoi je n'ai pas recommencé ; mais j'ai gardé l'habitude de rêver, à mes heures... Regarde, mon enfant, comme la nuit est belle ! C'est une de ces nuits qui invitent à réfléchir, à faire un retour sur sa propre vie, à se repentir de ses mauvaises actions, à former de bons propos pour l'avenir... Tu es intelligent, Elias Portolu ; tu n'es pas un malheureux pâtre quelconque ; tu as étudié, tu as souffert ; et tu peux comprendre ces choses-là.

— C'est vrai, dit Elias d'une voix profonde.

L'abbé Porcheddu, la face levée, contemplait la lune. Elias leva aussi le visage et regarda le ciel ; il se sentait étrangement attendri.

— Oui, mon enfant, continua l'autre, toutes ces choses-là, tu les comprends. Je me suis rendu compte que tu es intelligent ; et tu regardes la lune, non pour savoir l'heure qu'il est, comme font tous les pâtres, mais avec un sentiment noble, solennel.

A vrai dire, Elias, malgré son intelligence, ne saisit pas très bien les dernières paroles de l'abbé.

— Toi aussi, ce me semble, tu es poète un tantinet, et tu pourrais composer des poésies d'amour...

— Oh ! pour ça, non, abbé Porcheddu !

L'abbé Porcheddu se tut quelques instants, recueilli, pensif. Elias regardait toujours la lune, en se demandant s'il saurait composer une poésie pour Maddalena... Oh ! grand Dieu ! Il s'oubliait donc, et le démon reprenait son empire !... Mais la voix de l'abbé Porcheddu se fit entendre, un peu grave, un peu tremblée, confidentielle et pourtant vibrante, dans ce grand silence de lune pâle, de lande déserte.

— Tu regardes la lune, Elias Portolu, et tu

penses à composer une poésie... C'est cela : j'ai bien deviné. Tu es amoureux.

— Abbé Porcheddu ! s'écria Elias frappé d'épouvante, en baissant la tête.

Et il eut la brusque sensation que l'homme qui était près de lui connaissait son douloureux secret ; et il rougit de honte et de colère. Il aurait voulu se jeter sur l'abbé Porcheddu et l'étrangler.

— Tu es amoureux de Maddalena... Eh ! ne rougis pas, ne te mets pas en colère, mon enfant. Je l'ai deviné ; mais ne t'épouvante pas, ne crois pas que tout le monde ait la même clairvoyance que l'abbé Porcheddu... D'ailleurs, qu'y a-t-il de honteux à l'aimer ? Elle est une femme et tu es un homme ; et, en tant qu'homme, tu es sujet aux passions humaines, aux tentations, comme dirait ta mère Zia Annedda. Ce qu'il y a de honteux, mon enfant, ce n'est pas d'éprouver la tentation, c'est de ne pas savoir la vaincre. Mais toi, tu sauras te vaincre. Maddalena...

— Parlez plus bas ! dit Elias.

— Maddalena doit être pour toi quelque chose de sacré. Quand tu la regardes, c'est comme si tu regardais une sainte. Tu l'as compris, n'est-ce pas ?

— Oui, je... je l'ai compris !... murmura Elias.

— Tu l'as compris. Fort bien. J'avais raison de dire que tu es intelligent. Voyons : pourquoi Dieu a-t-il créé le jour et la nuit ? Le jour, c'est pour donner facilité au démon de nous attaquer ; la nuit, c'est pour que nous puissions rentrer en nous-mêmes et vaincre nos tentations. Les nuits comme celle-ci sont faites spécialement pour cela ; car, durant ces nuits si calmes, au milieu du silence, nous devons réfléchir que la vie est brève, que la mort vient lorsqu'on y pense le moins, et que, de toute notre existence, nous ne porterons rien devant le Seigneur sauf nos bonnes œuvres, le devoir accompli, les tentations vaincues.

— Et la poésie, alors ? demanda Elias, en souriant à fleur de lèvres.

Il semblait heureux de taquiner l'abbé Porcheddu ; mais son accent trahissait l'émoi de son cœur.

— La poésie vraiment belle, c'est la voix de notre conscience quand elle nous dit que nous avons fait notre devoir. Eh ! eh ! qu'est-ce que tu penses de cela, Elias Portolu ?

— Je pense que vous avez raison.

— C'est parfait. Et maintenant, nous pouvons nous en aller. L'air commence à être

humide, et tu m'as dit qu'il y avait des couleuvres. Allons, donne-moi la main, aide-moi à me relever. Ah ! je n'ai plus vingt ans, pour sauter comme toi... Bravo ! Merci... Permets-moi de m'appuyer sur ton bras...

Il prit le bras d'Elias. Quelques minutes après, comme ils approchaient de l'église :

— Qu'est-ce que tu penses de l'abbé Porcheddu ? demanda-t-il au jeune homme. C'est un fou ; mais il a beau rentrer tard, boire, chanter, jeter le pain aux chiens, il n'est pas mauvais. La conscience, la conscience avant tout, Elias ! N'oublie jamais la conscience !... Oh ! qu'est-ce que j'aperçois là ? Une chose noire ? Regarde !... Serait-ce une couleuvre ?

— Non, c'est une racine.

— En nous voyant revenir ainsi, les gens croiront que je suis ivre. Mais je ne m'en soucie guère, puisque je ne le suis pas... Toi, mon enfant, crois-tu que je le suis ?

— Oh, non ! s'écria Elias avec vivacité.

— Bon. Alors, tu te rappelleras toujours mes paroles ?

— Oui, toujours.

— J'aime ta famille..., commença l'abbé Porcheddu.

Mais il regretta aussitôt ce qu'il venait de

dire, changea prestement de discours ; et, pendant l'heure entière qu'il passa encore avec Elias, il n'aborda plus aucun sujet intime. Le nom de Maddalena ne fut plus prononcé. Mais, à présent, Elias se sentait un autre homme : fort, calme, presque froid, décidé à lutter vaillamment contre lui-même.

Le lendemain matin, on partit. Déjà l'ancien prieur avait remis la bannière, la niche et les clefs au nouveau prieur, désigné la veille par le sort ; la prieuresse avait partagé le pain, le reste des provisions et la dernière chaudière de *filindeu*[1] entre les familles de la grande *cumbissia.* Les préparatifs pour le départ avaient commencé dès l'aube ; les chariots avaient été chargés, les chevaux sellés, les besaces emplies. On se mit en marche après la messe, et le nouveau prieur ferma la grande porte. Les maisonnettes, l'église, la lande redevinrent désertes, profilées sur le ciel bleu, sur le fond des montagnes pittoresques et solitaires.

Adieu ! Le hibou va reprendre son cri soutenu et cadencé, qui déchire le silence infini de la brousse. Dans les nuits qu'embaume le lentisque, dans les longs jours lumineux, il est le

[1] Espèce de soupe épaisse, qui peut aussi se manger froide.

roi de la solitude, il y commande seul ; et son cri mélancolique ressemble au frisson d'un rêve sauvage. Adieu ! Les chevaux trottent, galopent, descendent et montent par les gorges vertes de la montagne ; la bonne et fière tribu des *parents* et des dévots de saint François retourne à sa petite ville, là-bas, derrière les pentes fraîches de l'Orthobene ; elle retourne à son travail, à ses étables, à ses moissons d'argent qui ondulent comme des lacs parmi les arbres. La fête est finie.

Zio Portolu avait pris en croupe Zia Annedda, et Pietro avait pris sa fiancée. Cette fois, Elias chevauchait avec les premiers de la caravane ; et souvent il s'élançait au galop, lui aussi, les narines frémissantes et les yeux ardents, comme enivré par la brise tiède et chargée de senteurs forestières qui agitait les buissons fleuris et dont les fortes caresses le frappaient au visage. D'ailleurs il était sérieux ; il ne chantait pas, ne criait pas comme les autres, ne tournait pas même les yeux vers Paska, la fille de l'ex-prieur, quand il se trouvait auprès d'elle. Celle-ci ne manquait pas alors de lui envoyer un regard tendre, quoique timide. Mais il se disait : « Pourquoi tromperais-je quelqu'un, et surtout une jeune fille candide ? Non, je ne dois trom-

per personne, et moi encore moins que les autres ! » Il se rappelait les paroles de l'abbé Porcheddu et les bonnes résolutions prises la nuit précédente ; voilà pourquoi il ne faisait pas attention à Paska, s'éloignait de Maddalena, et, sans avoir la conscience nette de son dessein, tâchait de se fuir lui-même en se donnant l'ivresse innocente du galop sur un cheval fougueux.

Zio Portolu et Zia Annedda étaient montés sur la jument, que suivait le petit poulain. Pietro et Maddalena avaient un cheval très doux, mais un peu maigre et se fatiguant vite ; aussi étaient-ils les derniers, et Zio Portolu ne cessait d'avoir l'œil sur eux.

Vers midi, on arriva à l'Isalle, sous un bouquet de grands arbres, dans un site charmant ; et, selon l'usage, on mit pied à terre pour déjeuner, au milieu des roches tapissées de mousse fleurie, près de l'eau courante. Le campement fut bientôt installé ; les feux s'allumèrent, les broches tournèrent, le déjeuner fut servi. C'était un midi merveilleux ; le long du ruisseau, les oléandres dressaient dans l'air brûlant leurs hautes et larges touffes immobiles, éparses sur un fond de ciel métallique ; et, là-bas, parmi le vert intense de la vallée, les moissons resplen-

dissaient au soleil. La niche avec le petit saint François fut déposée à terre, sur un grand foulard étendu ; et, après le repas, hommes et femmes se pressèrent à l'entour, s'agenouillèrent, baisèrent la niche et y mirent leur offrande. Pietro vint avec Maddalena ; et, pour être vu par elle plutôt que pour faire acte de dévotion, il mit dans la niche une grosse offrande. Ensuite vint Zia Anneda ; ensuite Elias, qui s'attarda un peu, les yeux tournés vers le petit Saint, avec l'expression d'une ardente prière. Ah ! il sentait de nouveau que son âme s'égarait ; la chaleur, la torpeur de ce midi serein, le vin, la présence de Maddalena le torturaient cruellement. Mais le petit Saint écouta sa prière et lui donna le courage de s'éloigner, de se coucher près de l'eau, sous les oléandres, seul, seul et fort contre la tentation.

Dans le campement, les femmes babillaient, tout en prenant le café ou en s'apprêtant pour le départ ; les hommes chantaient ou tiraient à la cible. Elias entendait les coups de fusil tonner, parcourir la vallée, rebondir contre les échos, se répercuter plusieurs fois dans les lointains verts ; il percevait des voix assourdies dans le calme du jour, le gazouillement flûté d'un oiseau, le murmure de l'eau courante ; et

ses sens commençaient à s'apaiser dans la première douceur du sommeil, lorsqu'il vit en rêve une chose inattendue. Maddalena venait, descendant à la rivière pour se laver. A l'aspect d'Elias, elle ne se troublait pas ; au contraire, elle s'approchait de lui, se penchait sur lui... Ah ! c'était trop, c'était trop ! Les yeux de cette femme l'ensorcelaient, ardents, fatals. Certes, il n'oubliait pas son vœu : « O mon frère, alors même qu'elle viendrait se jeter entre mes bras, je la repousserais... » Mais il était en proie à une angoisse, à un délire qui le suffoquaient, l'aveuglaient ; il aurait voulu prendre la fuite, mais il ne pouvait bouger ; et elle était à côté de lui, et ses yeux mi-clos, ardents sous les larges paupières, et ses lèvres souriantes lui faisaient perdre la raison. Il murmurait : « Maddalena, mon amour... » Mais soudain il le regrettait ; et il gémissait de passion et de douleur : « Pietro, Pietro ! Mon frère, mon frère ! »

Il se réveilla, frémissant ; il était seul, et l'eau murmurait, et les oiseaux gazouillaient ; mais on n'entendait plus ni coups de fusil ni voix. Il se leva. « Combien de temps avait-il dormi ? » Il regarda le soleil ; le soleil déclinait. La caravane s'en était allée ; mais le cheval d'Elias était toujours là, sous la garde de deux pâtres

auxquels on avait donné les restes du déjeuner en récompense du laitage qu'ils avaient offert. Elias resta encore un moment avec eux ; puis il se remit en route.

Son cheval volait. La rapidité de la course et le désir de rejoindre ses compagnons le plus vite possible dissipèrent l'impression chaude, mais presque douloureuse, que lui avait laissée son rêve. Après une demi-heure de course, il aperçut Zio Portolu et Zia Annedda, Pietro et Maddalena, arrêtés sur leurs chevaux en haut d'une côte. « On l'attendait donc ? » Oui. Les autres étaient déjà loin.

— Eh bien ? leur cria-t-il du bas de la côte.

— Que le diable t'emporte ! lui répondit son père. Où t'es-tu attardé ? Donne ton cheval à Pietro : le sien est fourbu.

— Non, je ne le lui donnerai pas.

— Elias, mon fils, obéis à ton père ! intervint Zia Annedda.

— Non ! répéta Elias avec dépit. Vous m'avez laissé tout seul, comme une bête. Je ne donnerai pas mon cheval.

— Comme il te plaira, dit Pietro. Mais alors, prends Maddalena en croupe un bout de chemin. Nous ne pouvons plus aller ainsi.

« Ah ! qu'est-ce que tu viens de dire, mon

frère ! » s'écria intérieurement Elias. Et il se repentit de n'avoir pas donné son cheval. Mais il lui était impossible de refuser ce que Pietro lui demandait maintenant ; et il n'eut même pas la force de réprimer au fond de son cœur un mouvement de joie instinctive.

A la descente, lorsqu'il sentit le buste souple de Maddalena qui s'abandonnait un peu trop contre lui, le bras de Maddalena qui se serrait un peu trop autour de sa taille, il se rappela son rêve : car il croyait aux songes ; et il se tint sur ses gardes.

Portés par le cheval robuste, Elias et Maddalena, aux détours du chemin étroit, au fond des sentiers creux et abrités sous des buissons fleuris, se trouvaient parfois seuls quelques minutes, ne disant rien, enlacés l'un à l'autre, enveloppés dans leur triste amour. Il y eut un moment où Maddalena, faible et passionnée, ne put se vaincre.

— Elias, dit-elle d'une voix un peu tremblante, excuse-moi de te donner cet ennui...

— Oh ! dit-il en secouant la tête.

— L'an prochain, c'est ta femme, à toi, que tu prendras en croupe...

— Ma femme ?

— Oui : Paska... Et alors, tu seras content.

— Mais toi, est-ce que tu ne seras pas contente ?

— Moi, je serai morte...

— Morte ?... Oh ! Maddalena !

— Morte à la vie... à l'amour ! C'est cela que je voulais dire.

Non seulement sa voix tremblait ; mais sa main aussi tremblait, passée à la taille d'Elias ; mais toute sa personne tremblait, abandonnée contre les épaules du jeune homme. Et lui, il frémit tout entier, comme une corde qui se brise, et une ombre voila ses yeux : il éprouvait la même angoisse, la même ivresse qu'il avait éprouvées dans son rêve.

— Maddalena... ! soupira-t-il en lui serrant la main.

Mais il se raidit brusquement ; et, à voix haute :

— J'ai cru que tu allais tomber. Tiens-toi droite, bien en équilibre.

Dans son âme résonnaient, persistantes, impérieuses, les paroles de l'abbé Porcheddu ; et de nouveau son vœu lui résonna au cœur : « Sois tranquille, Pietro, mon frère ! Alors même qu'elle viendrait se jeter entre mes bras, je la repousserais ! »

Nuoro était proche, là-bas, sur la lisière de la

vallée qu'illuminait le soleil couchant. La caravane avait fait halte à mi-côte, sur les chevaux las et en sueur, pour attendre que les autres eussent rejoint : car il fallait rentrer au pays tous ensemble et faire trois fois à cheval le tour de la petite église du Rosario, dont la cloche carillonnait déjà, lointaine, argentine, pour saluer le retour du Saint.

BIBL. CENT. S. ET O. DE PRÊT

IV

C'ÉTAIT chose accomplie. Elias vivait enfin dans la solitude immense de la *tanca*, animée seulement par quelque cri, par quelque sifflet de pâtre, par les clochettes des moutons ou par le mugissement du bétail, bornée par les bois épais de chênes-lièges qui fermaient à l'horizon le ciel serein.

La *tanca* des Portolu avait été défrichée plusieurs années auparavant, et elle se déployait ouverte, spacieuse, battue par le soleil. Quelques chênes-lièges se dressaient encore, çà et là, parmi la verdure des herbages, des buissons, des ronces ; sur les pelouses humides, la végétation était molle, délicate, parfumée de thym et de menthe. Avec le printemps, qui déjà tirait à sa fin, les gras pâturages prenaient un ton chaud d'or vert ; les chardons épanouissaient leurs fleurs d'or et de violette, les églantiers balançaient leurs roses sauvages. L'herbe ne restait verdoyante que sous les arbres et dans les pacages humides. Quoique plate et déboisée, la

tanca avait des recoins secrets, des rochers et des maquis. Dans certains endroits, le ruisseau coulait entre des bouquets de sureaux où le soleil pénétrait à peine, formant de petits lacs verts et mystérieux, entourés et parsemés de roches contre lesquelles l'eau venait se précipiter et se briser en clapotant. Le long des rives, jusqu'à une certaine distance, la végétation se conservait tendre et fraîche ; la nuit, l'odeur des joncs et des menthes y était presque insupportable. Le troupeau des Portolu, suffisamment nombreux, pâturait à l'aise dans ce domaine ; les brebis semblaient énormes, avec leur épaisse toison emmêlée ; déjà les agneaux étaient grands et forts. On devait procéder à la tonte la semaine suivante.

Elias, dans ce lieu solitaire et sauvagement beau où il avait grandi, où s'était écoulée sa première jeunesse, éprouvait une sensation de bien-être physique. Chaque jour, il cherchait et retrouvait avec plaisir quelque coin écarté, quelque retraite de la *tanca*. Les deux chiens, — l'un gros et noir, avec des yeux farouches, assis fièrement sous l'arbre au pied duquel il était enchaîné ; l'autre petit, avec le poil roux et hirsute, ressemblant un peu à un marcassin, — avaient reconnu leur jeune maître ; et celui-

ci, en les caressant, avait presque pleuré. Outre les chiens, il y avait encore à la bergerie un gros chat noir ; il y avait un petit cochon apprivoisé, rempli de malice, avec des yeux vifs et doux qui avaient quelque chose d'humain ; il y avait un beau cabri blanc, qui servait de guide aux brebis et leur ouvrait allégrement la route, lorsqu'il fallait franchir un pas difficile ou traverser l'eau à gué. Ce cabri, quand il ne paissait point, se tenait toujours près de Mattia, était toujours sur ses talons, courait après lui, sautait sur lui, le couvrait de mille caresses. Il entrait dans la cabane, tourmentait le chat, jouait avec le petit cochon ou avec le petit chien, et dormait aux pieds de son maître. Bref, c'était un animal adorable.

La vie s'écoulait simple et primitive dans la bergerie des Portolu, fréquentée seulement par les pâtres des environs ou par des gens de passage. Les individus suspects, contumax ou autres, n'y venaient pas : Zio Portolu était un homme honnête et énergique ; Mattia était trop niais ; Elias n'avait aucune envie de renouer les relations qu'il avait eues autrefois ou de s'en faire de nouvelles.

A présent, le jeune homme aimait la solitude ; et, durant les premiers jours passés à la ber-

gerie, il fuyait même la société des siens, quand on n'avait pas besoin de son travail. Il errait de côté et d'autre ; et, lorsqu'il rencontrait des lieux qui lui rappelaient son enfance, il était pris d'émotion. Il s'attendrissait aisément, à propos de tout ; mais, sitôt apaisé le premier émoi instinctif de son âme, il s'irritait de ce qu'il croyait être une faiblesse ; d'autant plus que, si son frère et surtout si son père s'en apercevaient, ils se moquaient de lui.

— Hélas ! hélas ! Qu'es-tu maintenant, mon fils ? lui disait Zio Portolu. Tu es un homme de fromage frais. Pour la moindre chose, tu pâlis comme une femmelette. Ce qu'il faut, c'est être des hommes, des lions : ne s'émouvoir de rien, ne pas changer de visage, ne pas pleurer. Qu'est-ce qu'un homme qui pleure ? Une corne ! Vois ton frère Mattia. Ce n'est pas un aigle, et souvent il s'étonne sans raison ; mais, du moins, il ne change pas de couleur ; et puis, quelquefois, l'étonnement même est une astuce... Oh ! ne regarde pas ainsi ton frère : il est plus malin que toi.

Après ces petits sermons, fréquemment répétés, Elias prenait la résolution d'être malin, lui aussi ; mais certaines pensées, certains souvenirs, certaines sensations l'assaillaient si brusque-

ment qu'il n'était plus maître de lui-même; et il recommençait à s'attendrir, à enrager, à être honteux. Il avait emporté avec lui tous les livres qu'il possédait, et ce n'était guère : *la Semaine sainte*, quelques petits ouvrages pieux rapportés de « là-bas », la *Bataille de Bénévent*, des poésies sardes, une vieille *Botanique* illustrée. Il cacha ces livres dans un lieu sûr, bien abrité sous une roche, près d'un bosquet de sureaux qui était son endroit favori, lorsqu'il voulait se reposer. Mais ce n'était pas tout : Zio Portolu et Mattia (ce dernier savait lire) avaient aussi leur bibliothèque : *I reali di Francia*, et *Guerino detto il Meschino*, et les *Fioretti* de saint François. Que de fois Mattia les avait lus, ces livres, et pour lui-même, et pour son père, et pour leurs amis les pâtres ! Et quelle impression enfantine éprouvaient ces hommes rudes, qui prétendaient rester insensibles à toute autre chose, chaque fois qu'ils lisaient ou qu'ils écoutaient les aventures de *Guerino* et les légendes des *Fioretti !*

Le livre préféré d'Elias était la *Semaine sainte*. Déjà il savait par cœur les Évangiles, et il les lisait presque couramment, même en latin. Il s'en allait dans son bosquet de sureaux, à la fraîcheur, à l'ombre embaumée par les joncs,

près de l'eau murmurante ; et il relisait la divine parole. A cette heure-là, les besognes de la bergerie étaient achevées ; Mattia trottait vers Nuoro, sur la jument suivie de son poulain, avec la sacoche pleine de fromage frais et de recuite[1] ; Zio Portolu, assis sur le seuil de la cabane, entaillait et gravait avec patience une courge où il dessinait justement un épisode de *Guerino*, marmottant entre ses dents, parlant à la courge, au canif, à ses doigts, à l'encre qu'il employait ; et les brebis faisaient la sieste à l'ombre des maquis, et le petit cochon, le cabri, le chat et les chiens dormaient. La *tanca* reposait toute, dans l'ardeur du soleil, sous le ciel de métal clair qui devenait cendré en s'abaissant à l'horizon. Pas une herbe ne remuait.

Elias relisait son livre, bercé par le murmure de l'eau ; mais, dans cette paix immense, il n'avait pas le cœur tranquille. Souvent, au milieu d'un verset, quelque souvenir traversait son esprit comme un éclair, s'imposait tyranniquement à sa pensée ; et ce souvenir n'était pas bon. Oh, non, il n'était pas bon !

Quelquefois, il s'endormait dans le calme profond de midi ; et jamais alors Maddalena ne

[1] Sorte de fromage blanc que l'on prépare avec la fleur du petit-lait repassé au feu.

manquait de lui apparaître en rêve. Et ces rêves le troublaient, l'excitaient douloureusement, lui laissaient une mauvaise impression pour toute la journée. Il avait espéré que, loin d'elle, il s'apaiserait et oublierait ; mais le souvenir des jours passés à Saint-François était trop récent. Il en avait encore les veines embrasées, et sa volonté ne suffisait pas à vaincre une telle ardeur. La solitude, le loisir, les forces physiques renaissantes augmentaient sa passion.

Ce qui contribuait plus que tout le reste à l'accroître, c'était l'image fixe, persistante, indestructible, du retour après la neuvaine. Presque toujours les rêves d'Elias reproduisaient les particularités de cet épisode : car les épaules, la taille, la main du jeune homme conservaient intacte l'impression charnelle du corps et de la main de Maddalena ; et, au souvenir des paroles qu'elle lui avait dites, son esprit s'égarait de nouveau dans un vertige de plaisir et d'angoisse. Il s'en indignait, mais il ne pouvait pas se vaincre. Parfois, ses lèvres répétaient le vœu prononcé ; mais, au même instant, sa pensée retournait à ce souvenir et s'y perdait. Alors il se courrouçait contre lui-même, se couvrait d'injures, aurait voulu se bâtonner, se châtier ; mais il lui était impossible de se vaincre.

«Mon père a raison, pensait-il. Je ne suis qu'un bonhomme de fromage frais, une brute, un sot. Qu'ai-je besoin de penser aux femmes, et surtout à la femme que mon devoir me défend même de regarder ? Ne peut-on vivre sans les femmes ? Ce qu'il faut, c'est être des hommes, des lions ; et moi, je ne suis qu'un agneau, une brebis folle... Mais est-ce ma faute ? Je ne me suis pas fait ainsi moi-même. Ah ! si je m'étais fait moi-même, je me serais donné un cœur de pierre... Qui sait ? Peut-être qu'avec le temps cette folie me passera. »

Telles étaient ses réflexions ; mais elles ne lui rendaient pas le courage : car il pressentait bien que sa folie durerait longtemps.

Cependant, un désir aigu grandissait peu à peu au fond de son cœur : celui de revoir Maddalena. Mais, sur ce point, sa résolution était ferme. Bien plus, il redoutait même le jour où Zia Annedda, Maddalena et Pietro viendraient pour la tonte des brebis. Et néanmoins il comptait les jours qui le séparaient de ce jour-là ; et, en même temps qu'il avait peur, il éprouvait un frisson de plaisir à penser que ce jour approchait.

La veille de ce jour, sur le soir, il était occupé à boucher une brèche dans le mur de la *tanca*.

Au delà de ce mur s'étendait une autre *tanca*, la *tanca* boisée dont Zio Martinu Monne avait la garde. Où était donc « le père de la forêt »? Elias ne l'avait pas revu, quoiqu'il fût allé deux ou trois fois à sa recherche.

Tout à coup, Zio Martinu sortit du bois et, apercevant Elias, vint près du mur. C'était un vieillard gigantesque, encore droit et robuste, avec de longs cheveux jaunâtres, une épaisse barbe grise, une face qui ressemblait à du bronze ridé. Il était majestueux dans son vêtement sombre, par-dessus lequel il endossait un surtout de cuir, graisseux et sans manches. On aurait pu le prendre pour un homme préhistorique. Elias poussa une exclamation de joie, franchit le mur, tendit la main au vieillard :

— On a rarement la chance de vous voir, Zio Martinu ! Je vous ai cherché deux fois. Comment allez-vous ?

— Heureuse rencontre ! Et puisses-tu avoir dans cent ans une autre disgrâce comme celle que tu as soufferte ! répondit Zio Martinu, tranquille, d'une voix forte et avec une prononciation lente. Quant à moi, je vais bien ; mais j'ai dû m'absenter quelques jours.

Ils s'assirent sur le mur et causèrent longuement. Ils avaient tant de choses à se raconter !

— Le premier soir où je suis revenu à la maison, dit soudain Elias, j'ai rêvé de vous. J'étais dans la cour, chez mes parents ; j'étais fatigué ; j'avais un peu bu ; je me suis endormi, et j'ai rêvé de vous. J'ai rêvé que nous étions assis sur ce mur, comme à présent. Les rêves se vérifient d'une façon étrange !

— Oh ! oh ! dit le vieillard, sans manifester la moindre surprise.

Elias ne lui raconta pas en détail ce qu'il avait rêvé, mais il lui demanda :

— Est-ce que vous croyez aux rêves, Zio Martinu ?

— Que veux-tu que je te dise ? Ce ne sont pas, à proprement parler, les rêves qui se vérifient ; mais il arrive souvent que nous prévoyons une chose, que nous y pensons beaucoup ; et alors nous la rêvons. Ensuite, si cette chose se réalise, il nous semble que notre rêve s'est vérifié, tandis que c'était tout simplement une chose qui devait avoir lieu.

Elias admira une fois de plus la sagesse de Zio Martinu, mais il hocha la tête. Il repensait à son rêve sur le bord de l'Isalle. Avait-il donc prévu et désiré l'entretien qu'il avait eu ensuite avec Maddalena ? Non ; il lui semblait bien que non.

— Demain, reprit-il après un instant de

silence, nous allons tondre les brebis, Zio Martinu. Vous viendrez à notre cabane, n'est-ce pas ? Ma mère doit y être, avec mon frère Pietro et sa fiancée.

— Ah ! oui, j'ai entendu dire que ton frère se marie. Sa future est-elle bonne ?

— Oui, elle paraît bonne. Elle est belle.

— Eh ! la beauté ne suffit pas. Les tableaux sont beaux, et on les accroche à la muraille où ils ne servent que d'ornement. L'essentiel, c'est que la femme soit bonne, qu'elle soit affectionnée à son mari et n'aime aucun autre homme sur la terre.

Elias devint songeur et ne répondit pas. D'ailleurs il se faisait tard, le ciel pâlissait, le bois s'assoupissait dans la quiétude solennelle du crépuscule. Il était l'heure de rentrer.

— Ainsi, vous viendrez, Zio Martinu ? Nous vous attendrons. Ne manquez pas.

— Je viendrai.

— Ne manquez pas ! insista Elias en repassant le mur.

— Je n'ai jamais manqué à ma promesse, Elias Portolu. Salue ton père pour moi.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Zio Martinu ne manqua pas à sa promesse ;

il vint même de très grand matin, et il aida les pâtres à faire les préparatifs pour cette sorte de fête champêtre.

L'aube orangée incendiait l'Orient, versait des splendeurs d'or rose sur l'herbe et sur les pierres de la *tanca*. A l'Occident, le bois se taisait, dans les fonds clairs d'un ciel ardoise.

Zio Portolu, occupé à préparer la jonchée, faisait rougir au feu une pierre, et lui adressait, selon son habitude, des paroles de louange ou de blâme. Elias et Zio Martinu tuaient un agneau aussi gros qu'une brebis, l'écorchaient, lui écartaient les jambes, retiraient les entrailles fumantes.

Pietro et les femmes arrivèrent un peu après le lever du soleil. Ils étaient venus lentement, sur un char conduit par Pietro. Personne ne se dérangea pour aller à leur rencontre ; mais Elias sentit son cœur battre violemment.

Agile et svelte, Maddalena descendit la première, secoua ses jupes ; puis, elle aida Zia Annedda et Zia Arrita à descendre.

Zia Annedda avait apporté une abondante provision de pain frais et de vin. Tandis que Pietro déchargeait le char, les femmes s'acheminèrent vers la cabane. Maddalena était plus jolie et plus gracieuse que jamais ; sa chemise

très blanche, brodée et empesée, son jupon d'indienne brune, ourlé de bleu, dessinaient sa personne bien faite. A peine Elias l'eut-il vue près de lui et fut-il sous l'empire de ces yeux ardents, il comprit qu'il serait incapable de se défendre. Mais, dans cet affolement de joie anxieuse, il eut encore la force de penser : « Il faut que jamais je ne reste seul avec elle ; sans quoi, je suis perdu. Il faut que je me confie à quelqu'un, que je prie quelqu'un de me suivre toujours, de ne jamais me laisser seul avec elle, si l'occasion s'en présente. Oh ! j'ai peur de moi-même !... Mais à qui dirai-je cela ? A ma mère ? A mon père ? Non, ce n'est pas possible. A Mattia ? Il est incapable de comprendre... Eh bien, je parlerai à Zio Martinu ! »

Il respira. Cependant, Zio Martinu, solennel, du haut de sa taille gigantesque, observait la fiancée. Zio Portolu faisait les présentations, en riant de son rire contraint et goguenard.

— Eh ! eh ! sanglier chenu, la vois-tu, la future de Pietro ? Elle s'appelle Maddalena, et elle sait filer et coudre, et jamais personne n'a rien dit sur son compte. Regarde-la, cette blanche tourterelle. Ne sens-tu pas qu'elle exhale un parfum de roses ? Et celle-ci, c'est Arrita Scada, la vieille tourterelle. La vois-tu, Zio Martinu ?

— Oui, je la vois.

— Bonjour, dit Zia Arrita en se tournant avec curiosité vers le vieux. Vous êtes d'Orune, à ce qu'il me semble ? Vous vivez dans la *tanca* de X...

— Oui, je suis d'Orune, et je vis dans la *tanca* de X...

— Vous causerez plus tard ! interrompit Zio Portolu. Pour le moment, il s'agit de manger la jonchée et le lait caillé. Allons, allons ! Vite, vite !

— Le soleil se lève à peine ; ce n'est pas encore l'heure de manger la jonchée, dit Maddalena en riant.

— Ma fille, déclara sur un ton sentencieux Zia Arrita, il faut manger quand on vous y invite, sans regarder si le soleil est haut ou bas.

— Eh ! eh ! Martinu Monne, tu l'as entendue, la vieille tourterelle ? Ne t'avais-je pas dit qu'elle est sage comme l'eau [1] ?

Ils entrèrent dans la cabane où ils trouvèrent Mattia avec le chat et le cabri. Un peu plus tard survint Pietro, et la société fut au complet. Les femmes s'assirent sur des escabeaux de liège ; Elias, qui était silencieux, mais qui n'était pas

[1] Expression proverbiale usitée à Nuoro, pour dire « profondément sage ».

triste, distribua les *corcarjos*[1]; et Zio Portolu déboucha les vases qui contenaient la jonchée et le lait. Zio Martinu dominait la scène et considérait avec persistance Maddalena. Ils mangèrent et burent copieusement ; la jonchée était exquise, et Zio Portolu se serait offensé si ses invités n'avaient pas vidé jusqu'au fond les *malunes*[2] de liège.

Aussitôt après le déjeuner, on commença la tonte des brebis. Elles se laissaient prendre, lier, coucher sur l'herbe, sans faire la moindre résistance ; puis, Elias et Mattia les tondaient adroitement, avec de gros ciseaux à ressort. La laine emmêlée et sale s'amoncelait par terre, à droite et à gauche ; et les brebis, délivrées enfin du lacet, retournaient au pâturage, amincies et tranquilles.

Les femmes apprêtèrent le dîner, en réservant à Zio Portolu le soin de faire rôtir l'agneau. Mais Maddalena ne quittait pas des yeux Elias, vers qui semblait l'attirer un fil magique ; et, chaque fois qu'il levait les siens, il rencontrait ceux

[1] Cuillers faites avec des ongles de brebis.

[2] Espèces de vases cylindriques, avec fond et couvercle mobiles ; on en fabrique de toutes les dimensions et pour toutes sortes d'usages ; dans les plus grands, les ménagères font fermenter le pain d'orge ; dans les plus petits, elles mettent le laitage, le miel, le sel, etc.

de la jeune fille fixés sur lui comme pour le fasciner.

A un certain moment, ils demeurèrent seuls : Pietro était allé chercher quelque chose dans la cabane, Mattia poursuivait une brebis moins docile que les autres, et Zio Martinu l'aidait à la reprendre. Elias eut une minute d'égarement, de peur et de plaisir indicibles, à se voir seul près de Maddalena, parmi les herbes et les grands chardons fleuris. Son cœur se mit à battre fortement et un vertige d'amour s'empara de tout son être, lorsque ses yeux rencontrèrent le regard passionné et suppliant de la jeune fille. Ce regard disait : « Sauve-moi, sauve-nous ! Tu m'aimes, je t'aime. Je suis venue pour te demander de me sauver, de nous sauver, Elias, ô Elias ! » Mais, au contraire, il croyait se perdre et la perdre s'il écoutait ce regard, s'il écoutait le cri d'angoisse qui jaillissait de son propre cœur; et il se fit violence à lui-même, parce qu'il voulait être sauvé. Il détourna les yeux, porta au loin ses regards. La brebis courait dans l'herbe, pourchassée par Zio Martinu et par Mattia qui tâchaient de la rabattre vers un maquis.

— Les imbéciles ! dit Elias. Si j'y étais allé, moi, elle serait tondue maintenant.

Et il s'élança pour les rejoindre, laissant

Maddalena seule dans le soleil, parmi l'herbe et les grands chardons fleuris, seule, les paupières baissées avec une résignation de madone douloureuse.

— Zio Martinu, dit Elias au vieux, tandis que Mattia les précédait en traînant derrière lui la brebis récalcitrante, mon cher Zio Martinu, je vous en conjure, ne me laissez pas seul une seconde avec cette jeune fille.

Il avait parlé à demi-voix, un peu inquiet, un peu honteux, sans regarder le vieillard. Zio Martinu l'examina du haut de sa taille gigantesque, longuement, profondément ; il comprit, et il ne répondit rien.

— Je vous expliquerai... ce soir... N'ayez pas de mauvais soupçons, mon cher Zio Martinu ! dit Elias en relevant les yeux. J'ai confiance en vous plus qu'en mon père.

Cette fois encore, Zio Martinu ne répondit rien, ne s'émut pas, ne sourit pas. Il se contenta de frapper avec une main sur l'épaule d'Elias ; et, pendant toute la journée, il le suivit comme une ombre.

Le dîner fut extraordinairement gai et bruyant.

Zio Portolu annonça à Zio Martinu que Maddalena et Prededdu se marieraient bientôt,

après la récolte du froment. Mais le vieux ne parut pas se réjouir beaucoup de la nouvelle.

Les femmes et Pietro repartirent au crépuscule. Maddalena affectait d'être gaie, riait, plaisantait, se tournait vers Pietro avec de continuels sourires ; et elle ne faisait plus attention à Elias. Mais Elias, peut-être aussi poussé un peu par l'amour-propre, n'était pas dupe de cette fausse allégresse.

« Elle va croire que je suis un sot, pensait-il. Eh bien, tant mieux... Mais si elle savait, si elle savait !... »

Par instants, il lui semblait que son cœur éclatait ; et un désir fou le tourmentait de sangloter tout haut, de crier, de porter ses poings à son front. Cependant, le char s'éloignait ; et les taches rouge sang que faisaient les corsages des femmes, et la petite tache blanche et noire que faisait Pietro, s'évanouissaient dans le fond vert de la *tanca*, dans les lointains rosés du couchant. Jamais plus il ne la reverrait ainsi, libre et amoureuse, dans la solitude de la campagne, frémissante de passion à côté de lui, comme en cette matinée printanière... C'était fini... Jamais plus !...

Le char disparut ; et tout retomba dans le silence, tout fut vide autour d'Elias. Mais, en

se retournant pour regagner la cabane, il vit Zio Martinu qui l'attendait.

— Je m'en vais, dit le vieux, lorsque le jeune homme fut près de lui. Veux-tu me reconduire ?

— Allons.

Ils se mirent en chemin. Le soleil était couché ; les bois et les lointains se taisaient, dans un fond de ciel rose, mais d'un rose dense et presque violacé. La *tanca* entière, les maquis lumineux, l'herbe immobile, les roches et l'eau reflétaient cette chaude clarté de rose pivoine. C'était une paix, une solitude religieuses. Zio Martinu et Elias traversèrent toute la *tanca* sans échanger une parole et vinrent s'asseoir sur le mur, sérieux et graves.

Elias se sentait triste, mal à l'aise ; il ne savait par où commencer, et il regardait obstinément ses mains. Zio Martinu comprit en quel état d'âme se trouvait son jeune ami, et il essaya de lui venir en aide.

— Elias, commença-t-il, je sais ce que tu veux me dire. Maddalena est amoureuse de toi.

— Silence ! fit l'autre avec effroi, en posant une main sur le bras du vieillard.

Et, comme pour s'excuser de cet effroi, il ajouta aussitôt :

— Chaque petit maquis a de petites oreilles[1].

— Oui, répondit le « père de la forêt », toujours grave; chaque maquis, chaque arbre, chaque pierre a des oreilles. Mais qu'importe ? Ce que j'ai dit et ce que je vais dire, tout le monde peut l'entendre, à commencer par Dieu qui est là-haut, et à finir par le plus misérable des esclaves. Maria Maddalena t'aime ; tu l'aimes. Unissez-vous donc en Dieu, puisqu'il vous a créés l'un pour l'autre.

Elias le regardait avec effarement ; il se rappelait l'entretien qu'il avait eu avec l'abbé Porcheddu, les conseils, les avertissements reçus en cette inoubliable nuit de Saint-François. « Lequel des deux fallait-il écouter ? »

— Mais elle est la fiancée de mon frère, Zio Martinu !

— Elle est la fiancée de ton frère? Mais l'aime-t-elle ? Non. Donc, elle ne lui appartient pas ; et elle ne lui appartiendra jamais, selon les lois du Seigneur. Le mariage d'amour est celui de Dieu ; le mariage de convenance est celui du diable. Sauve-toi, Elias Portolu, et sauve la tourterelle, comme la nomme ton père. Si elle a accepté Pietro, c'est parce qu'on le lui a imposé,

[1] Proverbe sarde : *cada mattichedda juchet oricredda.*

c'est parce qu'il a du blé, parce qu'il a de l'orge, des fèves, une maison, des bœufs, de la terre. Le diable opérait. Mais Dieu en avait décidé autrement. Il t'a fait revenir, il t'a fait rencontrer cette jeune fille ; vous vous êtes vus, vous vous êtes aimés, tout en sachant que, selon les préjugés des hommes, vous ne deviez pas même vous regarder l'un l'autre. Ne sens-tu pas en cela une force supérieure à l'homme, et qui lui indique sa voie ? N'est-ce pas la main de Dieu ? Pense bien à cela, Elias. Y penses-tu ? Y as-tu pensé ?

— C'est vrai, répondit Elias. Mais il est mon frère, il est mon frère !

— Nous sommes tous frères. Et Pietro n'est pas stupide ; il sait entendre la raison. Va, dis-lui : « Pietro, j'aime ta fiancée, et elle m'aime. Que veux-tu faire ? Veux-tu faire le malheur de ton frère et d'une autre créature innocente ? »

A la seule idée de parler ainsi à son frère, Elias sentit un frisson lui courir dans le dos ; et il secoua la tête avec douleur et terreur :

— Non, jamais, jamais je ne lui dirai cela ! Il me tuerait, Zio Martinu !

— Tu as peur ?

— Oui, j'ai peur. Pourquoi vous le cacher ? Mais ce n'est pas de la mort. Ce qui me fait

peur, c'est qu'alors elle serait perdue, et lui aussi, et toute la famille... Au surplus, ce n'est pas la seule épine que j'aie dans le cœur, Zio Martinu. Il y a encore ceci : j'aime mon frère ; et, même en admettant qu'il se résigne, je ne veux pas le rendre malheureux.

— Il pourrait se résigner plus aisément que toi ; car son caractère est différent du tien. Je comprends tes bons sentiments, Elias ; mais je ne les approuve pas. Réfléchis aux conséquences. Y as-tu jamais réfléchi ? Maddalena t'aime à la folie, j'ai lu cela dans ses yeux. Si tu gardes le silence, elle épousera Pietro, viendra habiter dans ta maison ; et vous finirez par vous perdre, car la nature humaine est fragile. Te rends-tu compte de cela, Elias ? Y as-tu réfléchi ? On triomphe aujourd'hui de la tentation, on en triomphe demain ; mais, après-demain, c'est elle qui finit par triompher ; car notre cœur n'est pas de pierre. Y as-tu réfléchi ?

— C'est vrai, c'est vrai ! répéta Elias, les yeux pleins d'épouvante.

Ils se turent un moment. Autour d'eux, le silence était profond, infini ; l'ombre descendait sur les bois ; le ciel de pivoine pâlissait et s'embuait de tendres nuances violettes. Soudain, Elias eut la sensation qu'un reflet de cette

grande paix religieuse pénétrait dans son âme.

— C'est moi, dit-il d'une voix changée, qui m'en irai de la maison.

— Tu te marieras ? Prends garde que ce ne soit pire encore.

— Non, je ne me marierai pas.

— Que feras-tu donc ?

— Je me ferai prêtre... Cela vous étonne, Zio Martinu ?

— Je ne m'étonne de rien.

— Dites : que me conseillez-vous ? Dans le rêve que je vous ai conté, ce rêve que j'eus le soir de mon retour, vous me conseilliez de me faire prêtre.

— Le rêve est une chose et la réalité en est une autre, Elias. Je ne te le déconseille pas, si tu en as la vocation ; mais je te dis que cela ne suffira point pour te sauver. Nous sommes des hommes, Elias, des hommes aussi fragiles que des roseaux. Ne l'oublie pas.

— Mais enfin, que me conseillez-vous ?

— Mon conseil, je te l'ai déjà donné. Va, retourne à la ville, parle à ton frère.

— Jamais... jamais... du moins à lui !

— Eh bien, parle à ta mère. Ta mère est une sainte femme ; elle mettra le baume sur les blessures.

— Ah ! oui, c'est cela, j'irai ! s'écria Elias avec un transport subit.

Il s'était décidé tout à coup, et un éclair de joie brillait dans ses yeux. Il se leva, fit quelques pas ; il aurait voulu partir tout de suite, se délivrer à l'instant même de cette espèce de cauchemar qui l'oppressait. Et il lui semblait que tout serait facile, que tout s'arrangerait de soi-même. Pendant quelques instants, il éprouva un bonheur si intense que, de sa vie entière, il n'en avait jamais éprouvé un pareil.

— Alors, ne perds pas de temps, reprit Zio Martinu. Vas-y dès demain ; parle ; n'aie ni scrupules ni préjugés. Demain, je t'attendrai ici, à la même heure ; et tu me diras ce que tu auras fait.

— Oui, oui, j'irai, Zio Martinu ; et je vous apporterai des nouvelles. Bonne nuit, et merci !

— Bonne nuit, Elias.

Après quoi, ils s'en allèrent chacun de leur côté.

Le lendemain, les deux hommes se retrouvèrent au même lieu, près du petit mur. Autour d'eux régnait le même silence pur, infini ; le crépuscule allumait d'un flamboiement rose les cimes du bois ; une pie chantait dans le lointain.

Mais Elias était triste, défait, avec un air de souffrance et de lassitude sur le visage, comme dans les premières journées qui avaient suivi son retour.

— Ah ! mon cher Zio Martinu, dit-il, si vous saviez comment cela s'est passé !... Tout est inutile : je ne puis parler ni à ma mère ni à personne. Non, c'est impossible !... Hier soir, je me sentais décidé ; il me semblait que j'avais un cœur de lion, ou plutôt un front d'airain, hardi et sans vergogne. Je me couche, je m'endors, je rêve ; et, dans mon rêve, j'étais à la maison, je parlais à ma mère. Tout me semblait facile... Ce matin, je m'éveille, je pars, j'arrive chez nous ; et j'étais joyeux encore, plein d'espérance et de courage. J'appelle ma mère à l'écart, je sens monter à mes lèvres les paroles que j'avais préparées. Elle me regarde ; et voilà que, tout à coup, mon cœur bat avec violence, un nœud me serre la gorge... Ah ! non, Zio Martinu, non, c'est impossible ! Je ne puis parler, même quand je m'y efforce... Je serais capable de commettre un crime ; mais révéler *cette chose* à mes parents, non, non, cela, je ne le peux pas !

— Essaie encore une fois, dit le vieillard.

Mais Elias eut un geste de répulsion, presque de révolte.

— Non ! déclara-t-il d'une voix ferme. N'insistez pas, Zio Martinu. Cela est supérieur à mes forces. Je pourrais y retourner mille fois sans jamais réussir à parler.

— Je sais ce que c'est, dit le vieillard, qui parut frappé d'un souvenir.

Et, après une minute de silence :

— Je me rappelle un fait, ajouta-t-il. A vrai dire, le cas était beaucoup plus grave ; mais l'homme était aussi beaucoup plus fort que toi, beaucoup plus énergique, libre de préjugés, violent. Il se proposait de commettre un crime (et il en avait déjà commis d'autres) ; il voulait tuer un homme honnête. Cela lui semblait une chose naturelle, facile ; et, dans son cœur, il était plus que résolu. Arrivent le jour et l'heure fixés. Il va dans la maison de cet homme honnête, il le trouve à table, il peut le tuer sans nul danger pour lui-même. Mais l'homme honnête le regarde ; et cela suffit pour que l'autre devienne incapable de lever le bras. Le même fait s'est reproduit à deux, à trois, à dix reprises.

Tandis que le vieillard parlait, Elias le dévorait des yeux, oubliant son propre tourment à écouter cette histoire. Non seulement il la connaissait déjà, mais il savait que cet homme violent était Zio Martinu lui-même. Cette histoire-

là, tout le monde la connaissait depuis des années ; et on ajoutait que l'homme honnête, étant venu aussi à l'apprendre, avait appelé Zio Martinu, lui avait donné du travail, l'avait d'abord pris comme pâtre et ensuite comme gardien de ses *tancas*. Depuis lors, Zio Martinu était le bras droit, le serviteur le plus fidèle de celui qu'il avait voulu tuer.

Lorsque Elias entendit de la bouche du vieux cette histoire étrange, il éprouva un soulagement. Au fond, il avait honte de sa faiblesse et de ses hésitations perpétuelles. Mais, si un homme de fer comme Zio Martinu n'avait pas réussi, dans sa jeunesse farouche, à vaincre la puissance d'un regard honnête, comment aurait-il pu, lui, pauvre et faible enfant, vaincre l'horreur de confesser aux siens ce qu'il croyait être un crime ?

— Le fait que je t'ai raconté, ajouta le vieux, n'est certes pas comparable à ton cas ; mais ce fait démontre également qu'il existe au-dessus de nous une force contre laquelle, en certaines circonstances, nous ne pouvons rien. Et cependant, Elias Portolu, tâche, si tu le peux, de faire quelque chose.

— Je ne peux rien faire ! dit Elias découragé.

— Désires-tu que je m'entremette ? demanda le vieux, pensif, après une courte pause.

Mais Elias lui serra le bras et protesta fièrement :

— Jamais, Zio Martinu ! Jamais ! jamais ! Ah ! ne me faites pas le tort de croire que j'y aie pensé une seconde seulement... Et j'ajoute, Zio Martinu, que, si vous révéliez mon secret, je ne vous regarderais plus en face !

— Tu as raison. Ce moyen ne saurait convenir. Non, en vérité.

— Que me conseillez-vous donc ?

— Je t'ai déjà donné mon conseil. Fais quelque chose, agis, prévois.

— Je prévois... Il faut que je laisse les événements s'accomplir. Et ensuite, si je n'ai pas la force de résister, je ferai ce que je vous ai dit hier soir.

— Et tu feras mal, repartit le vieillard en se mettant debout. Essaie quelque chose, Elias. L'histoire que je t'ai racontée a bien fini, par l'indécision d'un homme ; mais ton histoire, à toi, pourrait finir mal. Tu sais écrire ; eh bien ! puisque ton frère sait lire, écris-lui. Entendez-vous, prévoyez l'avenir. Je ne te dis rien de plus.

Une lueur d'espoir brilla encore dans les yeux d'Elias :

— C'est cela, je lui écrirai.

Ils se séparèrent sans prendre d'autre rendez-vous ; et le jeune homme s'achemina vers la cabane, le cœur un peu moins lourd. « Oui, oui, se répétait-il à lui-même ; j'écrirai à Pietro, comme font les messieurs ; je lui dirai tout. Il est raisonnable, et il m'écoutera... J'ai une plume et du papier ; j'enverrai la lettre par Mattia... Non, je la porterai moi-même ; je la donnerai à ma mère, pour qu'elle la remette en mains propres... Oui, de cette façon, tout marchera bien.

Pendant une longue heure, cette nuit-là, il eut l'esprit occupé de la lettre. Il savait déjà comment il la commencerait et comment il la terminerait ; pour le reste, il n'y avait pas de difficulté. Le lendemain matin, lorsqu'il s'éveilla, il était encore fermement décidé à exécuter son projet ; et, dès qu'il le put, il gagna sa place favorite, celle où il avait caché ses livres, sa plume et sa petite bouteille d'encre. Il fit ses préparatifs ; il s'assit à côté d'une grosse pierre, chercha la meilleure position, en trouva une excellente pour écrire commodément ; et puis, il se mit à réfléchir.

Le ruisseau passait près de là, chuchotant parmi les joncs ; une brise agréable se glissait à

travers les sureaux, éveillait de longs murmures dans les hautes herbes et dans les arbres. Cent rumeurs vagues, proches, lointaines, animaient la *tanca*, sous la bleuâtre clarté matinale.

Il réfléchissait ; et ses mains, qui n'étaient plus blanches, pressaient, inertes, la feuille de gros papier chiffonné qui s'étalait sur la pierre. Tout à coup il releva la tête, sembla prêter l'oreille à une voix éloignée ; puis, il ramassa la feuille de papier, la plume, le flacon d'encre, resserra le tout dans la cachette et s'en retourna vers la cabane.

Non ; décidément il ne pouvait pas la vaincre, cette force supérieure dont lui avait parlé Zio Martinu.

V

Vint l'été. Toute la *tanca* se couvrit d'un beau jaune pâle, excepté les maquis et les bords du ruisseau où la végétation prit une exubérance tropicale. Comme ils étaient doux maintenant, les fonds de là-bas, dans les matins splendides, dans les crépuscules or et rose, dans les nuits scintillantes d'étoiles pures, lorsque la lune nouvelle descendait mystérieusement sur les bois silencieux !

Elias se consumait d'amour et de tristesse ; mais il n'accomplissait aucune démarche, ne formait aucun projet pour arrêter les événements. Et, néanmoins, le temps passait ; Pietro avait bénéficié d'une récolte magnifique, et le mariage devait se faire dans quelques jours.

Le jeune homme n'avait pas revu Zio Martinu, ne cherchait pas à le revoir ; et même, il avait presque peur de le rencontrer : car, au lieu d'un réconfort, le vieux, malgré sa réputation de grand sage, lui avait mis l'enfer dans

l'âme. « Et s'il avait raison ? » se demandait parfois Elias. Mais tout de suite il se révoltait contre cette pensée, peut-être aussi parce qu'il ne se sentait pas le courage d'agir, de faire un effort, de révéler son secret, et surtout de bouleverser le bonheur de son frère. Cependant, le souvenir de Maddalena, l'amour qu'il avait pour elle et la pensée que bientôt elle serait irréparablement perdue pour lui, le mettaient à la torture. Il tâchait bien de lutter contre son cœur et contre ses sens, de railler sa propre passion, d'être fort, comme le voulait Zio Portolu : « Que diable ! Des femmes, il n'en manque pas ! Et puis, on peut vivre sans elles, on peut vivre sans aimer. Que dis-je ? Un homme vraiment homme doit se moquer de ces choses-là ! » Mais la lutte ne servait à rien ; et, sans la figure de Maddalena, tout l'horizon d'Elias devenait sombre et vide. Et, de même qu'à Saint-François il avait désiré avec ardeur l'éloignement, la solitude, le silence de la *tanca*, de même il attendait aujourd'hui avec une fébrile impatience le jour du mariage. « Après, tout sera fini, et pour toujours ! » Il lui semblait qu'*après*, la guérison se ferait toute seule, qu'il retrouverait le calme et la santé : car il se sentait dépérir aussi physiquement. La chaleur torride de ces longues journées éblouis-

santes et l'insidieuse fraîcheur des claires nuits embaumées l'anéantissaient.

Dans sa tristesse, il s'était pris de haine contre les hommes ; son père et Mattia eux-mêmes le dégoûtaient ; il les fuyait, errait toute la journée à travers la jaune et brûlante solitude, passait les nuits à la belle étoile. S'il s'endormait au temps de midi, après avoir lu et relu ses livres de piété, il se réveillait la tête cerclée de souffrance ; et, la nuit suivante, il ne pouvait plus dormir. Alors, il restait jusqu'à une heure avancée dans ses cachettes, accroupi sur les pierres, regardant le coucher de la lune au-dessus des bois, paralysé par la langueur d'une rêverie douloureuse.

Zio Portolu, le vieux renard, s'apercevait bien de l'état physique et moral où se trouvait son fils ; mais il ne parvenait pas à en deviner la cause ; et il se fâchait, réprimandait Elias avec aigreur, pendant les courts instants où ils étaient ensemble.

— Pourquoi te caches-tu ? lui braillait-il. Qu'est-ce que signifie cette vie-là ? Si tu médites un crime, commets-le, et que ce soit fini. Si tu es amoureux, pends-toi. Es-tu un homme ? Tu n'es qu'un fétu de paille, un pantin en fromage de vache ! Ne vois-tu pas que tu es incapable de

rester debout sur tes jambes et que ta face est verte comme une grenouille ?

— Je suis malade, répondait Elias, non pour s'excuser, mais parce qu'il avait une peur folle que Zio Portolu ne vînt à deviner son secret.

— Si tu es malade, soigne-toi ou meurs. Je ne veux pas voir d'invalides autour de moi. Je veux des lions, des aigles ; et toi, tu n'es qu'un lézard.

— Laissez-moi en paix, mon père ! suppliait Elias.

Et le jeune homme s'éloignait, énervé.

— Va-t'en au diable, va-t'en au diable ! hurlait derrière lui Zio Portolu.

Mais, quand le vieux père se trouvait seul, il s'attristait, se sentait le cœur tremblant comme celui d'un petit oiseau. « C'est peut-être vrai, qu'Elias va tomber malade. Oh ! non, mon bon saint François ! Prenez-moi, si vous voulez ; mais gardez mes fils vivants et forts ! Mes fils, mes tourtereaux, mes oiselets ! Ah ! qu'ils soient heureux, dût leur vieux père mourir désespéré !... Elias, Elias, pourquoi ne te guéris-tu pas ? Que deviendrais-je, si tu me manquais ?... J'avertirai ta mère ; je lui dirai de venir, je lui dirai de te ramener à la maison ; et elle te fera coucher dans le lit, et elle te préparera les re-

mèdes avec les herbes, avec le sel, avec les saintes médailles, comme elle sait les faire. »

Cependant, Elias errait çà et là, triste, abattu, irrité contre lui-même et contre les autres. Une nuit, Zio Portolu, en traversant la *tanca*, le vit perché sur une roche et contemplant la lune. « Est-ce qu'il pratiquerait la magie ? Est-ce qu'il méditerait un crime ? Est-ce qu'il voudrait se faire moine ? se demanda Zio Portolu, en fixant sur son fils des yeux rougis plus que jamais par la chaleur de ces journées lumineuses. *Santu Franzischeddu meu*, guérissez-le, ce fils chéri ! » Et il s'en retourna vers la cabane, très inquiet. Ah ! en vérité, l'incompréhensible conduite d'Elias lui empoisonnait la joie du mariage de Pietro, qui devait avoir lieu dans trois jours.

Elias n'avait pas vu son père ; et il demeurait immobile au haut de la roche, les yeux mornes, fixes, comme fascinés par la pure splendeur de la lune, l'esprit absorbé en des visions flottantes. Il éprouvait l'étourdissement, le bourdonnement, l'inexplicable vertige qu'il avait déjà éprouvés le premier soir, dans la cour de la maison. La brise légère qui murmurait au loin, dans les arbres, lui faisait l'effet d'une voix confuse, tantôt douce et tantôt craintive. Que disait-elle? Que disait le vent? Que murmurait la fo-

rêt ? Il aurait voulu la comprendre, cette voix ; et il s'inquiétait, s'attendrissait, s'exaspérait, parce qu'il ne parvenait pas à en avoir une perception bien nette. Il lui semblait tour à tour que c'était la voix de l'abbé Porcheddu, celle de Maddalena, celle de Zia Annedda, celle de Zio Martinu ; il se rappelait le songe qu'il avait eu le soir du retour, celui qu'il avait eu au bord de l'Isalle, d'autres songes encore, d'autres visions lointaines. Et il sentait au fond de son âme une angoisse obscure, à cause de cette voix qu'il ne pouvait comprendre, à cause de ces songes, à cause d'autres circonstances dont il ne se souvenait pas.

La lune, frappant sur sa face et sur ses yeux, lui donnait un enchantement de rêve. Autour de lui, par-dessus la ligne des bois qui fermaient l'horizon, le ciel se mourait dans une splendeur de perle ; les troupeaux paissaient encore, jetant à la solitude nocturne le mélancolique tintement de leurs clochettes. Jamais Elias ne s'était senti aussi triste que cette nuit-là. Il lui arrivait même une chose extraordinaire : il se rappelait les jours, les mois, les années qu'il avait passés *là-bas*, et il se les rappelait avec un chagrin humilié, comme cela ne lui était jamais arrivé jusqu'alors ; et il pensait vaguement : « Je n'ai

pas commis le crime pour lequel on m'a condamné ; mais d'ailleurs je méritais bien ma peine pour d'autres actions criminelles, pour les péchés dont je suis réellement coupable. Ah ! si je n'avais pas péché, si je n'avais pas fréquenté de mauvais camarades, je n'aurais pas été *là-bas*, j'aurais connu Maddalena avant que Pietro la connût ; et, à cette heure, je ne serais pas malheureux comme je le suis. Ils m'ont dompté, c'est vrai ; mais ils m'ont rendu faible comme une femmelette. Et dire que je raconte toujours les souvenirs de *là-bas* avec vantardise ! Tu es sans vergogne, Elias Portolu, tu es sans vergogne ! »

Et il avait la sensation de rougir ; et, de nouveau, ses pensées s'embrouillaient ; et les visions revenaient, et les voix confuses, et la figure de l'abbé Porcheddu, et celle de Maddalena, et celle de Zio Martinu, et d'autres qu'il avait vues *là-bas* ou ailleurs. Et l'obscure angoisse qui lui oppressait l'âme se faisait de plus en plus lourde, écrasante comme un rocher. Finalement, il lui sembla qu'il venait de retrouver la mémoire, de comprendre la voix ; un frisson lui courut dans le dos, sa face prit une teinte livide, ses dents claquèrent.

« Elle se mariera dans trois jours, et tout sera

fini ! s'écria-t-il en lui-même. C'est cela qui me tue ; et je ne fais rien, je n'agis pas, je n'ose pas... »

Il fut saisi d'un transport de désespoir, d'une fureur de projets audacieux.

« J'y vais, j'y vais ! se dit-il. J'oserai, j'agirai ; car je ne veux pas mourir. Je l'aime et elle m'aime ; elle m'en a fait l'aveu là-haut, sur le bord de l'Isalle... non ; pendant que nous revenions... Bref, elle m'en a fait l'aveu, et je l'ai embrassée, et elle est à moi, à moi, à moi !... J'y vais, j'y vais... Ah ! mon frère, tue-moi, si tu veux ; mais elle est à moi ! Je descends, je cours jusqu'à Nuoro, j'arrange les choses... Tout peut s'arranger ; Zio Martinu a raison ; mais il faut que je me hâte. »

Et il fit un mouvement. Aussitôt des frissons l'envahirent, montant de la pointe de ses pieds et rampant par tout son corps ; et il se rassit en face de la lune, le visage blême, claquant des dents. Il se ressouvenait aussi de son vœu, le soir où il avait pleuré comme un petit enfant aux pieds de saint François ; mais, à présent, ces bonnes intentions-là étaient loin ; il se rendait compte qu'il était vaincu par la passion et qu'il ne pouvait plus résister. Il se disait : « Je me figurais alors que le jour des noces n'arri-

verait jamais ; et voici que ce jour est tout proche : après-demain. Il faut que j'agisse, il faut que je me hâte... »

Une minute après, dans un moment lucide ou qui lui parut tel :

« Mais pourquoi ne puis-je me mouvoir ? se demanda-t-il à lui-même. J'essaie de me mettre debout, et je ne le peux pas ; je sens mes membres lourds comme des pierres. Et ces frissons ? J'ai la fièvre ; je tomberai malade... »

Il pensa avec terreur :

« Et si je tombe malade ? Et si je ne peux pas marcher ? Et si, pendant ce temps-là... Oh ! non, non ! J'y vais ! J'y vais ! »

Il se leva pesamment, descendit de la roche, se mit en route d'un pas qui vacillait, traversa les chaumes et le foin, brillants et odorants sous la clarté lunaire. On entendait toujours le mélancolique tintement des troupeaux, la voix lointaine du vent dans le bois. Elias cheminait ; il aurait voulu courir, mais il en était incapable ; et, de temps à autre, il s'arrêtait pour écouter la voix du vent ; mais il ne percevait qu'un bourdonnement lugubre et des sifflements aigus dans ses oreilles.

Tout à coup, il se laissa choir par terre, près d'un arbre où, à travers la plus haute branche,

la lune le regardait de son œil lumineux, presque éblouissant. Elias leva vers elle son regard éteint et il ferma bientôt les paupières. Cet œil de la lune fut sa dernière perception ; ensuite, il ne sentit plus, par intervalles, qu'une douleur lancinante au sourcil gauche — douleur qui ressemblait à un coup de hache — et ce lugubre bourdonnement au fond de ses oreilles. Mais, dans ce mauvais rêve, il continuait à cheminer, en disant les choses les plus étranges.

Il s'imaginait traverser un lieu bizarre, plein de roches monstrueuses, de buissons épineux, de chardons arides, éclairé par la lumière bleuâtre de la lune. Dans son délire, il se rappelait parfaitement où il allait et ce qu'il voulait ; mais, quoiqu'il courût, quoiqu'il escaladât les roches et sautât par-dessus les buissons, tout en sueur, épuisé, angoissé, il ne réussissait pas à sortir de ce lieu mystérieux ; et il en éprouvait une colère, une douleur indicibles. Toutes les jointures lui faisaient mal ; il avait l'échine rompue ; ses pieds, ses mains, ses tempes battaient ; son corps était en sueur ; et il allait, allait toujours, parmi ces roches qui lui donnaient une sensation d'effroi et d'horreur, dans ce blafard éclairage de lune voilée qui l'entourait d'une lumière fantastique, plus triste et plus effrayante que n'im-

porte quelles ténèbres. Combien de temps dura cette lutte atroce contre les roches, les buissons et les chardons, cette colère indéfinie, ces transes accablantes, cette peur d'invisibles monstres sous cette horrible lumière ? Jamais il ne le sut exactement. Et ensuite, d'autres visions non moins monstrueuses, mais plus confuses, qui s'entremêlaient, se dissolvaient, se reformaient, tels des nuages poussés par le vent, l'assaillirent, l'obsédèrent, le brisèrent. Et un moment vint où son âme, exténuée, vaincue, s'abîma dans un obscur gouffre d'inconscience, tandis que son corps continuait à souffrir. Et un autre moment vint où, dans ce goufre, une triste lueur d'aube descendit ; et elle s'accrut, s'accrut ; et son âme commença à percevoir nettement la souffrance de son corps, et le malade rouvrit les yeux à la réalité.

Il était dans sa maison, dans son humble chambrette blanche, dans son lit à la grosse couverture de laine. Une triste lumière de crépuscule entrait par la petite fenêtre mi-close ; de la ruelle arrivaient des cris aigus d'enfants ; du courtil, de la cuisine, des chambres contiguës arrivait un chuchotement de voix étouffées. Il devait y avoir là beaucoup de monde. « Que disaient-ils ? Que faisaient-ils ? Est-ce que Mad-

dalena était là ? Et Pietro ? Étaient-ils mariés ? »

Elias sentit comme un froid de glace ; mais, à cette heure, il ne délirait plus ; et, quand bien même Maddalena, non mariée encore, se fût présentée à ses yeux, il ne lui aurait rien dit. Il alla jusqu'à souhaiter que le mariage fût chose faite ; mais ce désir éveilla soudain en lui un chagrin violent, et il regretta de n'être pas mort. Au lieu de la mort, c'était la vie qui revenait, avec le souvenir et la réflexion. « Est-ce qu'il avait parlé, dans son délire ? Que s'était-il passé ? Comment l'avait-on retrouvé, rapporté ? Maddalena l'avait-elle vu ? Avait-elle eu pitié de lui ? » A l'idée de Maddalena ayant pitié de lui, il s'aperçut qu'il s'attendrissait, souhaita encore de mourir et eut envie de pleurer.

Sur ces entrefaites, Zia Annedda entra dans la chambre. Elle remarqua tout de suite qu'Elias était mieux, et elle se pencha sur l'oreiller du malade avec un sourire de joie et de compassion.

« Sait-elle ? » se demanda Elias, en fermant à demi ses paupières livides.

— Comment te trouves-tu, mon enfant ? interrogea Zia Annedda.

Et elle lui posa une main sur le front.

— Pas trop mal.

— Dieu soit béni ! Tu as eu une forte fièvre, Elias. Peu s'en est fallu qu'on n'ajournât le mariage.

« Elle sait ! » pensa-t-il avec amertume.

— Mais, ce matin, tu étais déjà un peu mieux. Ton frère s'est marié à dix heures.

« Non, ils ne savent rien ! » conclut Elias, délivré de sa cruelle appréhension.

Cela ne fut pas suffisant pour adoucir l'indicible douleur que lui causaient les paroles de sa mère. Car, dans le fond de son âme, il espérait encore. Qu'espérait-il ? Il ne le savait pas lui-même ; il espérait l'inconnu, l'impossible ; mais il espérait quelque chose. Et voilà que maintenant tout était fini !... Il ferma les yeux, n'ouvrit plus la bouche, cessa d'entendre les paroles de sa mère. Il se sentait tout le corps endolori, lourd, massif comme une pierre ; et il lui semblait que, même s'il avait voulu se mouvoir, il n'en aurait pas été capable. Tout était fini !

Zia Annedda le laissa seul. Au moment où elle sortait, la porte entre-bâillée fit qu'Elias put entendre plus distinctement les voix et quelques rires étouffés, venus de la cuisine et de la cour. Il souleva ses paupières, regarda les murailles où mourait la lueur mélancolique du crépuscule,

comprit la joie des autres, qui sûrement ne pensaient guère à lui ; et il eut un sentiment plus pénible de sa détresse profonde, de sa solitude, de sa ruine ; et il pleura silencieusement, plongé dans une douleur plus affreuse que la mort.

Cependant, la nouvelle qu'il allait mieux, portée à la ronde par Zia Annedda, chassa loin de la famille et des invités, tous parents des époux, cette espèce d'incube que la maladie d'Elias faisait peser sur la joie commune. Celui qui s'en réjouit le plus, ce fut Zio Portolu.

— Saint François soit loué ! dit-il en se dressant d'un bond. Si mon fils était mort, je ne lui aurais pas survécu. Allons le voir, lui tenir compagnie. Allons !

Sa tristesse l'avait même empêché de boire, et il n'avait pas refait non plus les quatre petites tresses de ses cheveux. D'ailleurs, il était parfaitement propre, avec ses gros souliers oints de suif et son costume flambant neuf. Quant à Maddalena, il sembla qu'elle demeurait indifférente, avec ses larges paupières de madone baissées d'un air résigné ; assise près de son mari, dans la cour, elle parlait peu, regardait ses anneaux et les faisait passer alternativement de l'un à l'autre doigt. Pietro, lui, était heureux ; il avait la face rasée, les yeux luisants, les lèvres

rouges ; et, dans son costume d'époux, avec sa chemise au col blanc dont les pointes brodées étaient rabattues sur un gilet de velours bleu, il paraissait presque beau.

— Allons, allons ! répétait Zio Portolu, impatient de revoir Elias.

Et, dès que la porte de la petite chambre fut ouverte, il se mit à débiter des facéties, riant de son rire contraint, sans prendre garde à la douleur mortelle qui accablait son fils.

— Le voyez-vous, *su bellu mannu*[1], la fleur de notre maison, qui voulait mourir le jour même où son frère se mariait ? Est-ce que ce sont des choses à faire ? Quand je t'ai vu sur la roche, l'autre soir, je me suis dit : « Le tourtereau va tomber malade. » Et, par le fait, un peu plus tard, quand nous sommes revenus, nous t'avons trouvé sous l'arbre, pareil à un mort, et nous avons dû te transporter ici dans un chariot. Est-ce que ce sont des choses à faire ? Ah ! ta face est blanche comme la cendre, Elias. Eh ! eh ! veux-tu boire ? Eh ! eh ! le vin guérit tous les maux ! Ton frère est marié, tu sais ? Tu te lèveras tout à l'heure, et nous boirons à la santé des époux.

[1] « Le très beau », le beau grand garçon.

— Laisse-le tranquille, lui dit à demi-voix Zia Annedda, en le tirant par le pan de sa capote.

Et il se tut, considérant avec tristesse les yeux clos d'Elias.

Les mariés étaient restés dans la cour, entourés de quelques parents assis sur des escabeaux ; et tous ces gens causaient bas, en regardant leurs mains ou la pointe de leurs chaussures. A vrai dire, la conversation était peu animée ; on sentait encore autour de soi une pesanteur, une gêne, une sorte d'inquiétude et de malaise que le maintien timide et froid de la jeune épouse ne contribuait certes pas à dissiper.

Des gamins effrontés se montraient à la grande porte, criaient, réclamaient des dragées, lançaient des pierres contre le mur. Dans la cuisine, la mère de l'épouse et une autre parente préparaient le souper. Zia Annedda allait et venait, de la cour à la cuisine, de la cuisine à la chambre d'Elias, sur la pointe des pieds, le visage blanc et calme. Qu'Elias dût revenir à la santé, elle le savait bien : car, supposant qu'il avait pris quelque frayeur, elle lui avait préparé et fait avaler *s'abba e s'assustru*, l'eau de l'épouvante [1] ; puis, elle lui avait attaché au cou une

[1] De l'eau à laquelle on a mêlé du charbon et des médailles pieuses, en récitant de ferventes prières.

médaille bénite, elle avait allumé une lampe en l'honneur de saint François, et enfin elle avait prononcé les « paroles vertes », — une conjuration qui n'est pas sacrilège, — pour savoir si Elias devait vivre ou mourir. Les paroles vertes avaient répondu qu'il vivrait. « Loué soit saint François et béni soit Dieu en toutes ses saintes volontés ! »

Peu à peu les invités se retirèrent, et il ne resta que les deux frères, la mère de la mariée et une voisine amie de Zia Annedda. Le souper fut plus silencieux que le dîner ; de temps à autre, on entendait Elias gémir, se lamenter d'une façon déchirante ; et un nuage de tristesse oppressait tout le monde.

— On croirait que nous assistons à un repas funèbre ! dit Zio Portolu.

Et il s'efforça de rire ; mais, intérieurement, il se tourmentait ; et, à son avis, la mélancolie qui avait voilé ce jour de noces était de mauvais augure pour les nouveaux époux.

Lorsque Zia Annedda se fut assurée que rien ne manquait sur la table, elle rentra dans la chambre d'Elias afin de lui porter une écuelle de bouillon.

— Soulève-toi un peu et bois, mon enfant, lui

dit-elle d'une voix tendre, tout en refroidissant le bouillon avec la cuiller.

Mais il fit une grimace de dégoût et, de la main, repoussa la main de sa mère.

— Elias, mon enfant, bois, sois raisonnable. Il faut boire : cela te fera du bien.

— Non, non, non ! répétait-il puérilement, sur un ton plaintif.

— Allons, allons, sois raisonnable. Si tu restes ainsi, tu deviendras malade pour tout de bon, et tu commettras un péché mortel ; car le Seigneur veut que l'on se conserve.

Il ouvrit deux grands yeux pleins d'angoisse et aussi de souffrance physique.

— Laissez-moi en paix ! dit-il. Laissez-moi mourir en paix !

Zia Annedda sortit, puis revint avec Maddalena. Dès qu'Elias aperçut la mariée, il se mit à trembler visiblement ; et il n'eut ni le désir ni la force de cacher son trouble. Il essaya de murmurer un souhait :

— Que le bonheur...

Mais les paroles moururent dans sa gorge. Alors Maddalena, d'une voix ferme et assez froide, lui dit :

— Qu'est-ce que cela signifie, Elias ? Pourquoi ne veux-tu pas prendre quelque chose ? Tu

n'es plus un petit garçon. Pourquoi fais-tu de la peine à ta mère ? Allons, vite, sois raisonnable.

Immédiatement il se souleva, prit l'écuelle, but ; et, tout en buvant, il haletait et tremblait comme un enfant. Après quoi, on lui fit encore boire du vin ; et il tomba bientôt dans une somnolence légère et agréable, qui ne tarda pas à se changer en un sommeil paisible.

Mais, au milieu de la nuit, il se réveilla ; et à peine fut-il éveillé, malgré le bien-être physique que lui avait procuré le sommeil, il eut un transport d'inexprimable souffrance, un désespoir profond : Maddalena était dans cette maison, sous le même toit que lui, et Pietro était heureux ! Elias comprit que pour lui la joie de la vie avait pris fin, et que ce qui commençait, c'était la torture de la lutte contre la jalousie, contre le péché, contre la désolation. Autour de lui et au dedans de lui-même régnait une obscurité noire et lourde ; et, de nouveau, il éprouva un besoin fou de se lever, de remuer, de marcher, de s'en aller très loin, puisque telle était sa destinée. « Je m'en vais, se disait-il. Il faut que je m'en aille, que je quitte ce pays, que je n'y revienne jamais. Autrement, je suis un homme perdu. Hélas ! hélas ! »

Il se retourna, en se tordant de douleur ; il

serra les poings, enfonça son front dans son oreiller, se mordit les lèvres pour étouffer ses sanglots et ses gémissements. Il avait une envie furieuse de saisir son cœur à poignée pour le jeter violemment contre le mur.

VI

L'AUTOMNE venait, apportant à la *tanca* une douce mélancolie. Dans les jours brumeux, le paysage semblait plus vaste, avec de mystérieux prolongements par delà les limites voilées de l'horizon ; une solitude immense pesait sur les campagnes ; les arbres, les pierres, les buissons prenaient quelque chose de grave, comme s'ils méditaient tristement. De grands corbeaux, lents et funèbres, sillonnaient le ciel pâle. L'herbe de l'arrière-saison renaissait sur les chaumes noircis par les pluies tombées en abondance.

Par un de ces jours voilés, encore tièdes, mais tristes, Elias se trouvait seul dans la cabane, assis sur le seuil de la porte. Comme d'habitude, il lisait un de ses petits livres de piété. Le troupeau paissait au loin ; deux ou trois agneaux d'automne, gracieux, blancs comme neige, bêlaient avec une lamentation d'enfant malade. Elias lisait en attendant Zio Martinu, qu'il avait envoyé chercher pour lui demander un conseil.

« Cette fois, pensait-il, je veux suivre le con-

seil que le vieux me donnera. Il a l'expérience de la vie ; et peut-être aurais-je bien fait de l'écouter dès le commencement. » Il poussa un soupir, et il ajouta : « Mais qu'importe ? Maintenant, tout est fini. »

La haute figure du vieillard apparut dans le brouillard, au bout de la sente. Il s'avançait, droit et raide, vers la cabane. Elias se leva brusquement et jeta là son livre pour aller au-devant de Zio Martinu. Il savait bien que la *tanca* était déserte ; mais il se rappelait toujours le proverbe sarde : « Chaque petit maquis peut cacher de petites oreilles » ; et il voulait parler en sécurité. Aussi emmena-t-il le visiteur dans un lieu découvert où, sur un large espace, il n'y avait ni rochers ni buissons. Quelques pierres seulement gisaient çà et là, parmi les chaumes ; et deux de ces pierres servirent de sièges au jeune homme et au vieillard.

D'abord, ils s'entretinrent de choses indifférentes : de ce que Zio Martinu avait fait depuis qu'on ne l'avait vu, des brebis, des agneaux, d'un taureau volé dans une *tanca* voisine. Mais, tout à coup, le vieux regarda son interlocuteur en face, changea de ton et demanda :

— Pourquoi m'as-tu fait appeler, Elias ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

Elias vibra de la tête aux pieds, rougit, promena autour de lui ses regards. Il ne vit personne ; le bois, les rochers et les maquis se taisaient dans les lointains embrumés, sous la torpeur du ciel pâle.

— Je voudrais vous demander un conseil, Zio Martinu, commença Elias.

— Plus d'une fois déjà tu m'as demandé un conseil, et tu ne l'as pas suivi.

— Aujourd'hui, Zio Martinu, c'est autre chose. Et, d'ailleurs, j'aurais peut-être mieux fait de vous écouter. Mais n'insistons pas. Maintenant, tout est fini... J'ai l'intention de me faire prêtre, Zio Martinu. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le vieux regarda au loin, pensif.

— Tu es encore amoureux ?

— Plus que jamais ! s'écria Elias.

Et, peu à peu, sa voix se fit grêle, plaintive, comme trempée de larmes.

— Oui, par instants, il me semble que je deviens fou... Elle est si belle ! Ah ! si vous voyiez comme elle est belle, maintenant ! Je me propose toujours de ne pas retourner à la maison, de ne pas la rencontrer, de ne pas la regarder ; mais le démon me pousse, mon cher Zio Martinu... Et, elle aussi, elle me regarde ; et j'ai

peur... Il faut trouver un remède ; autrement, ce que vous avez prévu arrivera.

— Pourquoi ne te maries-tu point ?

— Ah ! ne me parlez pas de mariage ! fit Elias, dont le visage prit une expression d'horreur. Je maltraiterais ma femme, cela est sûr ; et le démon triompherait plus encore.

— Ainsi, tu dis que Maria Maddalena te regarde ?

— Oh ! ne prononcez pas de noms, Zio Martinu !... Oui, elle me regarde.

— Mais ce n'est donc pas une femme honnête ?

— Je la crois honnête ; mais elle n'aime pas son mari, ne l'a jamais aimé ; et, d'ailleurs, son mari ne la traite pas bien. Il s'est vite lassé d'elle ; de plus, il s'enivre souvent, et alors il devient brutal. Ils ont de fréquentes querelles.

— Déjà ?

— Eh ! pour cela, on commence vite... Je crains qu'il ne finisse par la battre. Il ne veut pas qu'elle sorte de la maison, qu'elle aille chez sa mère, qu'elle cause avec les voisines.

— Il est jaloux ?

— Non, il n'est pas jaloux, et il ne l'a jamais été ; mais il est colérique, il boit trop, il abuse de son aisance.

— Que t'avais-je prédit, Elias? s'écria le vieillard. Ah ! si tu avais suivi mon conseil !

Mais, aussitôt après, il hocha la tête et ajouta :

— Du reste, qui sait ? Peut-être qu'avec toi c'eût encore été la même chose.

— Oh, non ! Que dites-vous ? protesta chaleureusement Elias, tandis qu'un rêve douloureux resplendissait dans ses prunelles. Moi, j'aurais adoré jusqu'à ses pensées !

— Tu oublies que le temps coule ! On dit cela ; mais un jour vient où l'on se fatigue de tout, et spécialement de la femme. T'imagines-tu, Elias, que ton caprice actuel dure lui-même fort longtemps ? Plus tard, il t'arrivera d'en rire... Elle aura des enfants ; elle se fanera, ne te regardera plus, deviendra ce que deviennent tant d'autres paysannes mères de famille : sordidement vêtue, vieille, mal fagotée, laide.

— Vous vous trompez, Zio Martinu. Et voilà justement le malheur : elle n'aura jamais d'enfants, et elle se conservera longtemps belle et fraîche.

— Qu'en sais-tu ?

— C'est ma mère qui l'a dit, et elle s'y connaît. Je crois même que la mauvaise humeur de Pietro a cela pour cause principale... Ah ! Zio Martinu, je vous confie des choses que je ne

dirais pas même à mon confesseur ! Ne me trahissez pas !

— Si tu me jugeais capable de te trahir, il ne fallait pas m'appeler, repartit le vieillard avec calme. J'en ai entendu bien d'autres !... Du reste, peu importe qu'elle n'ait pas d'enfants ; elle se fanera tout de même.

— Ne le croyez pas, Zio Martinu ! Son type est celui de ces femmes qui, avec le progrès des années, et même lorsqu'elles ne sont pas heureuses, deviennent de plus en plus belles. Et puis, à la maison, il n'y a pas de travail ; si son mari la maltraite, les autres, ma mère surtout, l'adorent. Matériellement, elle se trouvera bien ; et elle restera toujours belle.

— Mais elle vieillira ! Vous vieillirez !

— Oh ! d'ici là, il passera du temps ! Et que venez-vous de dire, vous qui êtes un grand sage ? Vous ne connaissez donc pas la jeunesse ? Nous finirons par tomber dans le péché mortel ; et alors...

— Mais tu te figures donc, Elias Portolu, qu'en te faisant prêtre tout serait terminé ? L'homme, le jeune homme ne mourra pas en toi ; tu pourras succomber quand même ; et alors ce ne sera plus un péché, ce sera un sacrilège.

— Non, non, ne dites pas cela ! s'écria Elias avec horreur. Quand je serai prêtre, ce sera très différent. Elle ne me regardera plus ; et d'ailleurs, je me ferai envoyer dans un village.

— A merveille, mon fils ! Mais, en laissant de côté le reste, dis-moi, tu n'es plus un jeune garçon. Est-ce que l'on voudra de toi, au séminaire ? D'autre part, il faut du temps pour se faire prêtre, il faut des études, il faut de l'argent. Qui sait si tu viendras à bout de toutes ces difficultés ? Qui sait si, dans l'intervalle, tu resteras victorieux de la tentation ?

— Une fois que j'aurai annoncé mon projet, je ne craindrai plus rien : elle cessera de me regarder, et je triompherai de moi-même... C'est vrai, je ne suis plus jeune garçon ; mais je n'ai pas trente ans non plus, comme les avait ce pâtre qui a vendu son troupeau et qui s'est fait prêtre en moins de trois ans.

— Fort bien. Et pourtant, je te dis encore une chose : les prêtres qui se font prêtres parce qu'ils ont eu des ennuis, spécialement des ennuis amoureux, ne me plaisent guère... Il faut s'y prendre quand on est jeune, il faut avoir la vocation.

— La vocation, je l'ai ; je l'avais déjà auparavant. Elle m'est venue dès mon enfance, et

elle s'est réveillée lorsque j'étais *là-bas*. Et n'allez pas croire, Zio Martinu, que, si je me fais prêtre, c'est par poltronnerie, ou pour m'enrichir, ou pour bien vivre, comme tant d'autres. C'est parce que je crois en Dieu et que je veux vaincre les tentations du siècle.

— Cela ne suffit pas, Elias. L'homme qui se fait prêtre ne doit pas seulement repousser le mal, il doit aussi faire le bien. Il doit vivre entièrement pour les autres ; en un mot, il doit se faire prêtre pour le prochain et non pour lui-même. Toi, au contraire, tu te fais prêtre pour toi seul, pour sauver ton âme, et non celle des autres. Songes-y bien, Elias ! Ai-je ou n'ai-je pas raison ?

Elias devint pensif ; il comprenait que le vieux sage avait raison ; mais il ne voulait pas, il ne pouvait pas s'avouer vaincu.

— En somme, poursuivit-il, est-ce que vous me déconseillez de prendre ce parti ? Mais, à votre tour, demandez-vous si vous agissez bien ou mal ; interrogez votre conscience.

Zio Martinu, qui ne se déconcertait jamais, parut frappé par la dernière observation d'Elias. Ses yeux glauques regardèrent l'horizon embrumé ; mais, pendant quelques secondes, ils ne virent rien : dans ce grand silence de désert bla-

fard, sa rude âme en travail entendit des voix mystérieuses vibrer aux alentours.

— Ma conscience me répondrait de me mettre en colère contre toi, Elias, reprit-il après un moment de silence. Comme le dit ton père, tu n'es pas un homme, tu es un fétu, un roseau qui plie au moindre souffle du vent. Parce que tu t'es amouraché d'une femme que tu ne peux posséder, que tu n'as pas voulu posséder, tu projettes maintenant de devenir un mauvais prêtre, tandis que tu pourrais être un homme adonné au bien. Des aigles, voilà ce qu'il faut être, et non des grives, Elias. Ton père n'a pas tort.

Et, comme Elias restait accablé sous les reproches sévères du vieillard, celui-ci continua :

— Sais-tu ce que c'est que la douleur, Elias ? Ah ! tu crois avoir bu tout le fiel de la vie, parce que tu as été en prison et parce que tu t'es amouraché de ta belle-sœur. Mais qu'est-ce que cela ? Cela n'est rien ; et un homme doit cracher sur ces bagatelles. La douleur, Elias, est bien autre chose... As-tu jamais éprouvé l'angoisse de celui qui s'apprête à commettre un crime ? Et, après le crime, as-tu éprouvé le remords ? Et la misère, sais-tu ce que c'est ? Et la haine,

sais-tu ce que c'est ? Et voir ton ennemi, ton rival triompher, prendre possession de ton bien et te persécuter ensuite, sais-tu ce que c'est ? As-tu été trahi, trahi par ta femme, par ton ami, par ton parent ? As-tu, durant des années et des années, caressé un rêve, et ce rêve s'est-il dissipé devant toi comme un brouillard qu'emporte la bise ? Connais-tu ce que c'est, de ne plus croire à rien, de ne plus espérer en rien, de voir autour de soi le monde vide ? Et ne plus croire à Dieu, ou croire qu'il est injuste et le haïr, parce qu'il t'a ouvert toutes les voies et qu'ensuite il te les a refermées toutes, l'une après l'autre, sais-tu ce que cela veut dire, Elias ? Tout cela, le sais-tu ?

— Vous m'épouvantez, Zio Martinu ! murmura Elias.

— Vois quel homme tu es ! Tu t'épouvantes, rien qu'à entendre une pâle description de la douleur humaine... Allons, du courage ! Lève-toi et marche, Elias ! Tu es jeune, tu es bien portant. Va, et regarde la vie en face. Sois un aigle, et non une grive. Du reste, le Seigneur est miséricordieux, et souvent il nous réserve des joies que nous ne saurions pas même imaginer. Jamais l'homme ne doit s'abandonner au désespoir. Qui sait si, dans un an, tu ne seras

pas heureux et ne riras pas du passé ? Allons, du courage !

Comme suggestionné par ce discours, Elias se leva et fit un mouvement pour partir. Mais le vieillard lui dit :

— Quoi donc ? Tu me laisses seul ? Tu ne m'emmènes pas à ta cabane ? Tu ne m'offres pas de lait ?

— Pardon, Zio Martinu. Venez. Je suis étourdi comme une brebis folle.

Ils s'acheminèrent en silence. Dans la cabane, Elias servit au vieillard du lait, du vin, du raisin et du pain ; et ils causèrent encore de choses indifférentes. Avant de quitter le jeune homme, Zio Martinu revint à l'improviste sur la question difficile :

— En somme, tu as toujours le temps. Lorsque tu connaîtras vraiment ce qu'est la vie, eh bien ! alors, si tu veux te retirer du monde, tu en sortiras. Mais n'oublie pas ce que je t'ai dit : mieux vaut un homme du siècle adonné au bien qu'un homme de Dieu enclin au mal. Prends-y garde. Au revoir.

Après cet entretien, Elias demeura triste, mais assez calme. Il lui semblait même qu'il était fort, et il avait honte de sa faiblesse passée. Il se disait : « Le vieux sanglier a raison. Il faut

être des hommes ; il faut être des aigles, et non des grives. Je veux être fort. Bon chrétien, oui ; mais fort ! » Pendant plusieurs jours, il demeura triste ; mais il n'était pas désespéré, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour ôter de sa tête les idées mélancoliques.

L'automne fut extraordinairement doux et agréable dans la *tanca*. Le ciel s'était rasséréné, avait pris cette inexprimable douceur tendre qu'a le ciel d'automne en Sardaigne. Dans les horizons lointains, dans les fonds laiteux, on croyait apercevoir la mer ; certains soirs, l'horizon devenait tout rose, d'un rose perlé et nacré où de petits nuages d'un azur pâle naviguaient, pareils à des voiles. Sur la clarté du ciel, le bois prenait une teinte sombre et humide. Les feuilles ne tombaient encore que des buissons ; mais quelques chênes, épars dans l'immensité de la *tanca*, commençaient à se dorer. L'herbe fine et drue grandissait, recouvrant les chaumes bruns ; çà et là, surtout au bord de l'eau, des fleurs sauvages ouvraient leurs tristes pétales violets. Et le soleil répandait d'agréables tiédeurs dans tous les coins, sur les maquis, sur les murs d'enceinte, sur les rochers ; et, parmi cette douceur de soleil, sous ce ciel tendre, dans la fraîcheur

6

de cette herbe courte et fine, la *tanca* semblait de plus en plus vaste, de plus en plus immense, avec ses limites qui se perdaient vers le paisible rivage des mers fantastiques imaginées à l'horizon.

Dans la bergerie, la vie continuait paisible et, en cette saison, peu fatigante. Zio Portolu s'absentait souvent, et Mattia menait une existence taciturne et sauvage. Ce garçon aimait beaucoup le troupeau, les chiens, le cheval ; quant au chat et au cabri, qui le suivaient toujours pas à pas, il leur parlait comme à des camarades. Depuis quelque temps, il était très occupé à fabriquer des ruches de liège ; car il voulait avoir un rucher au printemps. Ses goûts étaient simples ; il n'avait aucun vice, mais il était superstitieux et un peu poltron. Il croyait aux revenants et aux âmes errantes ; et, pendant les longues nuits passées à la *tanca*, derrière le troupeau, il avait plus d'une fois blêmi parce qu'il se figurait voir des signes mystérieux dans l'air, des bêtes fantastiques s'avancer en courant, sans faire de bruit ; et, dans la voix lointaine du bois, dans cette solitude infinie de halliers et de rochers, il avait maintes fois ouï d'étranges lamentations, des soupirs et des chuchotements venus d'un monde effroyable.

Elias enviait un peu le caractère et la simplicité de son frère. Il se disait : « Le voilà bien, lui ! Toujours calme comme un enfant de sept ans ! A quoi pense-t-il ? Que désire-t-il ? Jamais il n'a souffert, et peut-être ne souffrira-t-il jamais. Ce n'est pas un fort ; mais pourtant, il est plus fort que moi. »

D'ailleurs, au déclin de cet automne, après la conversation avec Zio Martinu, il lui sembla qu'il avait enfin acquis un peu d'énergie ; au moins réussissait-il à se dominer et à prendre de bonnes résolutions pour l'avenir. Mais, un jour, comme il rentrait au pays, il trouva de l'orage entre Maddalena et Pietro. C'était l'époque où Pietro semait son froment, et la semence avait été conservée en un vieux coffre de bois noir placé dans la chambre des époux. Or, Pietro s'imaginait qu'une certaine quantité de cette semence avait disparu, et c'était pour cela qu'il cherchait dispute à sa femme.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en aie fait ? répondait Maddalena, très offensée. De la fouace ou des gâteaux ? Tu sais que, dans ta maison, tout se passe au grand jour ; et ta mère est là, qui est témoin de tous mes actes.

— Elle a raison, mon fils, confirmait Zia Annedda. Il est impossible que le froment ait

diminué. Qu'est-ce que nous en aurions fait ?

— Vous seules, ô femmes, le savez ! Vous faites et vous défaites ; vous avez des besoins secrets, des fantaisies extravagantes ; et vous recourez aux provisions, et vous dissipez votre bien, et vous trompez votre pauvre mari, qui travaille toute l'année pour satisfaire vos caprices !

Il parlait au pluriel ; mais Maddalena comprenait fort bien que chacune de ces paroles s'adressait à elle seule.

— C'est à moi qu'il faut parler ! lui dit-elle avec indignation. Ne t'en prends pas à ta mère. Le froment était dans notre chambre.

— Et c'est de là qu'il a disparu.

— Tu veux dire que je suis la coupable ?

— Oui ! hurla Pietro.

— C'est ignoble !

— Qu'est-ce qui est ignoble ? Moi ? La voyez-vous, la fille d'Arrita Scada ? Maudite soit l'heure où je t'ai épousée !

Ils échangèrent encore d'autres outrages. Sur ces entrefaites, Elias parut dans la cour, et Zia Annedda sortit pour l'aider à décharger le cheval.

Le jeune homme entendit la dispute, et son cœur se serra.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda-t-il entre les dents. A propos de quoi se disputent-ils ?

Sa mère lui dit quelques mots à voix basse ; et il s'écria :

— Mais c'est une infamie ! Est-ce que Pietro devient fou ? Notre maison sera bientôt la maison du scandale ! Il est temps que cela finisse !

— Au contraire, cela ne fait que de commencer ! intervint Pietro, qui s'avança sur le seuil de la porte, avec des yeux scintillants de colère. Et, quant à toi, mêle-toi de ce qui te regarde, si tu ne veux pas que je te serve à ton tour !

— Malheureux ! cria Elias. Fais attention à ce que tu dis !

— Fais attention toi-même ! Je suis un homme, moi ; mais toi, tu n'es qu'une corne ! Et tâche de ne pas te mêler de mes affaires !

— Finissez, mes enfants, finissez ! gémit Zia Annedda, toute pâle. Qu'est-ce que cela signifie ? Jamais pareille chose n'était arrivée chez nous !

— Je suis le maître ! proclamait Pietro avec jactance ; et il faut que vous le compreniez. Oui, le maître, c'est moi ; et, s'il y a des gens qui veulent commander ici, je suis prêt à les écraser comme des sauterelles !

Ils entrèrent dans la cuisine ; et la jeune

femme, en voyant Elias, en entendant les paroles de Pietro et de Zia Annedda, se mit à pleurer. Ces pleurs achevèrent d'irriter Elias contre Pietro et Pietro contre Maddalena.

— Oui, oui, de bonnes petites larmes, ça me fait plaisir ! Avec moi, il faut qu'on marche droit. Sinon, je sais une personne qui ne tardera pas à faire connaissance avec le bâton !

— Essaie un peu, lâche ! repartit Maddalena outrée, en se redressant menaçante. Misérable, calomniateur, lâche !...

Pietro rougit de fureur et s'élança contre elle en hurlant :

— Répète-le donc, si tu l'oses ! Répète-le donc !

— Tu es ivre !...

— Finis, Pietro, finis ! s'écrièrent d'une seule voix Elias et Zia Annedda, qui l'arrêtèrent.

Cependant, Maddalena sanglotait ; et elle répétait parmi ses sanglots :

— Calomniateur, lâche, lâche !...

— Je vous ferai voir si je suis ivre et si je suis lâche ! vociféra Pietro.

Et il se dégagea, se jeta sur elle, lui donna un soufflet. Elias devint livide, se mit à trembler, ne vit plus rien. Par bonheur, Zia Annedda réussit à le retenir ; et Pietro eut encore la

prudence de s'en aller. Sans quoi, une catastrophe était imminente.

— Oui, ce n'est que le commencement ! cria Pietro, de la cour, avec une voix rageuse mais ironique. C'est toi qui aurais dû l'épouser, mon cher frère, ce joyau-là ! Et maintenant, je m'en vais boire. Si, quand je reviendrai, il y a ici quelqu'un qui prétende lever le doigt, on verra qui est le lion et qui est le lézard.

Et il sortit.

A peine le soufflet reçu, Maddalena avait cessé de pleurer ; devenue blanche comme un cadavre, elle frémissait toute, de colère et de douleur ; mais elle avait compris instantanément que, si elle ne changeait pas de méthode, elle causerait de graves malheurs dans la famille ; et elle chercha tout de suite un remède.

— C'est ma faute, dit-elle d'une voix tremblante. Excusez-moi ; cela n'arrivera plus. Puisque j'ai pris ma croix, je saurai la porter. Excusez-moi ; pardonnez le scandale, pardonnez les paroles que j'ai dites...

Elias, blême et muet, la dévorait des yeux.

— Je t'en prie, lui dit-elle, tandis que Zia Annedda refermait la grande porte, fais que ma mère et mes frères ne sachent rien. Il ne faut pas que la chose se répande...

« C'est une sainte ! pensait Elias. Ah ! non, cet homme ne la méritait pas ! Une bête féroce ! »

Et la phrase de Pietro : « C'est toi qui aurais dû l'épouser ! » résonnait dans son esprit, dans son cœur, dans ses veines où bouillonnait le sang troublé. « Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ! Ah ! quelle irréparable erreur ! Ils sont malheureux, à présent : car elle ne l'aime point ; et c'est ce qui l'irrite, lui ; et moi... Oh ! moi, je suis plus malheureux qu'eux ; je l'aime plus qu'auparavant, et je... » Il lui venait une envie folle de saisir Maddalena entre ses bras et de l'emporter. « Il en est temps encore, il en est temps encore ! Qui nous sépare ? Quel obstacle nous empêche de nous rejoindre ? » Mais Zia Annedda revint, et il reprit le sentiment de la réalité.

Pendant la soirée, il eut plusieurs occasions de se trouver seul avec Maddalena. Elle travaillait en silence, assise près de la porte ouverte ; par instants, de profonds soupirs montaient de sa poitrine, et elle avait les paupières violacées. Elias sortait, rentrait, ne se décidait pas à partir ; une fascination irrésistible l'attirait près de cette porte ouverte, le contraignait à tourner autour de Maddalena comme le papillon autour de la flamme. Il croyait la jeune femme plus affectée peut-être qu'elle ne l'était

en effet, et il se tourmentait de cette douleur plus que de la sienne propre. De vains regrets, d'inutiles remords, de la colère contre Pietro, de fatals désirs le bouleversaient. A certains moments de passion, il aurait donné sa vie pour réconforter Maddalena ; mais, en attendant, il ne réussissait pas à lui dire une parole, et il s'irritait secrètement contre sa propre timidité.

— Tu ne t'en vas donc pas ? lui demandait Zia Annedda, suppliante. Va-t'en, mon enfant : il est l'heure. Va-t'en, les autres t'attendent. Pars !

— J'ai toujours le temps de partir ! finit-il par répondre, agacé.

— Ah ! mon enfant, tu veux faire un scandale ! Va-t'en, va-t'en ! Ton frère rentrera ivre, et vous ferez encore du scandale. Ah ! mes enfants, vous n'avez pas la crainte de Dieu, et la tentation rôde autour de vous !

Maddalena poussa un soupir qui était presque un gémissement, et Elias fut frappé des paroles de sa mère. Oui, c'était vrai : le démon rôdait autour d'eux ; et lui-même attendait avec un désir mauvais le retour de son frère, pour l'insulter, pour lui faire payer la douleur et l'humiliation de Maddalena. Et ce n'était pas tout encore : déjà il regardait la jeune femme avec

des yeux qui n'étaient plus ceux avec lesquels il l'avait regardée jusqu'alors. Il eut de tout cela une claire intuition, et il en ressentit un sursaut de terreur. « Je suis sur le point de me perdre, oui, de me perdre ! se dit-il. A quoi mon sacrifice a-t-il servi ? J'ai cédé à mon frère sa fiancée, pour ne pas le voir malheureux ; et maintenant, c'est moi, c'est moi-même qui médite de faire son malheur !... Mais qu'est-ce que je viens de penser là ? Suis-je capable d'une pareille chose ? Moi ? moi ?... » Il s'interrogeait avec étonnement. Il avait la sensation d'être un autre homme ; et il en était confondu, s'épouvantait de ce changement soudain.

« Il faut que je m'en aille, finit-il par se dire, et que je ne revienne plus. » Il se décida et partit, au grand soulagement de sa mère qui attendait cette minute avec impatience. Maddalena ne bougea pas de sa place, ne releva pas même ses larges paupières violacées de madone douloureuse. Mais lui, au moment de franchir le seuil, il l'enveloppa d'un regard navré ; et il se mit en chemin la mort dans l'âme.

Depuis ce jour, il fut en proie à un chagrin profond et tragique ; il commença à désespérer de lui-même et de toutes choses, à prendre en haine ses semblables. Jusqu'alors, son désespoir

et son besoin de solitude avaient eu je ne sais quoi de tendre et de bénin ; mais, à présent qu'ils étaient alliés à un désir instinctif de vengeance, ils devenaient méchants et acrimonieux. Elias estimait que le sort, ce sphinx malfaisant qui tourmente les hommes, avait été injuste envers lui. N'avait-il pas cherché à faire le bien, en se sacrifiant lui-même ? Et le bien s'était converti en mal. « Pourquoi ? Était-il juste que la fatalité se jouât ainsi de nous ? » Dans la solitude de la *tanca*, sous le ciel terne de l'automne, parmi la mystérieuse tristesse de ce paysage désert, de ces horizons brumeux, l'esprit du paysan se posait les terribles problèmes que se posent les esprits raffinés ; mais il ne réussissait pas à les résoudre. Il ne lui restait que sa douleur ; et, dans cette douleur, non seulement sa foi se perdait, mais déjà commençait à s'agiter le monstre de la rébellion.

Plus d'une fois, tandis qu'il errait sur les limites de la *tanca*, Elias avait aperçu Zio Martinu, le vieux païen dont la rigide figure paraissait être une émanation de ce puissant et triste paysage ; mais toujours le jeune homme se détournait de lui, le fuyait. « C'est une vieille bête ! pensait-il. Qu'est-ce que la douleur ? Qu'est-ce que la douleur ? Il s'est moqué de

moi, ce vieux au cœur de pierre. Mais, avec tous ses crimes et toutes ses infortunes et toute sa sagesse, il ne sait pas qu'en un seul jour je souffre plus qu'il n'a souffert en toute sa vie. Ah ! qu'il ne s'avise pas de se présenter devant moi avec ses sermons : je le tuerais à coups de hache ! »

Et pourtant, il comprenait que ce vieillard ne lui avait fait aucun mal. Ah ! que n'avait-il, au contraire, suivi ses conseils !... Mais il était irrité contre tout le monde, surtout contre lui-même ; et il éprouvait un cruel besoin de maltraiter quelqu'un, fût-ce un enfant, pour en savourer, non pas le plaisir, mais la douleur.

Il y avait un enfant qui fréquentait la bergerie. C'était le fils d'un pâtre du voisinage, très pauvre. Ce gamin déguenillé, maigre, noir comme une statuette de bronze, était un peu simple, mais sans malice. Il venait presque tous les jours à la cabane des Portolu, et il s'amusait tranquillement avec le chat, avec les chiens, avec le petit cochon. Souvent Elias lui donnait du pain, des fruits, du lait, même du vin ; et l'enfant s'était pris d'affection pour lui. Mais tout cela fut payé en une heure. Elias se trouvait seul dans la cabane, et il était d'une humeur terrible, parce que Mattia, le soir précédent,

avait apporté de fâcheuses nouvelles : Pietro s'enivrait chaque fois qu'il revenait de son travail, et alors il insultait et battait sa femme. Le gamin arriva les pieds nus, à petits pas silencieux ; il prit le chien entre ses bras et il entra dans la cabane.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda rudement Elias.

— Donne-moi du lait.

— Nous n'en avons pas !

— Donne-moi du lait, donne-moi du lait, donne-moi du lait ! se mit à répéter le gamin.

Et il n'en finissait plus. Elias éprouva une irritation physique indomptable ; il empoigna le gamin par le bras, le poussa dehors, le chassa en l'insultant comme un adulte et en lui enjoignant de ne plus revenir. L'autre s'en alla avec une sorte de dignité, sans prononcer une parole ; mais, quelques instants plus tard, Elias l'entendit pleurer à l'écart ; et c'étaient des pleurs désespérés, qui résonnaient tristement dans la solitude. Alors, il éprouva une volupté à s'irriter contre lui-même, une violente envie de se mordre les poings jusqu'au sang. Ce fait, petit en soi, finit par le consterner comme un symptôme funeste. « Je suis une brute, pensait-il. Je suis perdu. Mais les autres sont-ils différents de

moi ? Nous sommes tous mauvais ; la seule différence, c'est que les autres n'ont aucun scrupule et qu'ils sont heureux ; mais moi, je souffre parce que j'ai été un sot, parce que j'ai fait du bien à qui ne le méritait pas. »

Sa mémoire lui représentait d'obsédantes images de *là-bas ;* et il lui semblait que la douleur soufferte pour l'injuste condamnation n'avait rien été en comparaison de la douleur qu'il éprouvait aujourd'hui. Mais pourtant, le souvenir de la douleur passée augmentait encore la douleur présente. Des particularités oubliées lui revenaient à l'esprit avec amertume ; il se représentait les humiliations, les vexations, les persécutions des « argousins », et il rougissait de colère. Ah ! s'il en avait tenu un sous sa main, à la bergerie, dans ces moments-là ! « Je le mettrais en pièces, pensait-il, et je lécherais le sang sur la lame de mon couteau. » Et ses dents se découvraient, comme pour mordre.

Bref, il y avait une bête féroce déchaînée dans le cœur de ce jeune homme pâle, à l'apparence douce, que l'on voyait souvent assis au seuil de la cabane, les jambes écartées, les coudes sur les genoux, plongé dans la lecture de ses petits livres pieux.

Cependant, la froidure venait et, avec la froi-

dure, l'immense tristesse de l'hiver dans la solitude ; et la constitution ébranlée d'Elias s'en ressentait profondément. Les longues journées de pluie, de neige, de fatigue, — car c'est en hiver que le berger sarde, qui vit alors sans abri, comme son troupeau, travaille et souffre le plus, — l'incommodité de la cabane toujours pleine de fumée et de vent, finirent par épuiser ses forces physiques et morales.

A cette époque, durant certaines chutes de neige qui firent mourir de froid un grand nombre de brebis, Elias eut de nouveau l'idée de se faire prêtre. Mais combien différente aujourd'hui de ce qu'elle était auparavant ! Certaines fois, au milieu de cette âpre lutte contre les éléments et contre lui-même, il se désespérait plus que jamais ; il sentait un besoin révolté de vie commode, un urgent besoin de trêve ; et il ne concevait qu'une seule voie de salut, qui était de changer d'état.

Cela n'empêchait pas qu'une fascination maléfique l'attirât souvent à Nuoro, vers la tiède maisonnette où Maddalena travaillait au coin du feu.

Une paix relative régnait maintenant dans le ménage, car Maddalena était devenue très prudente ; et si, de temps en temps, on en-

tendait encore la voix avinée de Pietro, du moins on n'entendait que la sienne. Mais que Maddalena fût heureuse ou non, Elias n'était plus capable d'y prendre garde. La mauvaise semence avait germé ; jour par jour, le vase s'était empli d'une goutte nouvelle, et il devait déborder d'une minute à l'autre. Le jeune homme s'abandonnait secrètement et entièrement à sa passion. Il se disait : « Jamais personne n'en saura rien, et je le cacherai avec un soin scrupuleux, surtout à elle. Mais la voir, la regarder, qui me l'interdit ? Quel mal fais-je ? C'est ma joie unique. Et n'ai-je pas droit, moi aussi, à un peu de joie ? »

Et il la voyait souvent, et il la regardait, et, sans avoir conscience de son désir, il souhaitait qu'elle s'en aperçût. Et elle ne s'en apercevait que trop ; et, involontairement peut-être, elle répondait aux regards d'Elias. Et, quand leurs regards se rencontraient, un frisson, un arrêt de la vie, un transport de sombre plaisir saisissait leurs âmes. Ils étaient tout près de se perdre ; l'occasion seule leur manquait.

Vers la fin de l'hiver, Elias eut un vrai délire de passion. Il ne raisonnait plus, et, parmi ses cruelles souffrances, il éprouvait une atroce félicité à voir que Maddalena le payait de retour.

Tout ce qui d'abord lui avait semblé péché et douleur, lui semblait maintenant un droit et une joie ; tout ce qui d'abord avait excité sa répulsion, l'attirait maintenant avec une force vertigineuse.

Le dernier jour de carnaval, Elias, Pietro, Maddalena et deux autres jeunes femmes se masquèrent. Les époux vivaient alors en bonne intelligence, et Pietro était même d'une gaieté extraordinaire. Zia Annedda s'était opposée faiblement à ce projet de mascarade ; mais on ne l'avait pas écoutée. Dans son simple bon sens, la petite vieille devinait l'immoralité de ces travestissements, de ces bals, de ces folies carnavalesques ; et elle se fit promettre par Maddalena, qui était assez bonne danseuse, de ne pas danser, surtout avec des étrangers, les danses *bourgeoises*, c'est-à-dire les danses italiennes.

Maddalena et ses amies s'étaient déguisées en « chattes », c'est-à-dire qu'elles portaient pour costume deux jupes de couleur sombre, l'une attachée à la ceinture, l'autre au cou, et qu'elles avaient la tête enveloppée dans des châles. Les hommes s'étaient déguisés en « turcs », avec de larges jupons blancs serrés à la hauteur du genou et avec des corsages de brocart aux vives couleurs, mis à rebours et lacés dans le dos, de

telle façon que le derrière du vêtement se trouvait sur la poitrine.

Pour sortir, ils profitèrent d'un instant que la ruelle était déserte ; et ils gagnèrent les rues du quartier bas, où Nuoro prend un aspect de petite ville. Les femmes allaient, un peu intimidées, s'efforçant de changer leur démarche, craignant d'être reconnues, étouffant sous leurs masques de cire les éclats d'une joie enfantine. Et les hommes marchaient devant avec crânerie, comme pour ouvrir le chemin à leurs compagnes. De temps à autre, Pietro poussait un cri guttural, en allongeant le cou comme un coq ; et ce cri rappelait à Elias les hurlements d'allégresse poussés par les cavaliers qui, dans une pure matinée de mai, se rendaient à la neuvaine.

Comme Elias savait un peu danser les danses *bourgeoises*, qu'il avait apprises *là-bas*, dès la première minute, il s'était dit à lui-même : « Je danserai avec elle. » Peu lui importait la défense faite par Zia Annedda, la promesse de Maddalena : il brûlait du désir de danser avec elle, et il aurait passé par-dessus tous les obstacles pour réussir dans son dessein. Une énergie sauvage et rebelle s'éveillait en lui. S'il avait eu autrefois la force de se dominer, de se contraindre à vou-

loir le bien des autres, maintenant il trouvait en lui toute l'audace du mal pour satisfaire ses pires instincts. Son visage brûlait sous le masque ; son costume étroit et gênant échauffait tous ses membres. Au surplus, la journée était tiède, voilée ; et, dans la douce immobilité de l'air, on sentait déjà l'approche du printemps.

Il y avait beaucoup de monde dans les rues. Des bandes de masques vulgaires et burlesques allaient et venaient, escortés par une nuée de gamins sales, qui hurlaient des injures ou des paroles malhonnêtes. D'autres masques passaient, vêtus d'étoffes brillantes, suivis par les regards scrutateurs et moqueurs des ouvriers et des messieurs. Des dames, des enfants, des servantes aux corsages pourpres, des jeunes filles et des fillettes en costume, des villageoises, des paysans ivres se bousculaient à certains endroits du Corso ; et les accents mélancoliques d'un accordéon s'élevaient et vibraient dans cet air tiède et voilé, qui rendait les notes plus distinctes, comme dans un crépuscule d'automne.

Tout cela suffisait pour étourdir l'âme d'Elias, accoutumé aux grandes solitudes de la *tanca*. En vain croyait-il connaître le monde et être préparé à tous les événements, parce qu'il avait traversé la mer et vu la criminelle population

de *là-bas*. Hélas ! il suffisait de ce petit carnaval de Nuoro, de cette modeste foule bariolée, de ce quadrille mélancolique gémi par un accordéon errant, pour que son âme s'égarât dans ce monde qui n'était pas le sien, et que les choses lui apparussent différentes de ce qu'elles lui avaient semblé la veille, et que la rébellion achevât de fermenter dans son cœur. Il s'imaginait que tous ces gens, qu'il voyait se promener, causer et rire, étaient heureux, étaient enivrés de bonheur ; et alors il s'abandonnait, lui aussi, sans scrupule à l'ivresse de ses propres désirs, à son irrésistible besoin de joie et de volupté.

A présent, Pietro et Elias avaient mis entre eux deux leurs compagnes, pour les protéger contre les heurts des passants et contre les insolences des gamins. Maddalena occupait la place du milieu ; mais elle se penchait sans cesse en avant, regardait tantôt son mari, tantôt Elias ; et toujours Elias répondait au regard de ces yeux obliques, ardents sous le masque.

— Arrêtons-nous, faisons quelque chose ! dit enfin Elias à sa compagne. Aller et venir ainsi, c'est idiot.

— Comme vous voudrez, répondit-elle.

Et elle communiqua à Maddalena le désir du jeune homme. Ils s'arrêtèrent tous.

— Que voudrais-tu faire ? demanda Maddalena en se rapprochant de lui.

— Je voudrais danser. Tu vois qu'on danse là-bas, dit-il en lui offrant la main. Allons-y.

— Ton frère veut danser, dit Maddalena à Pietro.

— Non.

— Oui ! oui ! s'écrièrent toutes les femmes.

— Ma mère l'a défendu.

— Nous ne danserons que la danse sarde.

Et les trois « chattes » s'élancèrent, toutes joyeuses, courant vers l'endroit où l'on entendait la musique du bal. Un cercle de spectateurs, campagnards, gamins, ouvriers, presque tous avec des faces hâves et laides, curieuses, effrontées, entourait quelques couples de masques qui dansaient en se heurtant et en riant. Un homme au visage rouge, à la longue barbe, habillé en femme, le masque rejeté derrière la tête, jouait de l'accordéon en se donnant des airs d'importance, les yeux baissés et fixés sur les touches de son instrument. Ce qu'il jouait, avec assez de brio, c'était une polka, mais triste et plaintive comme l'est toujours la musique jouée sur l'accordéon.

Les arrivants rompirent le cercle des spectateurs et pénétrèrent dans l'espace où l'on dan-

sait, tandis que d'autres couples, las de danser, à bout de souffle, s'arrêtaient et venaient se ranger devant les curieux. Personne ne protesta contre les nouveaux venus ; et même, un masque travesti en moine, avec le visage badigeonné de jaune, invita tout de suite à danser une des « chattes », laquelle accepta sans façon. Elias se trouva ainsi à côté de Maddalena ; il frémissait du désir de danser ; mais, à présent que l'heure était venue, il n'osait plus, par crainte de son frère.

— Joue-nous la danse sarde ! cria Pietro au musicien.

Le musicien releva les yeux, considéra un instant le « turc », mais ne cessa pas de jouer sa polka.

— Silence ! crièrent à Pietro plusieurs danseurs.

— C'est bon, je me tais ! murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même, tout mortifié.

— Mais dansez donc, vous aussi ! dit la « chatte » qui dansait avec le moine, en passant devant ses compagnes.

— Oui, oui, dansons ! supplia d'un air câlin l'autre « chatte ». Qu'est-ce que nous faisons là ?

Elle s'était adressée à Pietro. Il la regarda

effrontément dans les yeux, ouvrit les bras et dit :

— Eh bien, oui, dansons, dansons ! Autrement tu en mourrais de chagrin. Mais je t'avertis que je ne sais pas danser ; et, si je te marche sur les pieds, ce sera tant pis pour toi.

Il lui passa le bras autour de la taille et se mit à sauter et à tournoyer d'une façon comique. Par bonheur pour elle, un grand masque, vêtu d'une longue capote d'orbace serrée aux flancs par une corde, vint délivrer la « chatte » en priant Pietro de la lui céder. Alors celui-ci se retira, se rangea dans le cercle des spectateurs ; et il s'aperçut qu'Elias et Maddalena dansaient ensemble. « Eh ! eh ! ils savent danser, eux ! se dit-il plaisamment à lui-même. Si Zia Annedda les voyait, je crois, par ma foi, qu'elle leur distribuerait une bonne volée de coups de bâton. » Et, tandis qu'il était debout à regarder, il se dit encore : « En voilà une qui s'entend à merveille avec le moine ; et cette autre écervelée, m'est avis qu'elle est au mieux avec la grande capote. Ah ! elles ont le diable au corps, les femmes ! » Mais, dans le fond, il était content que les autres prissent du plaisir.

Elias et Maddalena dansaient assez bien ; mais ils ne faisaient guère attention à la danse.

Aussitôt qu'ils s'étaient trouvés dans les bras l'un de l'autre, presque sans savoir comment, le trouble d'une ivresse indicible s'était emparé d'eux. Elias sentait son cœur battre avec angoisse, et Maddalena voyait tourbillonner vertigineusement autour d'elle ce cercle de visages hâves, laids et insolents.

« Je voudrais lui parler, pensait-il. Que vais-je lui dire ? »

Et il serrait dans une étreinte convulsive le buste de sa danseuse, sous la jupe sombre qui lui descendait du cou. Mais en vain cherchait-il auxieusement une parole, une seule parole à lui dire : il ne pouvait ouvrir les lèvres. Tout à coup, il fut assailli par une envie frénétique de l'enlever entre ses bras, de rompre ce cercle de badauds imbéciles et de s'enfuir très loin, au fond de la solitude, en hurlant dans un seul cri toute sa douleur et tout son amour.

Mais Pietro était là, debout, terrible comme un sphinx, sous son masque qui riait d'un rire grotesque ; et, depuis quelque temps, Elias avait une peur étrange de son frère. Celui-ci savait-il ? Pouvait-il être assez stupide pour ne pas lire dans les yeux de l'amant la passion terrible qui le dévorait ? « Eh ! que m'importe ? se disait Elias, après s'être posé avec terreur ces

questions. Qu'il voie, et qu'il me tue ! Il me rendra service. » Il n'avait pas de haine contre Pietro ; seulement, il avait peur de lui ; et, parfois, il avait aussi pour lui une bizarre et puérile compassion. « Pietro est plus malheureux que moi, se disait-il ; car il aime sa femme, et elle ne l'aime point. Ah ! mon frère, mon frère, quelle erreur nous avons commise ! »

Tandis qu'il dansait, bouleversé par la violence de ses désirs furieux, toutes ces pensées s'agitaient confusément dans son esprit ; et il éprouvait en même temps de la passion, de la pitié, de la peur, du chagrin et de la jouissance. La musique de l'accordéon, les bruits de la foule, cette fantasmagorie de visages et de couleurs, le mouvement, le masque, le contact de Maddalena l'étourdissaient et lui embrasaient le sang. A un certain moment, il ne vit plus rien ; il se pencha et, d'une voix haletante, chuchota quelque chose que Maddalena n'entendit pas bien, mais qui lui fit lever les yeux vers Elias. Il la regarda longuement, d'un regard éperdu ; et, à partir de cette minute, il n'eut plus qu'une seule pensée, fixe, dévorante.

Le bal cessa, le cercle des curieux se dispersa, les masques recommencèrent à errer dans les rues, parmi la foule. Puis le soir vint, pâle, voilé.

Et finalement Elias, qui suivait ses compagnons comme dans un rêve, se retrouva devant la maisonnette silencieuse, en face de la haie sombre et immobile dans le crépuscule.

Zia Annedda les attendait, assise dans la petite cour, les mains jointes sous son tablier. Peut-être priait-elle pour conjurer la tentation qui pouvait entraîner ses enfants : car, pour elle, le masque était un symbole du démon ; et, lorsqu'ils franchirent la porte en bande, elle eut un léger sursaut. Peut-être un malin esprit intérieur lui murmurait-il que sa prière avait été vaine, que le démon triomphait, qu'avec la rentrée de ses enfants masqués, le péché mortel entrait dans la maisonnette jusqu'alors si pure. On voyait le feu brûler dans l'âtre ; et le chat, accroupi sur la petite fenêtre, les yeux fixés au loin, semblait perdu dans la solennelle contemplation de ce crépuscule terne et de ces montagnes d'un gris bleuâtre, muettes à l'horizon.

— Vous vous êtes bien amusés, à ce qu'il paraît ! Vous n'étiez pas pressés de revenir ! dit Zia Annedda sur un ton dolent.

— C'est vrai, nous sommes en retard, avoua Maddalena, mais sans exprimer aucun regret. Venez, mes amies, venez ; moi, je meurs de chaud.

Et, précédant ses compagnes, elle monta l'escalier extérieur. Cependant, Elias enlevait son masque ; et Pietro, qui avait déjà enlevé le sien, courait au broc, le soulevait et buvait avidement.

— Quelle soif tu as ! dit Zia Annedda.

— Soif et faim, maman. Donnez-moi vite à manger : car je veux aller ensuite au *seranu*[1].

Et il se dirigea vers une planche fixée au mur, sur laquelle se trouvaient la corbeille à pain et des restes de viande. Ce jour-là, les Portolu avaient fait un déjeuner copieux : des fèves bouillies avec du lard, et des *cattas*, beignets de pâte levée où l'on met des œufs, du lait, de l'eau-de-vie, et que les Nuorais mangent en carnaval.

— Tu es fou, répondit Zia Annedda. Que saint François te protège ! Ton idée n'a pas le sens commun. Tu souperas avec nous, et après, tu te coucheras. Il ne fait pas bon sortir, les nuits comme celle-ci. Va te déshabiller !

— Allons donc, maman, allons donc ! Le carnaval n'arrive qu'une fois l'an ! J'irai au *seranu*, et mon frère Elias y viendra aussi. Eh ! eh ! l'année dernière, nous n'étions pas ensemble !

[1] Bal populaire.

Le visage d'Elias, que le costume féminin rendait plus rose et plus beau, s'assombrit. Les paroles de Pietro l'avaient-elles blessé ? Ou bien, avait-il honte du transport de joie brusquement ressenti, lorsqu'il avait entendu Pietro dire qu'il passerait la nuit dehors ?

— Si tu crois que j'irai au bal, tu te trompes, répondit-il.

Puis, se faisant violence à lui-même, il ajouta :

— D'ailleurs, tu ferais mieux de ne pas y aller non plus.

— Tu entends, Pietro ? reprit la mère.

— Moi, j'y vais, répliqua l'autre. Je soupe, et ensuite j'y vais. Et tu y viendras aussi, Elias. Tu verras comme nous nous amuserons ! Soupe, et viens.

— Non. Je me déshabille.

— Donnez-moi du vin, ma petite maman. Ah ! si vous saviez comme nous nous sommes divertis ! Vous avons... mais non, nous n'avons pas dansé ! Ne le croyez pas, quand même on vous dirait le contraire ! s'écriait Pietro, en mangeant à grosses bouchées. Il faut que la jeunesse s'amuse. Et, en somme, quel mal y a-t-il ? Quant à moi, je ne sais pas danser, mais je m'amuse tout de même. Et ces femmes, si vous voyiez comme elles se divertissent ! Et ce

moine ! Et cette grande capote ! Ha ! ha ! ha !

Et il riait tout seul.

— Mon Dieu ! prends donc garde à ne pas tacher le corsage ! disait Zia Annedda. Que saint François te protège !... Veux-tu du fromage ?... Ah ! mes enfants, la tentation vous entraîne ; mais le carême viendra... Irez-vous au moins vous confesser ?

Elias tressaillit. Depuis quelques minutes, il était debout sur le seuil de la porte, irrésolu, comme prêtant l'oreille à une voix lointaine. Cette voix disait : « Pourquoi ne soupes-tu pas avec Pietro et ne sors-tu pas avec lui ? Tu as entendu ta mère. Est-ce que tu iras te confesser ? » Mais il lui fut impossible d'obéir à cette voix : hélas ! la tentation le maîtrisait, l'étreignait, le terrassait, était mille fois plus forte que lui. A quoi bon combattre ? Elle avait remporté la victoire, et depuis longtemps.

Il alla se déshabiller ; puis, il s'assit dans la cour, à l'endroit où sa mère était assise tout à l'heure ; et il fut obsédé par un seul désir : que Pietro s'en allât, — et par une seule crainte : que Pietro restât à la maison.

Peu après que les amies de Maddalena l'eurent quittée, Pietro s'avança dans la cour et dit à son frère :

— Alors, tu ne veux pas venir ?

— Non.

— Tu es un sot. Moi, je m'en vais. Tu m'ouvriras la porte cochère, à mon retour ?

Elias ne répondit pas ; replié sur lui-même, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, il frémissait intérieurement de douleur et de plaisir ; et déjà il n'osait plus regarder son frère.

Pietro s'en alla.

— Viens souper, lui dit à deux reprises Zia Annedda, sur le seuil de la porte.

— Je n'ai pas faim, je suis indisposé, répondit Elias.

Et il resta immobile pendant une longue heure, toujours dans la même attitude, replié sur lui-même et la tête entre les mains. Il entendait Maddalena qui, dans la maison, bavardait gaiement, comme il ne l'avait jamais entendue parler, avec une voix nouvelle, racontant à Zia Annedda tous les détails de la mascarade. Elle riait, et elle devait avoir les yeux luisants, le visage allumé, l'âme enivrée. Puis, les deux femmes se retirèrent, et tout fut silence autour d'Elias. Le feu brûlait encore dans l'âtre ; il y avait un calme effrayant dans l'atmosphère, dans la petite cour tranquille, dans la nuit voilée.

Elias releva la tête. Il avait l'échine rompue ; son cœur palpitait ; le sang lui passait par ondée dans le dos et dans la nuque, lui montait au front, enténébrait sa pensée. Dans cet état qui le rendait pareil à un fauve inconscient, il gravit sans bruit l'escalier, frappa un petit coup à la porte de la jeune femme. Elle veillait sans doute, car elle répondit aussitôt :

— Qui est là ?

— Ouvre ! murmura-t-il à voix basse. C'est moi. J'ai quelque chose à te dire.

— Attends ! reprit-elle, sans inquiétude.

Et elle ouvrit quelques instants plus tard. Elle lui demanda :

— Que veux-tu ? Tu es malade ? Qu'est-ce que tu as ?

Tout en parlant ainsi, elle le regardait ; et elle devint blanche. Elle avait ouvert innocemment ; mais, à présent qu'elle le voyait avec ce visage décomposé, avec ces yeux de fou, elle comprenait enfin. Et elle perdit la tête.

Il entra, referma la porte. Et elle, qui aurait pu crier, qui aurait pu prendre la fuite, se tut, ne fit pas un mouvement.

VII

Pietro rentra vers les deux heures du matin, ivre à ne plus tenir sur ses jambes. Elias lui ouvrit la porte cochère et alla se coucher ; mais, dès avant le jour, il était debout ; et l'aube se montrait à peine lorsqu'il repartit pour la bergerie.

C'était une aube triste et cendrée, mais qui n'était pas froide. Le ciel s'était couvert d'un nuage unique, fuligineux et immobile, qui pesait comme une voûte de pierre grise sur la campagne morte. Elias chevauchait, seul, perdu dans ce vaste silence de mort. Pas une voix ne s'entendait, pas une feuille ne bougeait ; les ruisseaux eux-mêmes, au bord des sentiers, coulaient verdâtres, froids, silencieux. Il avait sur le visage la couleur de ce ciel livide, et ses yeux cernés étaient verdâtres, froids et tristes comme l'eau des ruisseaux.

Il lui semblait qu'il sortait d'un rêve divin et hideux tout ensemble ; et un monstre de félicité

et d'angoisse lui déchirait le cœur. Cette félicité, si l'on pouvait appeler cela de la félicité, n'allait jamais sans une inséparable sensation d'angoisse ; et, aux moments — ces moments-là étaient les plus nombreux — où le remords du crime commis prévalait, l'angoisse devenait un martyre.

La partie bonne et croyante de son âme s'était réveillée tout d'un coup, dans cette mystérieuse et menaçante aube de carême ; et elle reculait, et elle s'étonnait, et elle s'épouvantait devant l'horrible réalité du fait accompli.

« Non, ce n'est pas possible ! J'ai eu un cauchemar ! pensait-il en crispant sur la bride ses doigts contractés par la terreur. Oui, oui, un cauchemar ! N'ai-je pas eu cent fois des cauchemars pareils, au bord de l'Isalle et dans la *tanca ?*... Mais non, non, non ! Que te dis-tu à toi-même, Elias ? Tu es un misérable, un fou ; tu es le plus vil, le plus abject des hommes ! »

Et, tandis qu'il s'adressait à lui-même ces reproches, il retombait insensiblement dans le souvenir ; et tous ses membres tressaillaient de volupté, son visage s'éclairait. Mais, soudain, ce visage redevenait plus ténébreux qu'auparavant, un flot de honte et de remords inondait

toutes ses veines ; et de nouveau la terreur l'assaillait, jointe à une envie folle de se frapper, de se souffleter, de se mordre les poings. Et les injures recommençaient : « Tu es un lâche, un misérable, un fou ! Ah ! Elias, rebut du bagne, ta mère, ton père, tes frères pouvaient-ils attendre de toi autre chose ? Tu as souillé ta propre maison, tu as trahi ton frère, ta mère, toi-même ! Caïn ! Judas ! Lâche ! Misérable ! Ordure ! Que vas-tu faire, maintenant ? Te reste-t-il autre chose à faire que de te donner un coup de poignard dans le cœur ? » Et ensuite il retombait dans le souvenir ; et il sentait que dorénavant il aimait Maddalena jusqu'à la furie et qu'à la première occasion il faillirait encore. Et, à cette pensée, ses cheveux se dressaient d'horreur.

Ce fut ainsi qu'il fit le trajet. Lorsqu'il franchit la barrière de la *tanca*, il releva lentement les yeux et regarda d'un air étonné le paysage qui s'étendait devant lui, morne et vert, d'un triste vert de février, ces roches, cette ligne du bois, grave et rigide sur le ciel de cendre ; et ce paysage lui parut changé, lui parut hostile.

« Ah ! qu'ai-je fait ? s'écria-t-il intérieurement. Qu'ai-je fait ? Comment supporterai-je le regard de mon père ? »

Il n'eut pas seulement à supporter ce regard, mais il dut entendre aussi les discours de Zio Portolu, qui le blessaient d'une façon cruelle.

— Tu t'es diverti, mon agneau ? Eh ! cela se voit sur ton visage, qui a la couleur du levain. Certainement tu t'es masqué, tu as dansé, tu as veillé, tu t'es amusé : je lis cela dans tes yeux, mon fils. Et ton père était ici à travailler, à épier les malfaiteurs, pendant que tu te divertissais. Mais ne t'imagine pas que je sois jaloux. Tu es jeune ; et mon temps, à moi, est passé. Et puis, maintenant c'est le carême.

Il y eut une courte pause, après laquelle Zio Portolu demanda encore :

— Et Zia Annedda, que fait-elle ?... Ah ! elle m'a envoyé de la fouace et des beignets. Ce n'est pas elle qui oublierait son vieux pâtre !... Et ma chère Maddalena, que fait-elle ? Est-ce qu'elle s'amuse ? Oui, laissons-la s'amuser, la petite tourterelle ; c'est une sainte, comme Zia Annedda. Eh ! eh ! elle lui ressemble plus que ses propres enfants !

« Ah ! s'il savait ! » se disait Elias avec un frisson.

Et chaque parole de son père le frappait au cœur. Et, comme il lui semblait impossible de s'abandonner à ses pensées en présence de Zio

Portolu, il alla, dès qu'il le put, chercher la solitude.

D'ailleurs, sans se l'avouer à lui-même, il désirait rencontrer Zio Martinu. Mais le vieux n'était pas là. En traversant la prairie, Elias ne rencontra que son frère Mattia qui, tranquille et taciturne, errait dans l'herbe, armé d'une longue perche. Sous ce grand ciel mort, dans l'immobilité de toutes les choses, les *tancas* semblaient encore plus désertes et plus illimitées.

Elias pensait à la mascarade, au bruit de la foule, au bariolage des travestissements, à la danse avec Maddalena ; et les moindres souvenirs lui donnaient un frisson. Ah ! ils étaient heureux, tous ces gens qu'il avait vus ! Lui seul était condamné à vagabonder dans la solitude ; pour lui seul le bonheur se transformait en supplice !

Il eut un nouveau mouvement de révolte ; et ensuite, puisque le premier pas était fait, puisque son âme était irrémédiablement perdue, il se demanda pourquoi il ne continuerait pas à jouir de son funeste bonheur. « Je suis un fou, pensait-il. Maddelena ne peut plus vivre sans moi, elle me l'a dit ; et moi, je lui ai juré que je lui appartiendrais toujours. Pourquoi devrais-

je la rendre malheureuse ? Nous ne ferons aucun autre mal sur la terre ; nous vivrons toujours comme mari et femme ; et jamais Pietro n'aura rien à souffrir par notre faute. » Et son visage s'éclairait, au rêve d'une telle félicité ; mais, brusquement, à l'improviste, il comprenait toute l'horreur de ce rêve, et il en était affolé, et il aurait voulu se rouler par terre, renverser les rochers, hurler son péché vers le ciel, heurter sa tête contre les cailloux, afin d'oublier, afin d'arracher de son âme les souvenirs et les concupiscences.

A la tombée du soir, il fut accablé d'une tristesse et d'une langueur invincibles. Il se mit à regarder l'horizon, vers Nuoro, avec le désir de retourner là-bas, de voir Maddalena, de la voir au moins à distance, ou au moins de lui serrer la main, ou au moins d'incliner la tête sur ses genoux et de pleurer ainsi qu'un enfant. « J'y vais ! j'y vais ! murmurait-il, comme dans la nuit où la fièvre l'avait abattu sous un arbre. Oui, j'y vais ! j'y vais ! » Et il y eut un moment où il se mit en marche ; mais, à peine eut-il fait les premiers pas, il s'aperçut que ce qui le poussait vers Nuoro, ce n'était pas seulement le désir de voir Maddalena de loin ; c'était aussi le péché mortel, le démon, l'attrait monstrueux

de la rechute ; et il en éprouva encore une fois de l'horreur. « Où vas-tu, Elias ? se demanda-t-il. Tu n'es donc pas un homme ? »

Il n'y alla pas, mais il eut peur de lui-même et de sa faiblesse ; et la pensée lui vint de se jeter aux pieds de son père, de lui confesser tout, de lui dire en pleurant : « Attachez-moi, mon père ! Enchaînez-moi entre deux rochers ! Ne me laissez pas m'en aller ! Ne me laissez pas seul ! Aidez-moi contre le démon ! » Mais ensuite il réfléchit : « Hélas ! il me tuerait, si je lui disais pareille chose. Et il aurait bien raison de m'écraser comme une grenouille ! »

Tels furent ses combats durant quelques jours. Comme il s'était vaincu le premier soir, il eut à lutter moins rudement pour se vaincre encore les jours qui suivirent ; et il ne retourna pas à Nuoro. Mais les forces l'abandonnaient ; une tristesse mortelle ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit ; et il sentait que, s'il était forcé de revenir au pays et de revoir Maddalena, il ne résisterait plus à la tentation. Alors, il se mit de nouveau en quête de Zio Martinu, traversa la *tanca*, franchit le mur et s'enfonça dans la futaie.

C'était une nuit de pleine lune ; le vent courait sur la cime des arbres avec un frémisse-

ment sonore et continu ; mais, à l'intérieur du bois, sous les chênes, pas une feuille ne bougeait. La clarté de la lune passait entre les rameaux, limpide, tranquille, souvent coupée par quelque branche mince qui se dessinait en noir sur la froide transparence de l'air. Cela ressemblait à quelque merveilleux tableau des contes de fées, à un bois enchanté sous la lune. Des fonds d'argent s'étendaient dans le lointain ; et, sur ces fonds, d'autres lignes de bois se profilaient, semblables à des montagnes noires.

Elias cheminait. Ses yeux perçants distinguaient les éboulis du terrain, les troncs droits dans l'ombre et jusqu'aux moindres broussailles. Il reconnut de loin que la cabane de Zio Martinu était éclairée ; et aussitôt, dans le souci qui le tourmentait, il éprouva un soulagement. « Ah ! il pourrait donc enfin confier à quelqu'un l'horrible secret qui lui oppressait le cœur ! Il pourrait donc enfin demander aide et conseil ! » Mais, lorsqu'il fut à la cabane et qu'il eut salué Zio Martinu, il retomba dans le désespoir. « Que pouvait-il attendre de cet homme ? Que pouvait-il lui dire ? Que pouvait-il lui demander ? Ce qui était fait était fait, et, dût le monde s'écrouler, il n'y avait plus de remède. Quels que fussent les conseils du vieillard, ce qui devait

s'accomplir s'accomplirait quand même. » Il se rappela les nombreuses fois où Zio Martinu lui avait donné des conseils ; toujours ces conseils l'avaient soulagé, mais il n'avait jamais pu les suivre.

Telles étaient ses pensées lorsqu'il se laissa choir sur un siège, près du feu, avec une douleur si visiblement exprimée par son visage qu'à l'instant Zio Martinu devina tout.

— Où étiez-vous ? lui demanda Elias. Je vous ai cherché à plusieurs reprises.

— Pourquoi me cherchais-tu ?

— Il y avait si longtemps que je ne vous avais rencontré !

— Et où vas-tu comme ça, dans la nuit ?

— Je suis venu pour vous voir, Zio Martinu.

— Tu as été à la ville ?

— Non ; je n'y ai pas été depuis le dernier jour du carnaval.

— Et c'est après le carnaval que tu m'as cherché ?

— Oui.

Elias sentit que le regard du vieux était fixé sur son propre visage ; il comprit que Zio Martinu devinait tout, et il rougit.

— Tu es défait, reprit Zio Martinu, le regard

toujours fixé sur Elias ; tu portes sur ta face le péché mortel. Pourquoi viens-tu me chercher, si tu n'as plus besoin de mes conseils ?

Elias leva ses yeux grands ouverts, apeurés et égarés comme ceux d'un enfant, vers les yeux du vieillard : des yeux de sanglier, sauvages et doux en même temps. Alors, Zio Martinu sentit son cœur de pierre s'émouvoir. Il lui sembla qu'Elias, ce garçon beau et faible comme une femme, se réfugiait près de lui à l'heure de la tempête comme un agneau se réfugie sous un chêne. « Pourquoi lui adresserais-je des reproches ? pensa-t-il. Le malheureux souffre, cela se voit, et il devient rouge. Frapper sur lui, ce serait brandir une hache contre un roseau. » Néanmoins, il lui demanda d'une voix rude :

— Pourquoi viens-tu aujourd'hui, Elias ? Que veux-tu que je te dise ? Ah ! si tu avais suivi mes premiers conseils !

— Des mots ! des mots ! éclata Elias, avec un véritable désespoir. Est-ce que nous savons si, au cas où j'aurais suivi vos premiers conseils, mon frère ne m'aurait pas assommé ? Pourtant, je l'aurais moins offensé que je ne l'ai offensé à cette heure ; et, à cette heure, il ne m'arrachera pas un cheveu. Ainsi va le monde, Zio Martinu ;

et c'est le sort, c'est le démon qui nous persécute.

— Mais enfin, pourquoi viens-tu ?

— Eh bien, oui ! poursuivit Elias, de plus en plus désespéré et irrité ; oui, je viens pour vous demander encore un conseil, et je suis certain que votre conseil sera bon. Et je viens aussi pour vous demander aide ; et je suis certain que, afin d'empêcher que je ne retourne à Nuoro jusqu'au moment où la tentation aura cessé de me tourmenter, vous êtes capable de m'attacher, de m'emprisonner. Mais le sais-je, moi, si je pourrai suivre votre conseil, et si, pendant que vous m'attacherez, je ne tâcherai pas de vous mordre les mains et de m'échapper et de m'en aller faire ce que veut le démon ?

— Le démon ! le démon ! répliqua le vieillard en haussant les épaules avec mépris. C'est toujours au démon que tu t'en prends ! Je suis las de t'entendre parler ainsi. Qu'est-ce que le démon ? C'est nous-mêmes.

— Vous ne croyez pas au démon ? Et à Dieu ?

— Je ne crois à rien, Elias. Mais, quand j'ai demandé un conseil, je l'ai suivi ; et, quand j'ai sollicité l'aide d'un autre, j'ai baisé la main qui m'aidait, je ne l'ai pas mordue, comme tu mériterais que te mordît la vipère !

Le jeune homme sourit tristement.

— Ce n'était qu'une façon de parler, Zio Martinu.

— Bon. Mais alors, par façon de parler, je te dirai ceci. Puisque tu viens me demander des conseils pour ne pas les suivre, me demander de t'attacher pour me mordre ensuite la main, tu n'avais pas besoin de te donner ce dérangement. Tu crois au démon, toi ; eh bien, empoigne-le par les cornes et enchaîne-le ; mais prends garde qu'il ne te morde !

Le vieillard était gouailleur, et son accent, plus encore que ses paroles, exprimait cet âpre sarcasme que les Orunais savent parfois donner à leurs discours. Une angoisse enfantine se répandit sur le visage d'Elias.

— Zio Martinu, dit-il sur un ton suppliant, voilà donc toute votre sagesse ? Achever un désespéré !

— Oh ! non, je ne suis pas un sage, Elias ; mais je sais que chacun doit se chausser à son pied. Toi qui crois à Dieu et au démon, tu es venu me demander conseil, à moi qui crois seulement à l'énergie de l'homme. Tu t'es trompé ; et moi aussi je me suis trompé, en te donnant des conseils qui n'étaient pas conformes à ta nature. Oui, c'est jusque-là que va ma

sagesse ! Ah ! un âne est plus sage que moi ! Qui sait, te dirai-je à mon tour, si, au lieu de te rendre service, je ne t'ai pas été nuisible ? C'était à un homme de Dieu que tu devais t'adresser, pour lui demander conseil. Mais il en est temps encore. Voilà ce que je te dis.

Elias comprit que le vieillard avait raison, et il se rappela aussitôt l'abbé Porcheddu et l'entretien qu'ils avaient eu ensemble, par une nuit de lune comme celle-ci, sur les hauteurs de Saint-François.

— Le fait est, dit-il, que je connais un homme de Dieu qui, une fois déjà, m'a donné de bons conseils et m'a fortifié contre la tentation. C'est un homme jovial et qui ne craint pas de se divertir ; mais, au fond, c'est un homme de conscience. Et malin ! Comme vous, Zio Martinu, il a, lui aussi, deviné tout de suite mon secret, tandis qu'aucun de ceux avec lesquels je vis continuellement ne l'avait deviné. J'irai chez l'abbé Porcheddu.

— Il est de Nuoro ?

— Non ; mais il habite Nuoro.

— Vas-y donc ; vas-y sur-le-champ.

— J'ai peur, Zio Martinu.

— De quoi donc as-tu peur, petit lièvre ? s'écria le vieillard.

— J'ai peur de me trouver seul avec Maddalena, répondit Elias, les yeux égarés.

— Ah ! en vérité, tu me mets en colère ! Quel animal es-tu ? Un lapereau ? un chat ? une poule ? un lézard ?

— Je suis un homme mortel.

— Eh bien, déclara Zio Martinu, je ne te laisserai pas seul, j'irai avec toi. Désormais, tu m'es devenu insupportable ; et je te conduirai en enfer, si tu le veux, pourvu que je ne te voie plus ici.

Cette aimable promesse fit sourire Elias et le calma : il voyait poindre enfin une lueur d'espérance. « Oui, se dit-il, je me confesserai, je communierai, je sauverai mon âme. » La douleur et la passion ne lui laissaient pas un instant de trêve ; et la pensée qu'il devrait renoncer irrévocablement à Maddalena, maintenant qu'elle lui appartenait tout entière, était pour lui un crève-cœur inexprimable ; mais le premier pas hors de la voie du mal était fait, et les autres lui semblaient moins difficiles.

Le lendemain matin, Zio Martinu vint le prendre : et ils partirent tous les deux à pied pour Nuoro. En route, ils n'échangèrent pas vingt paroles. Pendant la nuit précédente, Elias avait fait son examen de conscience ; et, le long

du chemin, il se répétait à lui-même ses péchés et ses bons propos. Mais, à mesure qu'ils approchaient du pays, il se sentait gêné par une inquiétude grandissante.

— Écoutez, Zio Martinu, dit-il brusquement, si vous voulez m'en croire, nous n'irons pas à la maison.

— Quel homme est-ce là ! répondit le vieillard, comme s'il se parlait à lui-même. S'il va se confesser, c'est par peur de lui-même et non par crainte de Dieu ; jamais il ne saura se vaincre.

— Eh bien, allons à la maison ! s'écria Elias avec dépit.

Heureusement, Maddalena était sortie ; mais Elias comprit à quel point il était faible : car il s'attrista de ne point la voir, et il n'osa pas demander où elle était. Lorsque le vieillard et le jeune homme se furent un peu reposés, ils se rendirent chez l'abbé Porcheddu. Là, ils durent attendre que celui-ci revînt du chœur. L'abbé avait un bénéfice de chantre, et il n'espérait certes pas devenir chanoine ; mais pourtant il vivait à son aise, dans une maisonnette dont l'ameublement lui rappelait les usages et les coutumes de son village natal, avec les lits de bois à baldaquin, les coffres de bois noir et les divans à fond de paille ; et il était servi avec

amour par sa vieille sœur Anna. De son village, on lui envoyait en abondance des provisions de vin, de noix, d'oignons, de haricots, de fruits secs ; et la vieille Anna savait préparer toutes sortes de conserves, confectionner des gâteaux au miel et au raisiné, faire le café le plus exquis de Nuoro.

Quand elle apprit que ce jeune homme au regard inquiet, qui désirait voir l'abbé Porcheddu, était le fils de Zia Annedda, elle lui fit un très bon accueil. Ah ! elle la connaissait bien, cette petite vieille qui était une vraie sainte : car, une fois, celle-ci lui avait soigné une main malade et n'avait pas voulu de récompense. « Pour les âmes du purgatoire ! disait Zia Annedda à ses malades. Pour les pauvres petites âmes du purgatoire ! »

Enfin l'abbé Porcheddu rentra. Il était toujours le même, rubicond et jovial ; et il salua Elias par des exclamations d'allégresse, mais en le regardant avec des yeux perçants et pleins de malice. Le jeune homme pensa : « Il devine, lui aussi ! » Et il eut la sensation qu'un froid passait sur son visage : car il pâlissait de honte et d'angoisse.

— J'ai à vous parler, murmura-t-il.

— Et aussi ce vieux chêne ? demanda l'abbé,

en indiquant Zio Martinu. Montons, montons là-haut. Annesa, tu nous apporteras le café, et autre chose avec, si tu en as à la maison.

— Quant à moi, dit Zio Martinu, je me retire. Je t'attendrai chez tes parents, Elias. Adieu, monsieur l'abbé. Je vous recommande ce jeune homme.

Mais l'abbé Porcheddu ne le laissa point aller avant que Zia Annesa lui eût versé un petit verre d'eau-de-vie. Enfin Zio Martinu put prendre congé ; mais il s'arrêta au coin de la rue, et il resta là un bon moment, à observer la petite porte par où il venait de sortir. Vingt minutes se passèrent sans qu'Elias reparût. Alors le vieillard retourna chez les Portolu et il attendit près du feu.

Quand Elias revint, Maddalena était toujours absente ; et il en fut contrarié, mais d'autre façon qu'une heure auparavant. S'il souhaitait de la revoir, c'était parce qu'il aurait voulu se démontrer à lui-même, et un peu aussi à Zio Martinu, combien il était fort, désormais : il la regarderait sans passion et sans désir, avec des yeux chastes et repentants. Et, par le fait, un je ne sais quoi de nouveau, une flamme pure et hardie brillait dans son regard ; mais son visage était d'une pâleur mortelle et ses mains

tremblaient. Zio Martinu l'observa longuement, en silence ; puis, il lui demanda s'ils repartiraient tout de suite. Elias vainquit son désir de faire l'expérience de sa force en revoyant Maddalena ; et ils se mirent en route. Dès qu'ils furent seuls :

— Je me suis confessé, dit-il au vieillard. Dans quinze jours, je reviendrai pour communier ; et alors l'abbé Porcheddu me donnera une réponse.

— Quelle réponse ?

— J'ai résolu de me faire prêtre, déclara Elias, d'un ton confidentiel. Ah ! il était temps ! Mais j'ai trouvé ma voie.

Le vieillard ne répondit rien ; de nouveau, son âme semblait très éloignée de l'âme d'Elias, et il avait l'air de ne plus porter aucun intérêt aux affaires de celui-ci. Toutefois, le jeune homme ne s'en choqua point : son âme, à lui aussi, était maintenant si éloignée de l'âme du vieillard, si éloignée du passé ! Une pure ivresse l'enveloppait ; toutes ses angoisses, toutes ses inquiétudes, toutes ses hontes, toutes ses irrésolutions avaient pris fin. Il voyait devant lui une voie blanche et unie comme cette grande route qu'ils parcouraient, un fond clair et serein comme l'horizon bleu de cette matinée limpide.

— L'abbé Porcheddu prendra les renseignements, fera toutes les démarches ; et, d'ici à deux ou trois semaines, il me rendra réponse, expliqua-t-il d'une voix émue, parlant pour lui-même plutôt que pour Zio Martinu. Et vous verrez que tout ira bien. Ça coûtera gros ; mais mon père a de l'argent ; et, quand il saura ce que je veux faire, il sera heureux à ne pas y croire.

— Tout cela va bien, tout cela va bien, répondit Zio Martinu. Si tu as trouvé ta voie, prends-la et ne la quitte plus.

Parvenus à la bergerie, ils se séparèrent ; et le jeune homme ne pensa pas même à remercier ce vieillard qui l'avait conduit au salut. Il se contenta de lui dire :

— J'espère que nous nous reverrons, Zio Martinu.

Le vieillard ne promit rien, et il ne se fit plus voir. Un mois après, Elias l'aperçut de loin, mais l'évita. « Oh ! oh ! pensa Zio Martinu, avec un sourire étrange dans ses petits yeux de sanglier. S'il est véritablement sur le point de se faire homme de Dieu, par ma foi, il commence mal ! »

Qu'était-il arrivé à Elias ? Le carême finissait, et l'abbé Porcheddu l'attendait encore vaine-

ment. Dans les premiers jours qui avaient suivi la confession, le jeune homme avait vécu entre ciel et terre : tout le passé était relégué dans l'oubli, tout l'avenir s'offrait plein de charme. Il se sentait renaître avec la même pureté et la même douceur qu'avait autour de lui la campagne renaissante, en cette saison de renouveau ; il priait sans cesse, et il attendait avec une anxiété suave que les deux semaines fussent écoulées. Son visage s'était éclairci ; ses yeux avaient pris une expression et une transparence enfantines.

Mais quinze jours d'attente, c'était trop. Ah ! l'abbé Porcheddu ne devait pas connaître le cœur humain aussi bien qu'il s'en vantait, s'il pouvait croire que la joie de la confession durerait deux semaines dans un cœur bouleversé par la concupiscence. Le temps jetait un voile sur la joie d'Elias. Un certain jour de la seconde semaine, il s'aperçut qu'il retombait dans la tristesse : c'était comme si la main d'un monstre invisible l'eût empoigné par la nuque et poussé vers un abîme inconnu.

Le jour suivant, il eut peur ; et l'idée lui vint de retourner au pays et de se jeter aux pieds de l'abbé Porcheddu. « Mais s'il revoyait Maddalena auparavant ? » A cette idée, un frisson lui

courut de la tête aux pieds. Hélas ! tout serait inutile ! Elias aimait toujours Maddalena, et il ne pouvait l'effacer de sa mémoire. Au moment où il croyait avoir vaincu, avoir fait taire ses sens, aboli le passé, enseveli son cœur, soudain la passion le ressaisissait, plus tenace, et l'emportait comme une feuille dans un tourbillon. C'était la main de ce monstre invisible qui s'appesantissait sur sa nuque et qui le poussait vers le crime. Son visage redevint livide et ses yeux s'obscurcirent.

Le troisième jour, il se trouvait par hasard à l'entrée de la *tanca*, pensif et morose, lorsqu'un événement extraordinaire le glaça d'épouvante. Ce matin-là, comme d'habitude, Mattia était allé à Nuoro, d'où il devait rentrer vers midi. Or, le tiède midi de mars régnait sur les pâturages. A cette douce heure de soleil et de rêves, on ne voyait personne dans l'immensité du plateau ; une brise agréable passait, courbant l'herbe que le soleil avait chauffée. Et voilà que, tout à coup, au lieu de Mattia, Elias vit arriver Maddalena sur la jument balzane encore suivie de son poulain. Était-ce une hallucination, un fantôme de son esprit malade ? Jamais Maddalena n'était venue seule à la bergerie. Il regarda mieux, pâle, bouleversé. Oui, c'était bien elle,

c'étaient ses grands yeux ardents, fixés de loin sur ceux du jeune homme avec une puissance magnétique.

Pas une seconde Elias n'eut ni le désir ni la force de s'enfuir ; les jambes lui manquèrent, et il s'assit sur le petit mur.

Elle avançait, sans se hâter ; mais, sitôt la porte franchie, elle sauta lestement à bas de son cheval et s'approcha du jeune homme. Elle tremblait toute, et elle le regardait avec une passion folle. Ah ! quelle expression ils avaient, ces yeux sombres, ardents, mi-clos, vus d'en bas comme les voyait Elias ! Il ne l'oublia jamais ; et il comprit alors que ce regard lui donnait une joie dont une seule minute valait toute une éternité de la joie éprouvée la semaine précédente.

— Et Mattia ? demanda-t-il.

— Mattia est resté au pays. Je l'ai persuadé de me laisser venir à sa place. Pietro est absent. Ta mère est descendue à l'enclos pour y cueillir des olives, et elle ne rentrera que ce soir.

— Ah ! Maddalena, tu nous perds ! Pourquoi es-tu venue ?

Elle se pencha sur lui, délirante :

— Et toi, pourquoi ne te voit-on plus au pays ? Dis, Elias, dis : pourquoi ne te voit-on plus ?

Et, son délire croissant, elle se mit à lui prendre la tête dans ses mains, à lui gémir sur le visage :

— Elias ! Elias ! Elias ! Ne vois-tu pas que je me meurs ?... Puisque tu ne venais plus, il a bien fallu que je vienne !

Et elle lui couvrit la bouche de baisers. Il fut pris de vertige, délira du même délire qu'elle. Et ils s'abîmèrent encore une fois dans la perdition.

Tout le carême était passé, et l'abbé Porcheddu n'avait pas revu Elias. Enfin il demanda des nouvelles du jeune homme, apprit que celui-ci revenait souvent au pays ; et alors il conçut un soupçon. « Assurément il est retombé dans le péché, pensa-t-il ; et moi, je vais faire une belle figure auprès de Monseigneur, maintenant que mes démarches pour l'admission de ce jeune homme au séminaire ont été couronnées de succès. Prêtre, prêtre, ah bien, oui ! Ce qu'il veut, c'est autre chose que la prêtrise... Et pourtant, il faut aviser ; car, si l'on n'avise pas, une tragédie pourra se produire dans cette maison, sans parler du reste. »

Il alla donc lui-même à la recherche du jeune homme et finit par le rencontrer.

— Je t'ai attendu, lui dit-il en le regardant droit dans les yeux.

Mais les yeux d'Elias, froids et mauvais, se dérobèrent au regard de l'homme de Dieu ; son visage était ravagé, brûlé par la passion et par le crime.

— Il m'a été impossible de venir, répondit-il.

— Et pourquoi impossible ?

— J'ai réfléchi. Je suis indigne de communier ; et, quant au reste, ma décision n'est pas arrêtée encore. D'ailleurs, rien ne presse, abbé Porcheddu.

— Rien ne presse ! Que dis-tu, Elias ? Malheur à l'homme qui attend le lendemain ! Tu es retombé dans le péché ; le démon t'entraîne.

— Mais non, je ne suis pas retombé dans le péché ! Que venez-vous me conter là ? repartit Elias avec un sang-froid parfait.

L'abbé Porcheddu en fut effrayé ; il aurait mieux aimé qu'Elias avouât sa faute, fût-ce en se révoltant, fût-ce en blasphémant ; mais cette froideur, cette hypocrisie étaient le comble de la perversité.

— Elias, Elias ! reprit-il d'une voix émue. Regarde bien où tu vas ; rentre en toi-même... Malheur à celui qui sème dans la chair, car il moissonnera la corruption ; et heureux celui qui sème dans l'esprit, car il moissonnera la vie éternelle...

Elias hocha la tête et répliqua :

— Je ne comprends pas ce langage ; il n'y a que les prêtres qui le comprennent. D'ailleurs, je ne suis pas dans le péché ; je ne fais de mal à personne. Otez-vous cela de la tête, abbé Porcheddu !

— Tu ne comprends pas ce langage, Elias ; mais tu peux comprendre les conséquences humaines de ta conduite... Réfléchis, réfléchis. Si, un jour, on vient à savoir ce qui se passe, quelle horrible tragédie ! Songe à ta mère, à ton père ! Songe que le péché ne peut demeurer longtemps secret ; car, là où il y a du feu, il y a de la fumée.

— Je ne suis pas dans le péché, vous dis-je ! répétait l'autre avec une glaciale obstination. Il ne peut rien arriver, quand il n'y a rien.

Elias ne sortait pas de là ; et l'abbé Porcheddu s'en fut, désespérant de le sauver.

Toutefois, Elias resta profondément frappé de cet entretien. Son bonheur était si affreux, rendu si amer par le remords, par la peur, par l'horreur du péché ! Tout ce que l'abbé Porcheddu lui avait dit, il le pensait et se le redisait continuellement ; mais il ne parvenait pas à se vaincre, et il ne l'essayait même plus. Après la volupté, il éprouvait le supplice de l'angoisse,

du remords, du dégoût ; mais, pour se délivrer de l'angoisse qui précédait et qui suivait la volupté, il retournait bientôt à sa coupable ivresse. En outre, dans les moments les plus sombres de sa désespérance, il commençait à sentir de l'aversion et du mépris pour Maddalena. « Elle est la tentation, se disait-il à lui-même. C'est elle qui a causé ma perte. Pourquoi est-elle venue ? Pourquoi m'a-t-elle tenté ? Elle ne pense donc ni à Dieu ni à la vie éternelle, cette femme ? » Mais ensuite il se reprochait ce mépris, se rappelait combien Maddalena l'aimait ; et il se sentait attiré vers elle par une tendresse encore plus profonde, par un amour encore plus ardent. Malgré tout, la parole de l'abbé Porcheddu avait jeté dans le cœur d'Elias une bonne semence ; le remords et la douleur grandirent au fond de son âme, et il se reprit à penser qu'il devait chercher la paix ailleurs qu'auprès de Maddalena.

— Un temps viendra où nous serons vieux, lui dit-il un jour ; et alors, que ferons-nous ? Dieu nous pardonnera-t-il ?

— Ne parlons pas de ces choses ! répliqua-t-elle, dépitée. Ou bien, est-ce que tu veux te faire prêtre, comme tu le disais à la neuvaine de Saint-François ?

Et elle se mit à rire. Il tressaillit, ne fit aucune réponse ; mais son irritation et sa haine contre Maddalena s'accrurent. Si elle lui avait répondu dans le ton, si elle lui avait montré qu'elle espérait en la miséricorde du Seigneur, il se serait attendri et l'aurait sans doute aimée davantage ; mais, en ce moment-là, les railleries et le dépit de cette femme la lui rendirent odieuse.

A partir de cette soirée, ils eurent souvent de petites querelles, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre. Quand ils s'étaient quittés, Elias regrettait ce qu'il lui avait dit ; mais, dès qu'il la revoyait, il ne pouvait s'empêcher de recommencer.

— Écoute, Elias, lui dit-elle à la fin. Tu es irrité, tu me maltraites injustement ; et moi aussi, sous la brûlure de tes paroles, j'arrive à ne savoir plus ce que je dis. Nous en venons ainsi à ne plus nous comprendre, quoiqu'il nous soit impossible de vivre l'un sans l'autre. Mieux vaut que nous cessions de nous voir pendant quelque temps. N'est-ce pas ton avis ? D'ailleurs, nous allons être obligés d'interrompre un peu nos relations...

— Ce qui vaut mieux, au contraire, c'est que nous nous voyions très souvent, et que nous

nous disputions, et que nous finissions par nous haïr et par nous séparer à jamais.

— Elias! dit-elle en pâlissant, pourquoi parles-tu ainsi ? Pourquoi faut-il que nous nous haïssions et que nous nous séparions à jamais ?

— Parce que nous sommes en état de péché mortel.

Cette réponse la rendit affreusement triste.

— Est-ce que tu ne le savais pas auparavant ? Aujourd'hui, il est trop tard.

— Pourquoi est-il trop tard ?

— Parce que je suis mère d'un enfant qui est tien...

A son tour il changea de couleur, et une bourrasque d'émotions diverses l'assaillit. Il couvrit Maddalena de baisers, de folles paroles ; il lui demanda pardon, lui promit tout ce qu'elle voulut.

Ils se quittèrent, décidés à ne plus se revoir en tête à tête jusqu'à la naissance de l'enfant. Elias, éperdu d'amour, était heureux enfin comme il ne l'avait pas été depuis fort longtemps.

VIII

On était alors en automne. Le ciel devenait de plus en plus frais et profond, l'air transparent ; de grandes pluies avaient rendu la terre et l'atmosphère très pures. Elias parut s'être plongé aussi dans un bain lustral; il redevint très pur; ses pensées se dégagèrent de leurs brumes, et, pendant quelques semaines, il vécut heureux.

Tant que dura cette période sereine, il restait des heures et des heures couché tout de son long sous un arbre, regardant l'azur du ciel à travers les branches, écoutant la voix lointaine du bois, le bruit des eaux roulées par le torrent, les appels des oiseaux. Et toujours il pensait à Maddalena, mais non plus de la même façon qu'auparavant. Il l'aimait avec chasteté, comme les premiers jours où il l'avait connue; mieux encore, il l'aimait comme un époux qui, dans l'épouse, voit la mère de son enfant.

Et il pensait aussi à cet enfant. « Ce sera un garçon, se disait-il à lui-même. Dès qu'il sera grandelet, il viendra ici avec nous, avec moi.

Je l'aurai toujours auprès de moi ; je me ferai aimer de lui beaucoup, beaucoup. » Et il se sentait tout content.

Mais souvent une ombre venait le troubler. « Et si Pietro veut le garder avec lui ? Mon frère croira que c'est son fils ; il le prendra, fera de lui un laboureur ; et l'enfant l'aimera comme un père. »

Puis, il recommençait à penser : « Non, non ! Je dirai à Pietro : « Laisse-moi le petit ; je ne me marierai pas, et je lui léguerai tout mon avoir ; je lui ferai faire ses études, je le traiterai comme s'il était mon fils. « Et Pietro cédera, et le petit m'aimera. »

Peu à peu, l'idée de l'enfant obséda son esprit ; déjà il formait des projets insensés, et bientôt il pensa plus à cet enfant qu'à Maddalena.

Un jour, Mattia vint à bride abattue, apportant à la bergerie la bonne nouvelle :

— Mon père, mon frère, Maddalena aura un enfant ! Ma mère a récité la prière à sainte Anne, et l'enfant sera un garçon !

Et Mattia souriait, tout réjoui, comme si c'était lui le père. Peu s'en fallut que Zio Portolu ne pleurât d'allégresse, et il se mit à louer saint François, Notre-Dame de Valverde, Notre-

Dame du Remède et je ne sais combien d'autres saints.

— Ah ! la tourterelle ! Je le disais bien, moi, qu'elle ne pouvait pas nous faire le tort de demeurer stérile. Ah ! quand le verrons-nous, le petit Portolu, le nouveau tourtereau ? répétait-il à chaque instant.

— Eh ! eh ! s'écria Mattia en riant. Vous voudriez qu'il naquît tout de suite et qu'il fût déjà ici à garder le troupeau !

Elias sentait son cœur battre à se rompre ; et il pensait, non sans chagrin : « Ah ! s'ils savaient la vérité ! » Mais, dans le fond, il était joyeux, et, chose étrange, il se félicitait presque d'avoir donné aux siens ce bonheur. Et, tout comme son père, il ne se tenait pas d'impatience que l'enfant fût né.

Cependant les jours passèrent, et le froid revint avec le brouillard et la neige. L'hiver fut très rude ; et bientôt Elias, qui était frileux, commença de se sentir mal à l'aise dans la bergerie. De même que l'année précédente, il aspirait à la douceur du foyer, de la vie close et commode. « Ah ! pensait-il, combien il serait doux de passer les longues soirées au coin du feu, près de Maddalena ! » Mais maintenant il ne songeait plus à elle avec une passion frémissante,

comme l'année dernière. Non ; dans sa vision apaisée, il l'imaginait à côté d'un berceau et il entendait une mélancolique chanson de nourrice qui lui rappelait les mélodies de son enfance. Ainsi, sans qu'il sût lui-même s'expliquer pourquoi, le rythme de son cœur se ralentissait de jour en jour ; quelque chose de mystérieux, qui n'était plus ni du remords ni du dégoût ni de la peur, opérait lentement au dedans de son être. Loin d'elle, pendant les froides journées de la bergerie, il désirait encore être près de Maddalena ; mais, quand il la revoyait et qu'il était près d'elle, il ne ressentait plus la terrible félicité de l'année précédente. Et il se disait : « Si je l'aime moins, c'est peut-être à cause de son état ; mais, après la naissance du petit, je recommencerai à l'aimer comme auparavant. »

Un jour, Zia Annedda dit à Arrita Scada, en présence du jeune homme :

— Elias déclare qu'il ne veut pas se marier. Mattia ne trouvera personne, parce qu'il est trop simple. Il faut donc que Maddalena nous donne beaucoup d'enfants, n'est-il pas vrai ? Autrement, qui peuplerait le foyer, quand nous serons morts ?

Et le jeune homme éprouva un violent dégoût, eut la sensation d'une blessure au cœur,

à penser que ces enfants pourraient être de lui. Oh ! non ; un seul, c'était bien assez ! « Jamais ! jamais ! » s'écria-t-il intérieurement.

Dans les premiers jours du carême, il alla chez l'abbé Porcheddu et se confessa. Il ne montrait plus le repentir, la douleur, la ferveur de l'année précédente ; mais il se disait fermement décidé à ne plus retomber dans le péché mortel. Il paraissait être un autre homme.

L'abbé se rendit compte que l'incendie de la passion était éteint en lui. Toutefois, il regarda longuement Elias, d'un air songeur, et il secoua la tête à plusieurs reprises.

— Cela te semble ainsi maintenant, lui dit le prêtre ; mais tu verras ! Si tu ne pourvois pas sur l'heure à ton salut, tu te perdras de nouveau. Mets à profit ce moment de grâce.

— Que voulez-vous dire, abbé Porcheddu ?

— Ne te rappelles-tu pas ton projet de l'an dernier ? Moi, j'avais fait les démarches nécessaires, et tout était sur le point de réussir.

— Ah ! oui, je sais ! murmura Elias, en baissant les yeux comme un enfant. Mais, aujourd'hui...

— Quoi donc, aujourd'hui ? Que signifie cet « aujourd'hui » ? Tu n'y as plus pensé ?

— Oh ! j'y ai pensé bien souvent ; mais, au-

jourd'hui, je crois qu'il est trop tard et que je ne suis plus digne...

— Il n'est jamais trop tard pour la miséricorde de Dieu, Elias. Réfléchis à cela, si tu veux te sauver.

Elias réfléchissait, la tête penchée ; et un souvenir le frappa. Il se revit lui-même dans la *tanca*, par une soirée grise et silencieuse ; il revit l'austère figure de Zio Martinu, réentendit les paroles du vieillard.

— Mais, abbé Porcheddu, reprit-il, si, quand je serai prêtre, la tentation continue à me harceler ? Cela ne sera-t-il pas encore pis ?

— Non, Elias. A présent, je te connais. Tu vaincras la tentation, ou plutôt la tentation cessera de te harceler. Car, pour toi, la tentation est cette femme ; et, quand elle te verra prêtre, elle ne fera plus rien pour t'induire au mal.

— Qui sait ? dit Elias avec tristesse.

— D'ailleurs, on pourra t'envoyer dans un village lointain ; et, si tu le veux, tu ne la reverras jamais plus.

— Oui, après. Mais en attendant !

— En attendant ? Ne crains rien ; tu iras au séminaire, et je me charge de diriger tes études. Tu ne pourras venir chez tes parents qu'à cer-

taines heures, pendant la journée ; et, si tu le veux, tu ne succomberas jamais plus à la tentation. Décide-toi, Elias ; ne perds pas de temps ; songe que nous devons mourir, que notre vie est brève, que nous n'avons qu'une seule âme et qu'il nous faut la sauver.

En parlant ainsi, l'abbé Porcheddu tenait les yeux fixés sur Elias, comme s'il voulait agir par suggestion ; et, de fait, à un certain moment, il le vit pâlir et presque défaillir. Mais bientôt Elias releva le visage, et ses prunelles s'allumèrent.

— Eh bien ! dit-il très ému, faites ce que vous croyez bon, abbé Porcheddu. Je me remets avec confiance entre vos mains. Je ne dirai rien à la maison jusqu'à ce que tout soit arrangé.

— Bon ; je te promets que, d'ici à huit jours, j'aurai arrangé tout. Jusque-là, je te conseille de fréquenter beaucoup l'église. Va, mon enfant ; aie le cœur gai. Tu verras : il te semblera que tu renais à une autre vie.

Elias s'en alla, mais il ne put avoir le cœur gai. Oh ! non. Il lui semblait qu'il était le jouet d'une illusion ; il n'éprouvait plus la joie enfantine et sans cause qu'il avait éprouvée après la confession, l'année précédente ; au contraire, il se sentait triste, et des larmes amères lui obs-

curcissaient la vue. Malgré tout, sa résolution était ferme ; mais sa tristesse venait justement de la fermeté de sa résolution. A cette heure, le rêve était fini, la réalité brutale apparaissait ; et, dans le premier moment de sa résolution, il ne parvenait pas à se détacher du passé sans que son cœur saignât. Il devait dire adieu à toutes les choses qui avaient été sa vie ; c'était donc un lambeau de sa vie même qui s'en allait, avec ses habitudes, ses joies, ses souffrances, ses passions, ses erreurs, ses plaisirs. Durant plusieurs jours, il vécut dans l'amertume de cet adieu.

A la *tanca* surtout, la tristesse l'accablait au point de le rendre froid et insensible pour tout ce qui n'était pas son adieu aux lieux et aux choses parmi lesquels il avait tant aimé et tant souffert. « Je ne verrai plus ceci, je ne ferai plus cela », pensait-il ; et un nœud lui serrait la gorge. Mais sa résolution demeurait inébranlable ; et, plus les jours passaient, plus il s'accoutumait à l'idée d'abandonner tout et de commencer une vie nouvelle. Peu à peu, lorsqu'il eut secrètement dit adieu aux moindres choses, à chaque arbre, à chaque pierre, aux bêtes et aux hommes, ses idées devinrent plus nettes, et il se mit à regarder vers l'avenir.

Lorsqu'il retournait au pays, il entrait dans l'église et il y restait de longues heures, suivant avec une attention profonde les offices religieux. Le son de l'orgue, la solennelle lamentation des chants liturgiques, les costumes des prêtres, tout le charmait ; et, en songeant qu'un jour il chanterait aussi ces prières qui lui faisaient fondre l'âme de douceur, qu'il endosserait aussi ces costumes splendides et sacrés, il oubliait tout le passé et il se sentait heureux. Mais, lorsqu'il revenait à la maison, il éprouvait encore un trouble, surtout en présence de la jeune femme. « Que va-t-elle dire, quand elle saura ? » se demandait-il à chaque instant. Il lui semblait qu'il avait cessé de l'aimer, d'autant plus qu'elle était devenue presque difforme, avec une face jaune et bouffie ; mais il continuait de se sentir lié à elle par un nœud indissoluble, et il avait peur de rompre ce nœud. « Que dira-t-elle ? Que pensera-t-elle ? Se désespérera-t-elle ?... Ah ! cela lui fera peut-être du mal ; peut-être vaudrait-il mieux attendre... » Et de nouveau il songeait, toujours avec tendresse, au petit enfant qui devait naître ; mais, de ce côté-là, il était content de sa résolution : son futur état ne l'empêcherait pas d'aimer cet enfant et lui rendrait même plus facile de le prendre avec lui,

de l'élever, d'en faire un honnête homme et de lui assurer un avenir.

Un jour, il parla de son projet à l'abbé Porcheddu. Celui-ci hocha la tête.

— Renonce à ce projet, lui dit l'abbé ; car tu fais mal en y pensant. Et d'abord, l'enfant est encore dans l'esprit du Seigneur ; mais, alors même qu'il naîtrait et grandirait, ton devoir est de le tenir éloigné, parce qu'il serait toujours un lien périlleux entre *elle* et toi. Un prêtre ne doit avoir ni enfant ni femme ni famille ; il ne doit penser ni aux richesses ni aux choses terrestres ; il est l'époux de l'Église, et ses enfants sont la pauvreté, le devoir, les bonnes œuvres. Songes-y bien, Elias ; et, si tu te sens attaché encore aux choses du siècle, garde-toi de faire le pas que tu es sur le point de faire. Tu dois songer seulement à sauver ton âme, et non à autre chose.

— Vous voulez faire de moi un saint ! dit Elias en souriant.

Mais, au fond, le jeune homme comprenait bien que l'abbé Porcheddu avait raison, et il s'attristait d'être obligé de renoncer à son beau rêve paternel. Toutefois, la nécessité même de ce renoncement était désormais impuissante à ébranler sa résolution.

Les huit jours passèrent. Les démarches de l'abbé Porcheddu avaient réussi à souhait. Monseigneur l'évêque s'était fort intéressé à ce jeune pâtre qui voulait se consacrer à Dieu par vocation, et il consentait à l'admettre immédiatement au séminaire avec une demi-bourse. D'après le conseil de l'abbé Porcheddu, Elias écrivit à l'évêque une jolie lettre de remerciement ; et cela finit d'enthousiasmer Monseigneur.

— Monseigneur veut te connaître, Elias. Maintenant, tu n'as plus qu'une chose à faire : c'est d'annoncer aux tiens la nouvelle.

— Ah ! répondit Elias en soupirant. J'ai une peur...

— Laquelle ?

— Je redoute que cela ne fasse du mal à cette femme. Si l'on pouvait attendre...

L'abbé Porcheddu eut un geste de découragement :

— Eh quoi ? Tu veux attendre ? Tu es donc attaché encore aux choses du siècle ? Oh ! cette hésitation me déplaît beaucoup.

— Eh bien ! reprit Elias avec force, je vais vous montrer que je ne suis plus attaché à rien. Je ferai part de la nouvelle aujourd'hui même.

— Ton père est au pays ?

— Oui.

— Et ton frère Pietro ?

— Il y est aussi.

— Parfaitement. Après le dîner, tu les prieras de ne pas sortir. Je viendrai chez toi, et nous causerons tous ensemble.

— Je ne sais comment vous remercier ! s'écria Elias avec effusion. Mais le Seigneur vous récompensera.

— Bon, bon. Nous reparlerons de cela un autre jour. Et maintenant, va avec Dieu.

Elias le quitta ; mais il ne put rentrer chez lui jusqu'à l'heure du dîner : il se sentait le cœur gros, la gorge sèche. Ah ! la réalisation de son dessin était si prochaine ! Elle l'enveloppait déjà, le pressait, le détachait violemment du monde, de la jeunesse, du plaisir, de la famille, de la vie vécue jusqu'alors. Et il en avait un immense chagrin ; mais pas une seconde l'idée de reculer ne lui vint à l'esprit.

Il rentra, mangea distraitement, les yeux sans cesse tournés vers la porte ; et, de temps à autre, lorsqu'il entendait un bruit de pas dans la ruelle, il tressaillait. Maddalena observait Elias ; et, à un certain moment, elle ne put se tenir de lui demander ce qu'il avait.

— J'attends quelqu'un, déclara-t-il. Au surplus, je vous prie tous de vouloir bien attendre

avec moi cette personne ; car elle doit vous parler.

— A moi aussi ? interrogea Maddalena. Qui est-ce ? Qui est-ce ?

— Elle doit parler à toute la famille. Vous verrez qui c'est.

On le pressa de questions ; mais, au lieu de répondre, il sortit dans la cour.

Maddalena fut saisie d'une inquiétude qu'elle ne chercha pas à dissimuler, même devant Pietro ; et, comme tout à l'heure Elias, elle se mit à regarder vers la porte, à écouter si quelqu'un arrivait par la ruelle.

« Qui peut être cette personne ? » se disait-elle à elle-même. Depuis un certain temps, elle s'était aperçue d'un changement chez Elias ; et la crainte qu'il ne fût amoureux d'une autre femme et qu'il ne pensât au mariage, la rendait jalouse et inquiète. « Il veut se marier, se disait-elle ce jour-là ; et la personne qu'il attend, c'est sans doute l'intermédiaire qui vient prendre l'autorisation des parents pour demander la main de la jeune fille. Ah ! oui, ce jour-là devait arriver ! Mais si vite ! Elias n'attend pas même la naissance de sa créature. Mon Dieu, mon Dieu, aidez-moi, donnez-moi la force, vous qui êtes plein de miséricorde !

Ne me faites pas mourir ! Ne me châtiez pas avant l'heure ! »

Une souffrance grave se peignit sur son visage pâle ; et ses paupières, les larges paupières qu'elle baissait avec une douleur résignée, se firent violettes.

Lorsque Elias reparut avec l'abbé Porcheddu, le jeune homme la regarda et il eut peur ; il pâlit à son tour, et un froid de mort lui glaça le sang.

L'abbé Porcheddu entra en fredonnant une chansonnette, parcourut des yeux la famille assemblée, salua avec des facéties et des révérences comiques ; il voulut rester à la cuisine, en dépit de Zia Annedda qui, très empressée, insistait pour que l'on montât en haut, dans la chambre de Maddalena.

— Eh bien, comment ça va-t-il, Zio Portolu ?

— Ça va sur deux jambes, comme les poules, abbé Porcheddu de mon cœur.

— Et vos fils ? Toujours aussi braves, vos fils ? Toujours des tourtereaux ?

— Ah, oui ! s'écria Zio Portolu, en ouvrant tout grands ses petits yeus rouges. Des hommes comme mes fils, il n'y en a guère ; et j'en remercie saint François.

Elias s'efforçait de sourire ; mais l'abbé Por-

cheddu remarquait sur le visage du jeune homme un trouble anxieux, et il crut bon de hâter les choses. Après quelques minutes de bavardage, il regarda Maddalena, cligna de l'œil, dit d'un air malin :

— Et prochainement, n'est-ce pas, nous aurons encore un autre tourtereau ? Eh ! eh ! saint François vous veut du bien, Zio Portolu ! Toutes les grâces du bon Dieu pleuvent sur votre maison. Mais à présent, écoutez-moi. Qu'est-ce que vous diriez, si votre fils Elias se faisait prêtre ?

Les assistants demeurèrent stupéfaits ; car ils ne doutèrent pas un instant que, si l'abbé Porcheddu parlait de cette façon, la chose était déjà décidée. Qui aurait pu s'attendre à rien de pareil ? Maddalena releva les yeux, et une rougeur furtive éclaira son visage : après tout ce qu'elle avait redouté, le projet annoncé par l'abbé Porcheddu lui semblait une nouvelle heureuse. Sans doute Elias serait perdu pour elle ; mais elle pouvait se résigner à le perdre, puisque aucune autre femme ne l'aurait.

Le jeune homme s'aperçut de la joie qu'elle éprouvait. Cette joie le rendit plus calme et lui permit d'observer l'impression que les paroles du prêtre faisaient sur tous les membres de la

famille. On aurait pu croire qu'il s'agissait de quelque badinage amusant : Pietro souriait ; Zia Annedda, assise près de l'abbé, le visage attentif et les oreilles tendues, souriait ; la sauvage figure de Zio Portolu souriait. Elias eut l'intuition que la chose dite par le prêtre éveillait chez tous les siens une joie si grande que cela leur paraissait un rêve ; et, soudain, il éprouva, lui aussi, un transport de joie et il se mit à rire comme un enfant.

IX

DEUX années s'étaient écoulées. Les gens avaient cessé de murmurer, de rire, de s'étonner, quand ils voyaient l'ancien pâtre Elias vêtu en séminariste. D'ailleurs, il n'avait pas du tout l'air d'un jeune homme de vingt-six ans, et moins encore d'un ancien pâtre. La claustration lui avait refait blanches les mains et la face ; et, à en juger par son visage imberbe, d'une pâleur de perle, on aurait pu le prendre pour un adolescent.

Dans les grandes cérémonies religieuses, lorsqu'il endossait l'aube de dentelle nouée par un large ruban bleu, il ressemblait à un ange mélancolique, avec ce pli de profonde mais douce rêverie sur sa bouche d'un rose pâle. Beaucoup de jeunes paysannes et même quelques demoiselles le regardaient un peu trop longuement, s'intéressaient un peu trop à lui ; mais il ne s'en apercevait pas : ses yeux verdâtres étaient perdus en de lointaines visions.

Que voyait-il, tandis que l'orgue exhalait ses gémissements sonores et que les chants liturgiques envoyaient vers le ciel une inconsolable lamentation pour des biens perdus et une invocation plaintive de biens ignorés ? Voyait-il le passé, la *tanca*, la solitude, l'amour ? Oui, Elias voyait tout cela, et il se désolait de ne pouvoir se détacher de tout cela, comme il avait cru et espéré qu'il en serait capable ; et ce qui l'attachait encore à la douleur et à la joie des passions humaines, c'était la continuelle hantise de cette jeune femme agenouillée au fond de la nef, parmi le flot rouge de la foule paysanne.

Cette femme était Maddalena, belle et resplendissante dans son costume d'épouse ; et elle tenait sur ses bras le bébé couvert de la *mantiglia* d'écarlate bordée de soie bleue ; et le bébé, quand la mère faisait danser devant son petit visage les amulettes d'argent et de corail suspendues à son petit cou, levait ses menottes roses et souriait, en ouvrant sa bouche mignonne et en fermant à demi ses yeux d'un éclat verdâtre. C'était un tableau enchanteur. Elias voyait toujours devant lui son bébé souriant, et il l'aimait avec une tendresse navrée, et son amour pour l'enfant lui faisait aimer la mère, et souvent il souffrait d'une atroce façon, dans cette

vaine lutte contre les deux amours terrestres qu'il ne pouvait extirper de son cœur.

Cependant, son intelligence naturelle s'éveillait de jour en jour. Deux années de travail infatigable, de lectures continuelles et de bonne volonté l'avaient mis au niveau des clercs qui étudiaient depuis beaucoup plus longtemps que lui. Peu à peu, il s'était habitué à la vie recluse, à l'obéissance aveugle, à la discipline, choses qui d'abord l'avaient presque suffoqué. Maintenant, le passé lui semblait un rêve, mais un rêve auquel il demeurait attaché par un lien tenace. Il se sentait triste, surtout les jours où il revenait à la maison, accueilli par sa mère avec une tendresse un peu gênée. Il évitait soigneusement les yeux de Maddalena, et il avait peur de toucher le bébé ; ou, si on le forçait à lui faire des caresses, il le caressait d'un air timide ; mais il tressaillait dès qu'il l'apercevait, et il mourait d'envie de le prendre dans ses bras, de l'embrasser, de le faire sourire, de regarder les premières petites dents, de serrer dans une seule de ses mains les deux petites mains, les deux petits pieds. Et alors il se répétait à lui-même : « Non, non, non ! Il faut que je me vainque ! »

D'autre part, la vue de Maddalena, qui ne

lui avait jamais adressé un reproche, mais qui ne cessait de l'observer avec une tendresse douloureuse, lui faisait bouillir le sang. Elle était plus charmante que jamais, tout occupée de son nourrisson, paraissant vivre de cette seule vie; et Elias ne pouvait séparer de la figure de l'enfant celle de la mère. Il sentait que, s'il était resté libre, — car il se considérait déjà comme voué à Dieu, quoiqu'il n'eût pas reçu encore les premiers ordres, — il serait fatalement retombé. Grâce à son nouvel état, il venait à bout de dompter jusqu'à son imagination; mais cette lutte le déchirait et le laissait dans un accablement qui était une sorte d'agonie. Aussi, ces jours-là, était-il profondément triste, désespérait-il de la vie et de lui-même; mais il n'avait jamais une heure de révolte ou de regret pour la résolution prise.

Quelquefois pourtant, les forces lui manquaient. Soit pendant son sommeil, soit en pleine veille, il était assailli par des rêves exténuants, pires que toutes les tentations. Presque chaque nuit, il voyait en songe le passé, la montagne, le pâturage, la cabane, Maddalena, souvent aussi le bébé ; et toujours il se figurait qu'il était encore pâtre et libre ; mais une oppression morne et un souvenir qu'il ne par-

venait pas à fixer, très douloureux néanmoins, faisaient que ces songes ressemblaient à des cauchemars.

Et ce n'étaient pas encore les songes nocturnes qui lui donnaient le plus de tourment; c'étaient ceux qui le hantaient les yeux ouverts, c'étaient les visions douces et funestes qui l'enveloppaient dans leurs cercles insidieux. « Non ! non ! non ! » se répétait-il chaque fois. Et il chassait les vains désirs, les images obsédantes ; et il se mettait à prier et à étudier. Mais presque toujours, quand il avait chassé vingt fois les mauvais rêves, ceux-ci revenaient vingt fois.

Une nuit, il étudiait l'*Épître* de saint Paul aux Romains. C'était une limpide nuit d'avril, avec un beau clair de lune. Par la fenêtre ouverte entrait la brise imprégnée d'une douceur ineffable ; et on voyait une étoile scintillante palpiter dans le ciel cristallin. Elias se sentait plus triste que d'habitude ; la vie le tentait, lui parlait, l'assaillait par le souffle pur de cette nuit d'avril ; des souvenirs indicibles se présentaient à son esprit ; et, avec la renaissance du printemps, il semblait que quelque chose de nouveau et d'inquiet germât aussi dans son cœur.

« Non ! non ! non ! se répéta-t-il à lui-même,

en secouant la tête comme pour chasser les pensées importunes. Il faut oublier tout ; il faut étudier, faire des progrès ! » Et il se prit la tête entre les mains, se plongea dans la lecture. Autour de lui régnait un silence profond ; et l'on entendait seulement, très loin, très loin, onduler une mélancolique chanson de Nuoro, qui paraissait venir des extrêmes limites de la campagne. Elias lisait, relisait, méditait, se récitait par cœur chaque verset.

Que la charité soit sincère ; ayez le mal en horreur, et attachez-vous fortement au bien...

Ne soyez pas nonchalants à l'action ; soyez fervents d'esprit, soumis au Seigneur.

Joyeux par l'espérance, patients dans l'affliction, persévérants à la prière...

Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez, et gardez-vous de maudire...

Ne rendez à personne le mal pour le mal ; attachez-vous aux choses honnêtes, en présence de tous les hommes...

A moi la vengeance ; c'est moi qui rétribuerai, dit le Seigneur.

Ne te laisse pas vaincre par le mal ; mais triomphe du mal par le bien [1].

[1] Épître aux Romains, ch. XII.

Qu'elle était fière et douce, la voix de l'Apôtre ! C'était comme un grondement de tonnerre, et c'était aussi comme une pure voix de fontaine murmurant dans la paix nocturne, Mais, comme un grondement de tonnerre, comme une voix de fontaine entendue en rêve, elle venait de trop loin, de trop haut. Elias l'entendait, l'écoutait, et il avait la sensation d'être enveloppé et rafraîchi par elle comme par un suaire embaumé ; mais ce suaire, hélas ! était léger comme une vapeur, et le souffle de cette tiède nuit d'avril pouvait le mettre en lambeaux.

Et voilà que la lointaine chanson de Nuoro se fit un peu moins lointaine. Au milieu du chœur mélancolique, une harmonieuse voix de ténor s'élevait ; et toute la volupté, toute la suavité de cette nuit lunaire tremblait dans cette voix. Le jeune homme redressa la tête, envahi par un enchantement soudain. « Où donc l'avait-il déjà entendue, cette voix ? » Une réminiscence presque physique le fit tressaillir : il se rappela vaguement qu'il avait vécu une autre nuit pareille à cette nuit-là, qu'il avait entendu ce même chant, qu'il avait été triste comme il l'était à cette heure. « Où ? Quand ? Comment ? » Il se mit debout, vint s'accouder à la fenêtre, sous le rayonnement clair de la lune au zénith.

La brise lui baigna la tête et le cou, chargée de senteurs lointaines et confuses. Il eut un frisson, et il se souvint de la nuit où il avait pleuré de détresse aux pieds de saint François. La voix de l'Apôtre ne parlait plus, le suaire était déchiré. Qu'importaient l'éternité, la mort, le néant de toutes les passions humaines, le bien, le mal, la perfection, la vie future, comparés à l'instant fugitif de cette nuit d'avril, de ce souffle de brise, de ce chant d'amour ? Et il fut vaincu : la vie le reprit tout entier, avec ses souvenirs, avec la douleur, avec la concupiscence et la désespérance ; et il se laissa choir à genoux devant la fenêtre, sous la lune, et il pleura comme un enfant, égaré par une suprême frénésie de désespoir.

Une prière folle montait à ses lèvres, parmi les sanglots. « Tu vois, Seigneur : je suis faible et lâche ! Aie pitié de moi, ô mon Dieu ! Pardonne-moi, accorde-moi le repos, arrache mon cœur de ma poitrine ! Je ne suis qu'un homme, et je n'ai pas la force de me vaincre. Pourquoi m'as-tu fait si faible, Seigneur ? J'ai toujours souffert, toute ma vie ; et, chaque fois que, succombant à la faiblesse de ma nature, j'ai voulu chercher le bonheur, chaque fois j'ai péché, j'ai foulé aux pieds tes préceptes, j'ai été

plus païen et plus mauvais que les Gentils. Mais j'ai tellement souffert, ô mon Dieu, et je souffre encore tellement, que la mesure est comble ! » Et il sanglotait, et son visage bouleversé ruisselait de larmes amères ; et il recommençait à implorer : « O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Aie pitié de moi, pardonne-moi, viens à mon aide, accorde-moi la paix de l'âme... Et accorde-moi aussi un peu de bonheur, un peu de douceur... N'y ai-je pas droit, ô mon Dieu ! Ne suis-je pas une créature humaine ? Si j'ai péché, pardonne-moi, toi qui es miséricordieux ! O toi qui es tout-puissant, pardonne-moi, accorde-moi un peu de joie, un peu de bonheur !... »

Insensiblement les larmes tarirent dans ses yeux, et cette crise le soulagea, le calma. Il s'en aperçut lui-même ; car, lorsque l'accès de désespoir eut pris fin, il ressentit quelque honte des pleurs qu'il avait répandus. Mais il pensa : « Mon père dit que ce sont les lâches qui pleurent, et qu'un Sarde, un Nuorais, ne doit jamais pleurer. Pourtant, les pleurs font tant de bien ! Sans les pleurs, il y a des moments où l'âme éclaterait. »

Et il eut honte aussi de sa prière, qui était presque un défi à Dieu ; et il en eut peur, et il demanda pardon, et il se résigna. Mais, le len-

demain matin, il éprouva un extraordinaire saisissement d'épouvante, de surprise, de chagrin et d'allégresse, — jamais il n'oublia cette minute-là ! — lorsqu'on vint lui dire que Pietro était rentré des champs avec une forte inflammation aux reins et que son état paraissait grave.

« Il va mourir, pensa-t-il soudain ; et je pourrai épouser Maddalena ! »

Dieu avait-il donc exaucé sa prière ? Oh ! non. Effrayé de sa pensée blasphématoire, il recula devant l'image du Dieu monstrueux créé en ce moment par son imagination. Non, non, cela n'était pas possible !

Il courut tout de suite à la maison ; et il se disait en chemin : « Comme je suis lâche ! Non, jamais je ne me sauverai : c'est ma nature même qui est mauvaise. » Il se tourmentait plus pour ses mauvaises pensées que pour la maladie de Pietro ; il se repentait, il s'insultait. Et, malgré tout, quand il fut arrivé à la maison et quand il eut appris que son frère était malade depuis la veille, il éprouva une espèce de déception, tant il était flatté, dans le tréfonds de son âme, par l'idée étrange que Dieu avait écouté son horrible prière !

Effectivement, l'état de Pietro était grave. Le

malade avait la face livide, les traits décomposés par une cruelle souffrance ; et il ne cessait de gémir. Trois jours auparavant, il était parti à la recherche d'un bœuf égaré ; il avait parcouru à pied de grandes distances, et il avait fini par retrouver la bête au milieu d'une vallée sauvage ; mais l'inquiétude, la fatigue, l'échauffement et une prédisposition à la maladie l'avaient terrassé. Il avait les pieds gonflés et saignants, les mains égratignées par les ronces et par les pierres. La consternation régnait donc chez les Portolu. Zia Annedda avait allumé deux lampes et prononcé les « paroles vertes » ; et les « paroles vertes » avaient répondu que Pietro devait mourir.

Les jours suivants furent affreux pour Elias. Il venait chez son frère, le regardait, se promenait de long en large dans la chambre, se tordait silencieusement les mains, navré de son impuissance à écarter de Pietro le péril. Jamais il ne tournait ses regards ni vers Maddalena ni vers l'enfant ; et il s'en retournait désespéré, se jetait à genoux, priait des heures et des heures avec une piété fervente, pour obtenir que Pietro guérît.

Mais, souvent, au beau milieu de ses prières, il sursautait et un froid mortel lui arrêtait le

sang dans les veines. Ah ! quel était ce monstre odieux dont il avait à subir l'assaut ? Pourquoi, dès qu'il s'oubliait un instant, ce monstre lui chuchotait-il des paroles d'allégresse, lui inspirait-il d'incompréhensibles désirs, lui montrait-il obstinément l'image de son frère mort, enseveli ?

« C'est le démon, se dit-il un soir. Mais il ne me vaincra pas ; non, jamais plus il ne me vaincra. Que Pietro meure donc, s'il doit mourir ! O Satan, quelque horrible que cela puisse être, je désire à présent la mort de mon frère, pour te démontrer que tu ne remporteras pas la victoire. Jamais plus, jamais plus tu ne me vaincras ! Je suis plus fort que toi, Satan ! Mon corps est faible, et tu pourras le briser ; mais mon âme, non, jamais plus, jamais plus tu ne triompheras d'elle ! » Et il se remit debout, tranquillisé par ce terrible réconfort.

La même nuit, Pietro mourut. Elias lui ferma les yeux, fit sur lui le signe de la croix, aida Zia Annedda à laver et à vêtir le cadavre. Puis, il veilla son frère mort. A chaque instant il se levait, se penchait sur le visage du défunt, le regardait longuement, avec la folle espérance que Pietro n'était pas mort et que, d'une minute à l'autre, il allait remuer, se dresser sur son

lit. Mais le visage barbu, livide, immobile, aux paupières baissées, demeurait fixe comme un effrayant masque de bronze.

Pour la première fois de sa vie peut-être, Elias, qui n'avait jamais vu d'aussi près ni regardé avec autant d'attention un cadavre, comprenait toute l'inexorable grandeur de la mort. Il se rappelait Pietro vivant, riant, parlant. Et un souffle avait suffi pour le jeter là rigide, pour lui clore à tout jamais les lèvres ! Il pensait : « Demain, à pareille heure, cette dépouille même aura disparu du monde. » Et il ne pouvait se résigner à croire que tout finît de cette façon, que lui-même, ses parents, Mattia, Maddalena, le bébé dussent à leur tour disparaître ; et ces pensées lui donnaient une douleur inexprimable.

Ensuite il retombait à genoux près du lit mortuaire, et sa douleur se changeait en consolation. « Oui, tout a une fin, se disait-il, et nous cesserons aussi de souffrir. Pourquoi s'agiter vainement ? Tout a une fin ; l'âme seule reste. Sauvons notre âme ! » Et il se sentait plus fort que jamais contre la tentation et contre le mal. Puis, il recommençait à se souvenir de son frère vivant, à se souvenir de leur enfance, de leur adolescence, à se souvenir de la mortelle injure qu'il lui avait faite ; et il se désolait de nouveau,

et les sanglots lui étranglaient la gorge. « Maintenant qu'il est mort, se demandait-il, est-ce qu'il connaît l'injure que je lui ai faite ? Est-ce qu'il me pardonnera ? » Et ces questions le ramenaient à d'autres souvenirs ; il revoyait Maddalena dans cette même chambre où reposait maintenant le mort ; et une douceur inattendue s'emparait insidieusement de lui, à la pensée que désormais il pourrait aimer cette femme sans crime. Mais aussitôt il chassait loin de lui la tentation, s'épouvantait, s'irritait, se redressait d'un bond ; et, se penchant pour la vingtième fois sur le visage du cadavre, il recommençait à se plonger dans la contemplation de la mort.

Ainsi se passa la nuit. A l'aube, il dormit un peu ; il eut un rêve où, comme toujours, il lui sembla qu'il était encore pâtre ; et, dans ce rêve, il vit son frère vivant, qui arrivait à la *tanca*. Pietro arrivait à cheval, le visage livide et les yeux clos, comme le cadavre. « Qu'est-ce que tu as ? » lui demandait Elias, frappé de terreur à cette vue. « L'enfant est mort, et je viens te l'annoncer, répondait Pietro. Retourne au pays ; car c'est toi qui dois l'ensevelir. » Elias fut pris d'un tel effroi et d'une telle angoisse qu'il fit un effort pour se réveiller.

Mais, après son réveil, il continua de sentir la même angoisse que dans son rêve. Le jour naissait. Il entendit pleurer l'enfant, et soudain il pensa avec amertume : « Doit-il donc mourir, lui aussi ? Ce rêve est-il un avertissement ? Les malheurs ne vont jamais seuls, et je crois aux rêves. » Il lui semblait que dorénavant toutes sortes d'infortunes étaient possibles, prochaines, inévitables ; et, en proie à une affliction insensée, il alla voir l'enfant qui pleurait toujours. Maddalena, vêtue de deuil, — avec sa jeunesse et sa fraîcheur, elle était toute gracieuse dans sa robe noire, — tâchait d'apaiser le petit en lui parlant à voix basse. Nombre de parents étaient déjà venus ; la maison était sans lumière. Elias s'avança silencieusement dans la demi-obscurité de la chambre et s'arrêta devant Maddalena.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il au petit, en se courbant un peu.

Puis, il dit à Maddalena :

— Pourquoi pleure-t-il ?

Le petit le regarda de ses grands yeux noyés de larmes et se tut quelques instants, avec sa petite bouche ouverte qui tremblait ; et ensuite il se remit à pleurer. Maddalena leva les yeux vers Elias, et sa bouche aussi eut un tremblement involontaire.

— Tais-toi, mon bellot, tais-toi, dit-elle d'une voix altérée, en berçant l'enfant dans ses bras. Sois sage. Ton oncle Elias ne veut pas que tu pleures...

Mais, tout à coup, elle pencha son visage sur les épaules du petit et elle se mit à pleurer inconsolablement.

— Oh ! Maddalena, qu'est-ce que cela veut dire ? murmura Elias éperdu.

Et il s'éloigna, comme poussé par une main invisible. Cette scène le bouleversait jusqu'au fond de l'être ; car il comprenait bien que Maddalena ne pleurait pas seulement pour la mort de son mari ; et les regards de cette femme, toujours tendres et ardents, lui transperçaient le cœur.

« Ah ! pensait-il, assis dans un coin sombre, parmi le groupe des parents, l'abbé Porcheddu a raison : cet enfant nous liera toujours, toujours. Il faut que je ne le voie plus, que je ne l'approche plus ; sans quoi, je me perdrai encore, et maintenant plus que jamais. » Et il se sentait obsédé pour tous ces gens qui entraient et qui sortaient en prononçant des paroles banales ; et il désirait avec ardeur que tout fût terminé, que les obsèques fussent achevées, que les trois jours des condoléances fussent écoulés,

pour être seul avec sa peine et avec ses tentations.

« Hélas ! pensait-il, si déjà la tentation est forte à ce point, lorsque le cadavre de mon frère est encore presque chaud, que sera-ce plus tard ! » Mais ensuite il se répétait avec une sorte de rage : « Non ! non ! non ! je serai vainqueur ! Il faut que je sois vainqueur, et je vaincrai ! »

La lutte était commencée, et c'était une lutte terrible. Le premier, le second, le troisième jour, avec les funérailles, avec les condoléances, avec les cérémonies barbares du deuil sarde [1], passèrent comme un vilain rêve. Et, finalement, Elias se retrouva dans sa cellule, dans son petit lit, harassé, prostré, seul. Il gardait toujours présente dans sa mémoire cette nuit où il avait lu l'épître de saint Paul ; et le souvenir de sa prière désespérée lui revenait avec la persistance d'un

[1] En Sardaigne, la coutume impose aux personnes frappées d'un grand deuil certaines pratiques d'une rigueur extraordinaire. Les hommes laissent croître leur barbe. Les veuves s'habillent de noir jusqu'au moment où elles se remarient ; souvent, elles marchent nu-pieds ; parfois, elles mettent une sorte d'amour-propre à ne changer de chemise que quand la partie visible, sur les bras et sur la poitrine, est devenue d'une saleté répugnante ; elles se cloîtrent pendant des mois et des mois dans leurs maisons, dont les fenêtres ne s'ouvrent plus ; elles cessent même d'assister aux grandes fêtes religieuses ; si elles sont obligées de sortir, elles passent par les rues les plus écartées, etc.

remords. « Ma punition a été dure, pensait-il. Et cependant, qui connaît les voies du Seigneur ? Qui sait si le Seigneur n'a pas voulu m'exaucer ? Pourquoi serait-il impossible que cette destinée fût la mienne ? Pourquoi me serait-il interdit de prétendre à la félicité terrestre ? Ne suis-je pas un homme comme les autres ? » Et le rêve insidieux s'emparait de lui.

L'haleine du printemps, pure et embaumée, entrait dans sa cellule ; et, par la fenêtre, il apercevait un carré de ciel, si profond, si bleu ! N'était-il pas un homme comme les autres ? Ah ! oui, sans doute, il avait péché ; mais quel était l'homme qui ne péchait pas ? Et les pécheurs devaient-ils être condamnés à un châtiment éternel ?

« Oui, oui, c'est cela ! Je vais sortir du séminaire. Je donnerai pour excuse la mort de Pietro, le besoin que l'on a de moi chez nous. Les gens bavarderont un peu ; mais de quoi ne bavardent-ils pas ? Dans un an, personne ne dira plus rien ; et alors... Ah ! quelle joie, quelle joie ! Une joie pareille est-elle possible ? Mais oui, elle est possible enfin ! » Et il s'étonnait de lui-même, des vains scrupules qui le torturaient. « Comment suis-je assez stupide pour hésiter une seconde ? » se demandait-il. Et il sentait la

joie remplir son cœur. Mais, tout d'un coup, son cœur se vidait, et il retombait dans le désespoir. « Non, non, non ! Qu'ai-je dit ? A quoi ai-je pensé ? Est-ce de cette manière que l'on vient à bout de la tentation ? Est-ce là ton vœu, Elias ? Non ! non ! non ! je vaincrai ! Arrière, Satan ! Je vaincrai ! Tu es déjà vaincu ! » Et il serrait les poings comme pour une lutte réelle ; et les heures, les jours, les mois s'écoulaient dans ce perpétuel conflit.

Un jour, on lui annonça que les premiers ordres lui seraient conférés prochainement. Il ne s'en réjouit ni ne s'en attrista. Désormais, il lui semblait qu'il avait acquis de l'expérience et qu'il ne devait plus se faire d'illusions. Il se rappelait les premiers temps de son amour, à l'époque où il avait l'espoir trompeur que le mariage de Pietro avec Maddalena suffirait pour le guérir de sa folie. Et au contraire... ! « Non, non, se disait-il, je ne veux plus m'abuser. Je resterai homme et, par conséquent, sujet aux passions. Le salut n'est pas dans les obstacles placés entre nous et le péché ; il est dans notre volonté et dans notre force propre. »

Il vint chez ses parents pour y apporter la nouvelle, et il eut la chance de trouver la famille réunie au grand complet. Mattia lui-même

était là, — car les Portolu avaient pris un domestique, maintenant que Zio Berte et son fils ne pouvaient plus faire à eux seuls tous les travaux de la bergerie et de la culture ; — et il y avait aussi le cousin Jacu Farre qui, depuis la mort de Pietro, fréquentait beaucoup la maison.

Jacu Farre était propriétaire ; il possédait du bétail, des champs, des chevaux, des ruches ; et il était demeuré garçon. Or, il s'était pris d'une grande amitié pour l'orphelin de Pietro ; et les Portolu le cajolaient, dans l'espérance qu'il laisserait sa fortune au petit.

Elias trouva donc là Jacu Farre, qui tenait le petit sur son genou et qui l'amusait en lui disant :

— Au trot ! au trot ! Nous nous en allons à la fête, n'est-ce pas, Berteddu ?

Et le petit riait. Elias fut contrarié ; il regarda Farre qui, nonobstant son embonpoint, était un bel homme ; il regarda le bébé ; il regarda Maddalena ; et il eut un accès de jalousie. Mais il se domina vite, et il fit part de la nouvelle à sa famille. Pour les Portolu et spécialement pour Zia Annedda, que le chagrin de la mort de Pietro avait vieillie de dix ans et rendue sourde tout à fait, cette bonne nouvelle fut comme un rayon de soleil.

— Saint François soit loué ! dit Zio Portolu. Je l'attendais, ce jour-là. Si je n'avais pas eu cet espoir, je me serais donné la mort. Ah ! vous souriez ! Tu souris, Jacu Farre ! C'est parce que tu ne sais pas comment est fait le cœur de Zio Portolu !

Et il poussa plusieurs soupirs. Elias devint sombre et se dit : « Mon père parle sérieusement. Si je renonçais à me faire prêtre, il ne survivrait pas à son chagrin. »

Maddalena fut la seule qui ne parut pas se réjouir de la nouvelle. Elle avait baissé les paupières ; elle avait pris une touchante expression de douleur résignée. Pas une seule fois elle ne regarda Elias ; mais il ne se fit aucune illusion sur les sentiments de la veuve. Tandis qu'il s'en retournait : « Elle m'aime toujours, se disait-il. Jacu Farre aura beau la courtiser ; elle est à moi, toute à moi. Elle voudra me voir, elle fera l'impossible pour me détourner de mon projet ; j'en suis sûr. Et moi, que ferai-je ? »

Ce qu'il ferait, il ne le savait pas ; et d'ailleurs, il ne savait pas davantage quand et comment Maddalena trouverait le moyen de lui parler ; mais il s'attendait à une explication avec elle, et cette attente le préparait pour la lutte, ou du moins le prémunissait contre la faiblesse

de la surprise. Quand on venait lui dire que quelqu'un le demandait, il sentait son cœur battre et il se disait : « C'est elle ! » Puis, quand il voyait que ce n'était pas elle, il respirait, et en même temps il s'attristait. Lorsqu'il allait à la maison, il avait peur de se trouver en tête à tête avec Maddalena et, en entrant, il était mal à son aise ; mais, s'il voyait que Maddalena n'était pas seule, il devenait de mauvaise humeur.

« Il faut en finir ! se répétait-il à lui-même, par manière d'excuse. Il faut en finir une bonne fois ! Il faut s'expliquer ! » Mais plusieurs jours se passèrent, et Maddalena le laissa bien tranquille.

« Elle s'est résignée ? Tant mieux ! Après tout, je me suis peut-être trompé ; elle pense peut-être à Jacu Farre plus qu'à moi ! » Et il lui semblait qu'il en était content ; mais, dans le fond, il souffrait d'un chagrin vague et sans motif précis.

Enfin, un après-midi d'octobre, deux ou trois jours avant la date fixée pour l'ordination, tandis qu'il était à étudier dans sa cellule, on l'avertit que quelqu'un le demandait. « C'est elle ! » pensa-t-il encore, tout ému.

Non, ce n'était pas elle ; mais c'était un gamin du voisinage envoyé par elle. Le gamin était

chargé de dire à l'abbé Elias (déjà on lui donnait ce titre) qu'il fallait venir à la maison tout de suite, tout de suite, parce qu'on avait besoin de lui.

— Qui a besoin de moi ? Ma mère ? interrogea Elias.

— Je ne sais pas.

— Est-ce que le petit est malade ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien ! j'y vais tout de suite.

Et il y alla, le cœur agité par un pressentiment.

Maddalena était seule à la cuisine. Zia Annedda était partie aux champs, et le petit dormait. La ruelle était déserte ; autour du modeste logis régnait la douceur et la paix profonde d'une journée d'automne, voilée, tiède et silencieuse.

Dès que Maddalena aperçut Elias, elle se troubla visiblement. Elle avait médité un long discours, plein d'une logique persuasive ; mais, tout à coup, elle eut le sentiment qu'il lui serait impossible de prononcer ce discours. Le temps était loin où elle était venue à la *tanca* et avait séduit Elias par un baiser ; aujourd'hui, elle était intimidée et même un peu effrayée par l'habit de son ancien amant ; et peut-être aussi

qu'à cette heure le calcul parlait chez elle plus haut que la passion. Quoi qu'il en soit, elle se troubla, se confondit.

Lorsqu'elle eut fait asseoir Elias et qu'elle lui eut versé, comme d'habitude, le café préparé à son intention, elle lui demanda sans le regarder :

— C'est donc dimanche la cérémonie ?

— Tu ne le savais pas ?

Un silence.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ? reprit-il au bout de quelques instants.

— Pourquoi?... murmura-t-elle, comme si elle se fût posé la question à elle-même. Ah ! le petit s'éveille. Attends un peu.

Elle se leva et passa dans la chambre voisine.

— Sois sage, mon Berteddu, sois sage. Me voici, me voici. Ton oncle Elias est là.

Et elle prit le bébé, l'apporta près d'eux. Elias eut peur.

— Elias, dit-elle, tu devines sans doute quel est le sujet dont j'ai voulu t'entretenir.

Il secoua la tête.

— Est-ce qu'elle ne te dit rien, cette créature innocente ? Et ta conscience, est-ce qu'elle ne te dit rien ? Interroge-la : il en est temps encore... Dieu, qui voit tout, ne sera-t-il pas plus content si, au lieu de faire ce que tu te proposes

de faire, tu rends un père à ce pauvre innocent ?

Et elle se tut, les yeux fixés sur lui, attendant la réponse. Elias posa sur la tête du bébé une main qui tremblait un peu, le caressa machinalement et murmura :

— Que veux-tu que je te dise ? Désormais, il est trop tard.

— Non, non, il n'est pas trop tard !

— Il est trop tard, te dis-je. Le scandale serait énorme ; on me croirait fou.

— Ah ! dit-elle avec amertume, c'est par crainte des mauvaises langues que tu n'obéis pas à ta conscience ?

— Mais ma conscience me dit de suivre la voie où je vais entrer, Maddalena ! déclara-t-il gravement, sans relever les yeux, et en caressant toujours Berteddu. D'ailleurs, à supposer que je quitte cet habit et que je t'épouse, dis-moi, pourrions-nous jamais avouer que cet enfant est mon fils ?

— Devant le monde, non. Devant le monde, il ne pourra jamais être ton fils. Mais cela t'empêchera-t-il d'agir envers lui comme envers un fils ?

— Lorsque je serai prêtre, je l'aimerai tout autant, je prendrai soin de lui tout autant.

Mon nouvel état ne s'opposera pas à ce que je remplisse envers lui mon devoir.

— Oh ! non, non ! dit-elle, commençant à perdre courage. Non, non, ce ne sera pas la même chose, ce ne sera pas la même chose !

— Ce sera la même chose, je te l'affirme, Maddalena.

— Tu le dis ; mais pourtant ce ne sera pas la même chose...

Puis, tout à coup, relevant la tête avec fierté :

— Et moi, s'écria-t-elle, moi, je ne suis donc rien ? Tu ne penses donc pas à moi, Elias ?

— C'est impossible ! dit-il à voix basse.

— Impossible ? Et pourquoi impossible ? Non, il en est temps encore !... Ah ! mon Dieu ! Est-ce que tu ne te souviens de rien ?

— Je ne dois me souvenir de rien. Et, d'ailleurs, je te répète qu'il est trop tard.

— Non ! non ! il n'est pas trop tard ! gémissait-elle en se tordant les mains, désespérée de ne savoir pas dire les paroles qu'elle avait préparées d'avance.

Et elle était assez clairvoyante pour s'apercevoir qu'Elias était ému, qu'il avait changé de couleur, que sa main tremblait sur la tête de l'enfant, qu'un peu d'audace aurait suffi pour vaincre ; et elle éprouvait un désir sincère de

se lever, de lui jeter les bras autour du cou et de lui parler comme elle lui avait parlé dans la *tanca ;* mais une force supérieure la tenait immobile et lui permettait à peine de le regarder. Elle se sentait timide et embarrassée comme une fillette à son premier entretien d'amour. Et leur conversation se poursuivit misérablement, se termina misérablement. Elle répéta de cent façons ce qu'elle avait déjà dit ; elle lui remémora le passé, lui déclara qu'elle l'aimait toujours, qu'elle vivrait et mourrait en pensant à lui ; mais, à présent, elle n'avait plus l'accent persuasif de la passion ; et tous ses discours, tous ses arguments ne valaient pas le regard par lequel elle avait triomphé d'Elias dans la *tanca*.

Il eut le sentiment de tout cela et put vaincre sans difficulté. Il répéta, lui aussi, de cent façons les choses qu'il avait dites au début ; il promit de s'occuper toujours de l'enfant, sut garder les apparences de la courtoisie et de la froideur. Et ils se séparèrent, sans s'être même effleuré la main.

Pourtant, lorsque Elias fut seul, il comprit que sa victoire avait été trop facile et précaire. « Si elle m'avait tenté, s'avoua-t-il, peut-être aurais-je succombé. Car, si je suis resté froid,

c'est parce qu'elle-même est restée froide. Mais, maintenant qu'elle a commencé, elle reviendra sans doute plus d'une fois à la charge : car elle m'aime. Et, si elle me tente, ce n'est pas seulement parce qu'elle veut donner un père à son enfant, c'est aussi parce qu'elle veut ravoir mon amour. »

Et il se sentait triste, faible, bouleversé ; mais, malgré tout, il ne désespérait pas de la grâce de Dieu ; et, avec cette amère volupté que goûtent certains ascètes à se meurtrir le corps, il désirait que Maddalena le poursuivît et le tentât de nouveau, le tentât fortement, afin de souffrir la torture de la tentation et d'expérimenter sa propre force de résistance.

X

MAIS elle n'essaya plus de le tenter. Il reçut les ordres mineurs, continua ses études, fut bientôt consacré prêtre et put dire sa première messe. A cette occasion, la maison fut en fête comme pour un mariage ; parents et amis offrirent des cadeaux à Elias comme à un nouvel époux ; on égorgea des agneaux et des brebis, on fit un banquet, on chanta des vers improvisés [1] en l'honneur du jeune abbé. Zio Portolu était habillé de neuf, avait les cheveux graissés, les tresses refaites ; et, tout en écoutant avec une

[1] Les poètes improvisateurs sont nombreux en Sardaigne. Presque tous les paysans et les pâtres, lorsqu'ils se trouvent en joyeuse compagnie, improvisent sur un sujet quelconque des vers alternés, comme dans les églogues de Théocrite et de Virgile. Ces improvisations prennent habituellement la forme d'un débat où les adversaires soutiennent deux thèses opposées ; par exemple, l'un prétend que le vin est une bonne chose et qu'on a raison de boire, l'autre soutient le contraire. La dispute peut se prolonger pendant des heures. La forme prosodique des improvisations est presque toujours le sixain ou le huitain ; les vers sont rudes, mais la rime est juste ; et, souvent, il y a dans les images une originalité ingénieuse qui dénote chez le peuple sarde un véritable instinct poétique.

vive attention les poètes improvisateurs, il tenait entre ses genoux le petit Berte, qui inclinait mélancoliquement sa tête sur la poitrine de son grand-père.

— Qu'est-ce que tu as, mon agnelet ? demanda Zia Annedda, en se penchant vers le petit. Tu as sommeil ?

Berteddu fit signe que non ; ses grands yeux glauques étaient tristes. Zia Annedda s'éloigna, puis revint avec un gâteau de pâte et de miel en forme d'oiseau, qu'elle portait au bout des doigts ; et, de nouveau, elle se pencha pour l'offrir à l'enfant.

— Tu vois ce petit oiseau ? Il est pour toi. Mais, tu sais, il ne faut pas t'endormir.

Le bébé prit la friandise, nonchalamment, sans relever la tête de dessus la poitrine de son grand-père ; et il approcha de ses lèvres le bec de l'oiseau, mais il ne le mangea pas.

— Tu as sommeil ? lui demanda Zio Portolu en le regardant. Tu n'as pas assez dormi cette nuit, mon oiselet. Allons, allons, réveille-toi ! Écoute ces belles chansons ! Quand tu seras grand, tu chanteras aussi. Je te mènerai à cheval dans la *tanca*, et nous chanterons ensemble.

Mais le petit, qui s'enthousiasmait toujours

à l'idée d'aller dans la *tanca*, ne se ranima point. Au déjeuner, il ne voulut prendre aucune nourriture et ne quitta pas son grand-père, sur la poitrine duquel il tenait toujours sa petite tête appuyée.

— Je crois que ton fils est malade ! cria Farre à Maddalena.

L'abbé Elias eut un sursaut, considéra l'enfant ; et, tout à coup, il se souvint du rêve qu'il avait eu, la nuit où il veillait le cadavre de Pietro.

Maddalena vint auprès du bébé, le caressa, l'interrogea, le prit dans ses bras et le porta sur le petit lit où Elias couchait jadis.

— Il avait sommeil, dit-elle en rentrant et maintenant il dort.

Elias resta inquiet. Il aurait voulu se lever, aller au chevet du petit, l'examiner attentivement ; mais il ne put quitter sa place et dut cacher son inquiétude. Il n'était ni triste ni gai ; la cérémonie du matin l'avait beaucoup ému ; mais, à présent, il était retombé dans une espèce d'atonie voisine de l'indifférence. Il écoutait les chanteurs, souriait légèrement à certains vers heureux ; mais il ne parlait pas, ne riait pas. Il voyait Farre, ce cousin gros et riche, à la parole haletante, qui allait et venait dans la

maison, qui donnait des ordres, qui se mêlait de tout comme un maître, qui parlait souvent à Maddalena ; et cela le rendait jaloux, et, quand il s'apercevait de cette jalousie, il s'irritait contre lui-même ; mais il se taisait.

Après le déjeuner, il entra presque furtivement dans la chambre où était Berteddu, se pencha sur lui, le regarda longuement ; et, le voyant dormir d'un sommeil tranquille, avec sa petite bouche entr'ouverte, avec l'oiseau de pâte miellée dans ses petites mains, il eut un transport de tendresse et lui donna un baiser religieux. Lorsqu'il releva la tête, il se rappela le soir des noces de Maddalena, et sa propre maladie, et la douleur qu'il avait soufferte sur ce petit lit. « Comme va le monde ! pensa-t-il. Qui aurait jamais pu croire que ces choses-là devaient arriver ? »

Revenu dans la cuisine, il entendit Farre qui causait de l'enfant avec Maddalena, occupée à préparer du café.

— Tu ne t'inquiètes pas du petit, lui disait-il ; tu ne remarques pas qu'il se porte mal. Mais ce visage-là est-il celui d'un enfant en bonne santé ? Non, certes. Je ferai venir le docteur, et tu verras que j'ai raison.

« Est-ce que cela le regarde ? se dit Elias à

lui-même, non sans amertume et sans jalousie. C'est à moi d'en prendre soin, et non à cet homme. »

Il sortit dans la cour, où l'on recommençait à chanter ; il s'assit près de son père et fit semblant d'écouter les improvisateurs, qui rivalisaient de verve ; mais il pensait toujours à Farre, à Maddalena, au petit, et il s'attristait, s'irritait. Ah ! comme il aurait voulu que Maddalena restât veuve ! Jusqu'alors, il n'avait jamais songé que, si elle se remariait, il n'aurait plus aucune autorité sur l'enfant. « Elle épousera Farre, se disait-il ; et moi, je ne pourrai plus aimer mon fils ; on me comptera les baisers, les caresses que je pourrai lui faire. » Et son esprit se portait vers l'avenir, s'égarait parmi des choses entièrement étrangères au sacerdoce où il venait d'entrer ce matin même.

Quand la fête fut finie, quand il eut regagné le séminaire où il devait séjourner quelque temps encore, il fit réflexion sur toutes les pensées vaines, sur les jalousies, sur les tristesses éprouvées ce jour-là ; et un sombre mécontentement de lui-même s'empara de son âme. Il se disait, en se tournant et se retournant dans son lit : « C'est inutile, c'est inutile ! La chair tient à l'os, et jamais je ne me dé-

tacherai des choses du siècle. Je serai mauvais dans la vie religieuse comme j'ai été mauvais dans la vie séculière, parce que je ne puis pas être bon chrétien. Voilà tout. »

Cependant, l'événement qu'Elias avait prévu se réalisa. Farre demanda la main de Maddalena ; et il se mit tout de suite à s'occuper de l'enfant comme si cet enfant lui appartenait. Il fit venir le médecin ; et, quand le médecin eut déclaré que le petit était anémique, le gros homme acheta les médicaments ordonnés et eut soin de les faire prendre chaque jour à Berteddu. L'abbé Elias voyait tout cela et continuait à se taire ; mais, au dedans de lui-même, il était rongé par la jalousie. Souvent, lorsqu'il était seul, et même à l'église, il se surprenait à penser d'une façon haineuse à cette grosse face d'homme sain et rouge, qui articulait avec lenteur, qui avait la parole haletante ; et il souffrait cruellement.

Un jour, Farre invita Elias à visiter sa bergerie.

— Zio Portolu y viendra aussi, dit-il. Nous emmènerons le bébé, à qui cette promenade fera du bien ; et nous passerons l'après-midi agréablement.

Elias fut sur le point de refuser avec brusquerie ; mais il se domina et accepta.

Cette excursion fut pour lui un supplice. Farre portait le petit sur le devant de sa selle ; et le petit appuyait sur la poitrine du gros homme sa tête mignonne et lui adressait quantité de questions, dès qu'il voyait un corbeau voler en croassant, un oiseau se lever d'un maquis, un buisson couvert de baies rouges, un chêne chargé de glands. Farre lui expliquait chaque objet avec une extrême patience, et, de temps en temps, il lui donnait un baiser.

— Tu vois cet arbre ? c'est un poirier sauvage. Regarde, regarde, il a plus de fruits que de feuilles. Tu les aimes, n'est-ce pas, les poires sauvages, eh ! petit coquin ? Et ces longues choses grises, qui ressemblent à des candélabres ? Et ces autres choses, là-bas, sais-tu ce que c'est ? Ce sont des tiges de *canna gurpina* [1], qui servent à faire des tuyaux de pipe. Les pâtres font leurs pipes avec ces roseaux. Tu sais, les pâtres ne sont pas comme les messieurs, qui vont chez le marchand et qui achètent les choses toutes faites ; les pâtres s'arrangent eux-mêmes. Et toi, est-ce que tu as envie d'être pâtre ?

— Oui, je veux être pâtre, dit l'enfant avec indolence ; et je me ferai des pipes avec les roseaux.

[1] Pour *canna volpina,* sorte de roseaux.

— Ah ! non. Ah ! non. L'avez-vous entendu, papa Portolu ? Le petit veut se faire pâtre ! N'est-ce pas qu'au contraire nous ferons de lui un docteur ?

Ce n'étaient que de vains bavardages ; et pourtant, le jeune homme, qui chevauchait à côté de Farre, en souffrait cruellement. « Qu'est-ce qu'il avait à voir dans l'avenir de son fils, cet étranger ? Non, non, jamais Elias ne permettrait à cet homme d'intervenir dans l'éducation et l'avenir de son fils ! »

Mais cela n'était qu'un rêve lointain ; et déjà la réalité présente tourmentait Elias, mise en évidence par les paroles que Zio Portolu adressait au petit.

— Ah ! tu veux te faire pâtre, mon tourtereau ? Et pourquoi veux-tu te faire pâtre ? Ne sais-tu pas que les pâtres dorment souvent à la belle étoile et qu'ils ont à endurer la froidure ? Vois ton oncle Elias : il s'est fait prêtre, lui ; car, s'il était demeuré pâtre, il serait mort de froid. Nous ferons de toi un docteur, et non un pâtre. Eh ! eh ! ce n'est pas toi qui seras le maître ! Il y a Zio Farre, qui te fera marcher droit. Il ne plaisantera pas, Zio Farre, quand tu seras méchant !

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda le

petit en montrant du doigt un arbre, sans faire attention aux paroles de son grand-père.

Mais Elias y avait fait atttention, lui, à ces paroles énergiques ; et il s'était senti frappé au cœur. Depuis ce jour, sa jalousie s'accrut démesurément. En vain cherchait-il à se dominer ; en vain se disait-il : « Farre aura des enfants à lui, et il oubliera ; il cessera peut-être d'aimer le mien. Alors, Berteddu m'appartiendra tout entier ; je le prendrai avec moi, je lui ferai suivre la bonne route, je le rendrai heureux. » Mais non, mais non ; tout cela, ce n'étaient que des rêves. Le présent s'imposait. La réalité était dure. Elias souffrait horriblement ; et sa douleur ne ressemblait à aucune de celles qu'il avait éprouvées jusqu'à ce jour, mais elle n'en était pas moins profonde ; et le jeune prêtre recommençait à se désespérer, à se répéter sa lamentation coutumière : « Jamais je ne trouverai la paix ; je suis un réprouvé ! Quoi que je fasse, je commets toujours une erreur. Peut-être fut-ce encore une erreur de ne pas écouter Maddalena ; peut-être Dieu voulait-il que je réparasse mon péché, au lieu de me consacrer à lui sans en être digne. Ah ! l'abbé Porcheddu avait bien raison : le péché est une pierre dont nous n'arrivons jamais à débarrasser nos épaules. Et je suis con-

damné à l'éternel fardeau de la douleur, parce que j'ai péché mortellement. »

Ainsi, les jours d'Elias continuaient à couler mélancoliques et douloureux. Oh ! non, telle n'était pas la vie paisible et sainte qu'il avait espérée ! Cependant, on attendait d'une semaine à l'autre la vacance de quelque paroisse, pour l'envoyer dans un village lointain ; et il le savait, et déjà la pensée de l'éloignement était pour lui une souffrance. Quand il serait au loin, Farre épouserait Maddalena et prendrait complète possession de l'enfant. « C'était fini ! Tout était fini !... »

Non, hélas ! tout n'était pas fini. Non ; car il pressentait déjà que, de loin comme de près, il penserait perpétuellement à son fils, qu'il se rongerait le cœur de tendresse, de désir, de jalousie, et que peut-être allait commencer pour lui une vie de passion et d'angoisse bien différente de celle que son devoir lui prescrivait.

Chaque jour il venait à la maison ; et, ce qu'il ne faisait pas autrefois, il cherchait à s'attirer l'amitié du petit en lui apportant des bonbons, en le faisant jouer, en le gâtant. Il s'apercevait bien que cela était une faiblesse et même une petitesse : car, s'il agissait ainsi, c'était moins par affection que pour empêcher Ber-

teddu de s'attacher à Farre ; mais il ne pouvait agir d'une autre manière. Et il avait le chagrin de voir que, neuf fois sur dix, Berteddu restait indifférent, indolent, taciturne ; presque jamais le petit ne mangeait les bonbons ; il se fatiguait vite des jeux et des amusements, se fâchait pour la moindre chose. D'ailleurs, Berteddu était le même avec tout le monde. Elias s'apercevait bien que cet enfant devait être malade, qu'il dépérissait ; et il se désolait de le voir ainsi et de ne rien pouvoir pour le guérir.

Il fit à son tour venir un médecin, mais non pas celui qui avait été consulté par Farre ; et il éprouva une satisfaction puérile, un peu méchante aussi, quand le nouveau médecin, après avoir déclaré l'enfant atteint d'un mal qui n'était pas l'anémie, changea le traitement ordonné par le premier médecin.

— Tu vois ! dit-il à Maddalena, avec je ne sais quoi de triomphant et de haineux dans le regard.

— Oui, je vois ! répondit-elle avec tristesse, préoccupée seulement de l'état du petit.

D'ailleurs, le nouveau médecin et le nouveau traitement n'empêchèrent pas l'inflammation latente de devenir bientôt manifeste en ce frêle organisme. Un jour, l'abbé Elias trouva Berteddu couché sur le petit lit, dans la chambre

du rez-de-chaussée; le malade avait une fièvre très forte et il délirait, les yeux pleins d'égarement et le visage en feu. Maddalena le veillait, consternée.

Quant à Zia Annedda, elle avait déjà eu recours à ses remèdes particuliers, saints tant que l'on voudra, mais parfaitement inutiles. Elle possédait une relique spéciale pour guérir la fièvre. Elle la passa sur le corps brûlant de Berteddu et récita avec ferveur diverses invocations à Dieu, au Saint-Esprit, à Notre-Dame du Remède, à sainte Marie de Valverde, à sainte Marie du Mont, à sainte Marie du Miracle, aux Ames des Bienheureux, à saint Basile, à sainte Lucie, au saint Sang, aux saints Innocents. Mais la fièvre ne fit qu'augmenter.

Alors, on rappela le médecin. Celui-ci déclara que l'état de l'enfant était grave, mais non désespéré, si toutefois la fièvre typhoïde ne survenait point. Elias écoutait, pâle, debout près de la petite fenêtre. Sur ces entrefaites, il vit Farre qui tournait le coin de la ruelle pour venir à la maison ; et, instinctivement, il serra les poings. « Le voilà qui vient ! se dit-il. Le voilà qui vient pour accroître ma douleur ! L'enfant doit peut-être mourir ; et moi, je ne peux m'approcher de son petit lit, je ne peux lui faire les

dernières caresses, lui donner les soins suprêmes, tandis que tout cela sera permis à cet étranger ! Il vient, il vient ! Le voici !... Alors, je m'en vais, moi : autrement, si cet homme entre et s'approche de mon fils, de mon fils qui se meurt, je ne réponds plus de mes actes ! » Et, en effet, il sortit avec le médecin.

Dans la cour, ils rencontrèrent Farre qui leur demanda des nouvelles et qui se montra très affligé.

— Il va mal, lui dit Elias rudement. Laisse-le en paix avec sa mère.

Farre regarda le jeune homme avec surprise, mais il ne répondit rien.

Le médecin invita l'abbé à faire un tour de promenade sur la grande route, et celui-ci l'y accompagna volontiers. Mais, pendant que l'autre bavardait, Elias tenait fixés au loin, vers le fond de la vallée, ses yeux perdus dans un rêve douloureux. Il voyait Farre assis à côté de la couche ; il voyait Maddalena, triste et pâle, penchée sur ce petit corps souffrant pour épier les progrès du mal. Et le gros fiancé encourageait la pauvre femme, allongeait sa main pour caresser le malade, lui parlait avec tendresse, le choyait avec amour. Pendant ce temps-là, le médecin jasait sur le compte d'une fille rose et

potelée, qu'ils avaient rencontrée près de la fontaine.

— On dit que cette fille est la maîtresse de X... Quels flancs ! Et pourtant, elle n'est pas ce qui s'appelle bien faite... Mais est-il vrai qu'elle soit la maîtresse de X...? L'avez-vous entendu dire, abbé Elias ?

Elias jeta un regard furieux à son compagnon. Comment ce médecin pouvait-il lui poser une question pareille, alors que son enfant mourait et que Farre usurpait auprès du moribond la place du père ?

— Que me racontez-vous là ? s'écria-t-il. Pourquoi m'adressez-vous cette demande ?

— Mais ce sont des demandes que l'on s'adresse entre hommes, dans ce monde ? N'êtes-vous donc pas un homme de ce monde, vous aussi ?

Ah ! oui, il était un homme de ce monde ! Il ne l'était que trop, hélas ! Et c'était pour cela que le chagrin, le dépit et la jalousie le torturaient. Dans la soirée, il revint chez Maddalena ; et il la trouva au désespoir, parce que l'état de l'enfant avait encore empiré. Elle était à la cuisine et préparait quelque chose, près de l'âtre.

— Est-ce que ma mère est là ? demanda Elias, en indiquant la chambre du petit malade.

— Oui, elle y est.

Il aurait voulu savoir si Farre y était aussi ; mais il ne put articuler cette question. Elias sentait qu'*il* était assis là, près du petit lit ; il voyait distinctement cette grosse personne, entendait cette respiration haletante ; et il en éprouvait une angoisse presque maladive. Et pourtant, lorsqu'il ouvrit la porte et qu'il aperçut Farre assis près du petit lit, avec sa grosse personne un peu pliée en avant, haletant, silencieux, il eut un sursaut intérieur, comme s'il était épouvanté par une apparition imprévue. « L'enfant se meurt, pensa-t-il avec amertume ; et cet homme est là, qui m'empêche d'approcher, qui ne me laisse ni voir ni caresser mon enfant ! » Par le fait, il ne s'avança pas même jusqu'au pied du lit, et il regarda le malade avec une sorte de timidité.

— Il n'est pas bien, non, il n'est pas bien ! dit Farre avec affliction, comme en se parlant à lui-même.

Elias ne resta qu'une minute, et il repartit sans avoir prononcé un seul mot. Il passa une nuit terrible. Le lendemain, de très bonne heure, il revint encore à la maison. En montant la ruelle, il se disait qu'il allait trouver l'enfant dans un meilleur état, et son visage s'éclairait

d'espérance. Il franchit le porche, traversa d'un pas rapide la cour et la cuisine, poussa la porte de la chambre basse. Et, subitement, son visage devint blême : Farre était là, toujours assis près du petit lit, avec sa grosse personne pliée en avant, haletant, silencieux.

Maddalena pleurait. Dès qu'elle aperçut Elias, elle vint à lui en essuyant ses larmes avec son tablier ; et, au milieu des sanglots, elle lui dit que Berteddu se mourait. Elias la regarda des pieds à la tête, livide, morne ; il ne fit plus un pas, ne répondit rien, sortit quelques instants après. Zia Annedda le suivit dans la cuisine, dans la cour ; et, avec un peu d'hésitation :

— Elias, mon enfant, qu'est-ce que tu as, toi aussi ? interrogea-t-elle. Tu es malade ?

Il s'arrêta sous le porche, se retourna. Des paroles amères contre Farre, contre Maddalena qui permettait à Farre de se tenir constamment près du petit, lui montèrent aux lèvres : mais il vit le pauvre petit visage de sa mère si pâle, si douloureux, qu'il murmura seulement :

— Non, je ne suis pas malade.

Et il s'en alla.

Zia Annedda n'avait pas entendu distinctement. « Qu'est-ce qu'il m'a dit ? se demanda-t-elle. Pour sûr, il doit être malade. Que peut-il

avoir ? Ah ! protégez-nous, saint François de Paule ! »

Depuis ce jour commença pour Elias une obsession singulière. Aussitôt qu'il se trouvait libre, il se rendait invariablement à la maison, presque sans savoir ce qu'il faisait. Avant même d'arriver à la ruelle, il avait la sensation que Farre était toujours à son poste, près du lit ; et néanmoins il s'obstinait à espérer le contraire, et il entrait, et l'odieuse figure était là, toujours là !

Peu à peu, il fut gagné par une espèce de délire. Il arrivait avec l'envie de se pencher sur l'enfant, de l'embrasser, de le soigner avec ses propres mains, de lui dire des paroles de tendresse ; il lui semblait que la force de son amour suffirait pour le guérir. Et au contraire, dès qu'il entrait et qu'il voyait Farre, il se sentait paralysé, n'osait plus seulement poser sa main sur le front du petit mourant, tandis qu'au dedans de lui-même il hurlait de douleur et de rage.

Le soir du quatrième jour après que la maladie se fut déclarée, Zia Annedda vint à sa rencontre, les larmes aux yeux.

— Il ne passera pas la nuit ! dit-elle.

— Farre est encore là, mère ?

— Non.

Il s'élança dans la chambrette, écarta Maddalena qui pleurait silencieusement près du lit, se courba, plein d'angoisse, vers le bébé. Le bébé s'éteignait ; son petit visage, naguère si gracieux et joufflu, était décoloré, décharné, empreint d'une souffrance déchirante. Il ressemblait au visage d'un petit vieillard agonisant. Elias n'osa ni toucher ni embrasser l'enfant, et une brusque stupeur le transit. Comme devant le cadavre de son frère Pietro, il eut la vision claire de la mort présente ; et il s'aperçut que, jusqu'à cette minute, il lui avait semblé impossible que le malade mourût. Et voilà qu'au contraire il mourait ! Pourquoi mourait-il ? Comment mourait-il ? Qu'était-ce que la mort ? Était-ce la fin de tout l'être, de tout le sentiment ? Mais alors, pourquoi éprouvait-il cette haine contre Farre ? Pourquoi souffrait-il ?

« Mon fils, mon enfant chéri ! gémit-il en lui-même. Tu meurs ; et moi, je ne t'ai pas aimé ; et, au lieu de t'aimer, de te soigner, de t'arracher à la mort, je me suis fourvoyé dans une vaine rancune, dans une vaine jalousie ! Et maintenant, c'est la fin ; et il n'est plus temps, il n'est plus temps de rien faire !... »

Il eut une violente envie de prendre son fils

entre ses bras et de l'emporter, de le sauver... De le sauver ? Comment ? Il ne savait pas comment ; mais il lui semblait qu'il lui aurait suffi d'étendre les bras et de se pencher sur ce petit corps pour tenir la mort éloignée.

Sur ces entrefaites, Farre entra et s'approcha lentement du lit. Elias reconnut le pas lourd, le souffle haletant de ce gros corps ; et il s'écarta instinctivement. Farre reprit sa place ; et, une fois de plus, Elias sentit qu'entre la petite âme de l'enfant et lui-même s'interposait un obstacle insurmontable.

Il se retira au fond de la chambre, près de la fenêtre, et ses yeux flamboyèrent d'une sombre lueur verte. Il se disait dans son délire : « Pourquoi cet homme est-il là ? Pourquoi m'a-t-il fait partir de là ? Il m'a repoussé, m'a chassé. De quel droit ? Cet enfant est-il sien ou mien ? Il est à moi, à moi ! Il n'est pas à lui !... Eh bien ! je m'avancerai, je le souffletterai, ce gros sac à vin, je le chasserai de cette place ; car c'est moi, et non lui, qui dois l'occuper... Oui, oui, j'y vais ; je le soufflette, je le tue ! Ah ! j'ai soif de son sang, parce que je le hais, parce qu'il m'a tout pris, tout, tout !... parce que, quand il est là, j'en viens à désirer la mort de mon enfant !... » Mais plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il

bougeât ; et enfin il sortit, dit à sa mère qu'il reviendrait un peu plus tard, s'éloigna d'un pas rapide.

Lorsqu'il rentra dans sa cellule, il lui sembla qu'il s'éveillait d'un rêve ; et la réalité de sa vie, de sa situation et de son devoir se représenta nettement à son esprit. Il s'agenouilla, se mit à prier, demanda pardon à Dieu de son délire. « Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi, du moins pour la vie éternelle ; car, en cette vie terrestre, je ne suis pas digne de pardon. Jamais plus je n'aurai de repos ; je suis condamné à souffrir ; mais tout châtiment est faible pour la faute que j'ai commise. Oui, faites-moi souffrir comme je le mérite ; mais accordez-moi la force d'accomplir mes devoirs, ôtez de mon cœur toute passion vaine. De mon côté, je vous promets que je ferai tout pour me vaincre ; et, soit que le petit vive, soit qu'il meure, j'irai le voir le moins possible. M'appartient-il vraiment ? Non ! Moi, je ne dois rien avoir sur cette terre, ni enfants, ni parents, ni richesses, ni passions. Je dois être seul, seul devant vous, ô mon Dieu, mon Dieu !... »

Une heure après, on vint de la maison pour l'appeler ; et il partit en courant, pâle, avec des palpitations au cœur. Déjà la nuit tombait, une

nuit d'automne, voilée, muette ; la lune voguait lentement parmi de légères vapeurs, entourée d'une immense auréole d'or bleuâtre. Un silence profond, une paix solennelle et triste, un je ne sais quoi de mystérieux était dans l'air.

Elias avait compris que l'enfant était mort. Et, en effet, lorsqu'il eut pénétré dans la cuisine, il vit Maddalena qui, assise près du foyer, tout en pleurs, étreignait de temps à autre sa tête entre ses mains, avec un geste tragique. Elle ressemblait à une esclave à qui l'on aurait tout pris, liberté, patrie, idoles, famille. Il reconnut immédiatement l'immense douleur de cette femme, et il pensa : « En ce moment, elle croit peut-être que la perte de son enfant est le châtiment de sa faute, et elle ne sent pas qu'au contraire elle sortira purifiée de cette affliction et retrouvera le chemin du bien. Les voies du Seigneur sont grandes, sont infinies ! » Mais, tout en faisant ces réflexions, il regardait autour de lui, dans la cuisine à demi noyée d'ombre. Et, lorsqu'il vit que Farre n'était point au nombre des quelques personnes réunies là, il se dit avec douleur que cet homme devait être encore dans la chambre voisine, près de l'enfant mort.

Il entra dans la chambre. Farre n'y était pas. Il n'y avait là que Zia Annedda, très pâle, mais

calme, qui, sans pleurer, sans faire aucun bruit, lavait et habillait le frêle cadavre. Elias l'assista dans cette funèbre besogne : il prit dans le coffre les petits bas et les petits souliers, aida la grand'mère à chausser le bébé ; et les petits pieds exsangues, amincis par la maladie, étaient encore flexibles et tièdes.

Tant que le petit mort ne fut pas habillé et arrangé sur les oreillers, tant que Zia Annedda demeura dans la chambre, Elias n'éprouva rien. Mais, dès qu'il fut seul, il sentit un frisson courir par toute sa personne, il sentit son visage et ses mains se glacer ; et il s'agenouilla, se cacha la face dans les couvertures du petit lit.

Enfin il était seul avec son enfant. Personne ne pouvait plus le lui prendre, personne ne pouvait plus s'interposer entre eux. Et il sentait descendre sur sa désolation infinie un léger voile de paix et presque de joie, — semblable à la brume de cette mystérieuse nuit d'automne, — parce qu'enfin son âme se trouvait seule, seule et purifiée par la douleur, seule et libre de toute passion humaine, devant le Seigneur grand et miséricordieux.

BIBL. CENT. S ET O. DE PRÊT

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

Nelson
Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

CE LIVRE

1° Couvrez-le avec soin.

2° Qu'il ne traîne point sur une table graisseuse.

3° Ne le tenez pas replié sur lui-même, le dos cassé.

4° Ne l'annotez point.

5° Rendez-le enfin à la date fixée.

IL EST UN AMI

IL DOIT ETRE CHER A TOUS

44792

R
DEL
ELI

DELEDDA (Grazia)

Elias Portolu

192 553